

QU'EST-CE QUE LA LITTÉRATURE POUR SIMONE DE BEAUVOIR?

by

OLGA KEMPO

B.A., University of Alberta, 1954.

A THESIS SUBMITTED IN PARTIAL FULFILMENT OF
THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE OF

M A S T E R O F A R T S

in the Department

of

F R E N C H

We accept this thesis as conforming to the
required standard

THE UNIVERSITY OF BRITISH COLUMBIA

September, 1968.

In presenting this thesis in partial fulfilment of the requirements for an advanced degree at the University of British Columbia, I agree that the Library shall make it freely available for reference and Study.

I further agree that permission for extensive copying of this thesis for scholarly purposes may be granted by the Head of my Department or by his representatives. It is understood that copying or publication of this thesis for financial gain shall not be allowed without my written permission.

Department of French

The University of British Columbia
Vancouver 8, Canada

Date 24 Sept. , 1968

Simone de Beauvoir and literature.

Simone de Beauvoir expresses conflicting attitudes regarding the purpose of her art. She has, on the one hand a rational desire to play a humanitarian role and on the other an instinctive need for self-expression.

Chapter I - Le Rôle Humanitaire de la Littérature.

Here we deal with Simone de Beauvoir's concept of the humanitarian function of literature in order to show exactly how she proposes to serve man. As a child, she discovered the possibility of transforming ignorance into knowledge while teaching her sister, and this initial success in communication eventually led to a desire to put her personal understanding of the world at the disposal of others. She has since discovered the ambiguities of human relations and consequently resolved to reveal them. As a writer, she has come to feel she should criticize and re-examine the basis of society in order to show that no absolute truth prevails. Her works of fiction enable her reader to inhabit vicariously several different worlds; she thus shows him a new image of himself by revealing his freedom to choose and even to create his own world. However, though she pursued this ideal conscientiously, she was never able to obtain complete satisfaction through its practice.

Chapter II - Le Besoin d'expression personnelle.

In this chapter we examine those personal needs of Simone de Beauvoir that are satisfied by literature. During her school years our author had discovered the joys of using her own experiences as material for stories. This form of self-expression has since developed into a need to preserve her life in art. She feels a lack of purpose in her life, and writing becomes the only means of justifying her existence. In addition, writing provides a form of catharsis through which she attains moral autonomy; it frees her from past obsessions, shields her from the menaces of a hostile world, and stills the terror of death.

After defining the major conflict within Simone de Beauvoir's work, we proceed to a study of three novels in the hope of determining which of these attitudes is predominant: humanitarianism or self-expression.

Chapter III - L'Invitée. We find that Françoise is incapable of minimizing her personal needs. She must always dominate others and be the centre of the universe. Thus in this work the major concern is clearly the self.

Chapter IV - Le Sang des Autres. A distinction is made between the public and private life of Jean Blomart. In his public life he adopts a humanistic attitude and consciously works to improve the human condition. In his private life, however, he is unable to accept the fact that someone else is as important as he is. These two

attitudes are in real conflict in this novel. In the final outcome Jean Blomart chooses a humanitarian course in his public life and to some extent in his private life as well.

Chapter V - Les Mandarins. In this novel the equilibrium is completely destroyed, and we feel that Simone de Beauvoir is professing the value of a humanitarian attitude. Henri Perron, perpetuating the spirit of the Resistance Movement, continues to fight for the liberation and the enlightenment of man. In his private life he quickly evolves from a position of extreme egocentricity to an attitude that admits reciprocity in human relations.

Chapter VI - La Technique Romanesque. A short analysis of the techniques in the novel shows how Simone de Beauvoir tries to reveal the ambiguous nature of life by providing two or three points of view. We realize, however, that her fundamental need to show the extent of these ambiguities is not satisfied by the novel form.

Chapter VII - La Victoire de l'Individualisme. In the final chapter we see that Simone de Beauvoir's memoirs not only give her a freedom of expression not attainable within the novel, but also that the need for self-expression has definitely out-weighed the humanitarian ideal. Her original spontaneous desire to express herself has come to the fore in spite of her rational choice to play a humanitarian role.

This study has not considered the philosophical or ideological positions of Simone de Beauvoir. Her work, being of a very personal nature, has been considered as an expression of a unique personality in search of its own truth.

T A B L E D E S M A T I E R E S

PREMIERE PARTIE

L E C O N F L I T

Introduction:

Chapitre	I	Le Rôle Humanitaire de la Littérature
"	II	Le Besoin d'expression personnelle

DEUXIEME PARTIE

L E S R O M A N S

Introduction:

Chapitre	III	L'Invitée
"	IV	Le Sang des Autres
"	V	Les Mandarins
"	VI	La Technique Romanesque

TROISIEME PARTIE

L E S M E M O I R E S

Chapitre	VII	La Victoire de l'Individualisme
----------	-----	---------------------------------

CONCLUSION

- Notes
- Bibliographie

P R E M I E R E P A R T I E

LE CONFLIT.

I N T R O D U C T I O N

A la lecture de l'oeuvre de Simone de Beauvoir, on est frappé par le côté volontariste du caractère de cette femme. Si elle est devenue écrivain, si elle est devenue le genre d'écrivain qu'elle est, c'est qu'elle l'a voulu. Si la littérature est devenue sa raison d'être; si Simone de Beauvoir, par un choix conscient, a vécu sa vie en fonction de cette littérature, et vice versa, il semble pertinent de demander, avec elle, les raisons d'une déclaration comme celle-ci faite à Madeleine Chapsal dans une interview accordée en 1960:

Oui, je voudrais comprendre au juste pourquoi j'ai écrit ce que j'ai écrit, ni plus ni moins. C'est un peu pour cela que je poursuis mes Mémoires. C'est triste de penser qu'écrire cela signifiait tant et que ça a été juste ce que ça a été. (1)

A plusieurs reprises une variante de cette même question est formulée et posée. Dans le prologue du deuxième volume de ses mémoires sa vie littéraire est scrupuleusement interrogée afin de préciser au juste ce qu'elle a voulu faire et elle nous dit:

J'avais décidé d'écrire, j'ai écrit, d'accord: mais quoi? pourquoi ces livres-là, rien que ceux-là, justement ceux-là? Est-ce que je voulais moins ou plus? Il n'y a pas de commune mesure entre l'espoir vide et infini de mes vingt ans et une oeuvre faite. (2)

Malgré tant d'efforts, de volonté, malgré ses réalisations même, elle garde le sentiment très vif d'un échec, l'impression de n'avoir pas atteint son but.

Tout récemment encore, le troisième volume des mémoires ramène auteur et lecteur à cette même question sans offrir de réponse définitive.

Malgré ce fond de désenchantement, toute idée de mandat, de mission, de salut évanouie, ne sachant plus pour qui, pour quoi j'écris, cette activité m'est plus que jamais nécessaire. (3)

Avec la possibilité maintenant de voir globalement cette vie étalée devant soi, elle avoue à Francis Jeanson en 1966:

Alors là, je ne sais pas si je ne me suis pas braquée sur le passé en partie parce que j'écrivais ces livres; et bien sûr, la question serait alors de savoir pourquoi je les ai écrits. (4)

Il est tout naturel que nous nous posions la même question. Nous allons donc essayer de déchiffrer les mécanismes et les forces qui jouent derrière cette oeuvre littéraire, pour en éclairer les intentions et en juger la réussite.

Simone de Beauvoir n'a pas écrit une théorie de la littérature à proprement parler, mais on peut découvrir dans ses essais, dans ses romans et surtout dans ses mémoires des réflexions sur la littérature et sur ce qu'elle pourrait être. Non seulement dans son oeuvre romanesque, où il est très

souvent question de la littérature, mais également à travers ses mémoires, où elle se livre à l'auto-critique de ses propres oeuvres, on peut tenter de voir ce qu'elle a souhaité faire.

A partir de ses considérations sur la littérature il se dégage deux orientations de pensée: celle qui indique ce qu'elle aurait souhaité faire avec sa littérature; celle qui explique ce que la littérature a été pour elle.

Comment envisager ces deux tendances? Faut-il y voir des forces contradictoires, des alternances cycliques ou simplement deux tendances voisines qui se développent parallèlement? Il y a en fin de compte un peu de tous ces éléments car si Simone de Beauvoir parle 'des tendances qui se contrarient en moi, mon ardeur de vivre et de mon désir d'accomplir un livre', elle dira aussi: 'je voudrais faire des livres mais non renoncer à mes transes.' Il faudra surtout se représenter ces deux tendances dans une perspective de progression; on a affaire à l'évolution des convictions d'une personne au cours d'une vie. Ces tendances se développeront au fur et à mesure que Simone de Beauvoir elle-même se développe, que sa conscience du monde extérieur s'élargit jusqu'au moment où elle aboutira à une synthèse des deux exigences. A chaque point de cette courbe, cependant, comme elle se trouvera devant une nouvelle combinaison du monde et du moi, il y aura mutation, révision et nouvelle synthèse qui permettra un élan nouveau. Vue dans cette perspective,

il est donc possible de parler de la vie comme ambiguë car:

...dire qu'elle [la vie] est ambiguë,
c'est poser que le sens n'est jamais
fixé, qu'il doit sans cesse se
conquérir (5)

Qu'est-ce que la littérature pour Simone de Beauvoir?

En fonction des deux tendances de sa personnalité, dans une première partie une distinction peut s'établir entre le rôle humanitaire que se propose sa littérature et le rôle personnel que joue cette littérature dans sa vie. C'est le côté rationnel, par opposition au côté 'instinctif', qui fait naître la volonté chez Simone de Beauvoir de jouer un rôle humanitaire avec sa littérature. Dans cette optique, la littérature doit servir aux autres, elle doit être utile à l'homme.

L'homme, l'être humain est au centre de l'univers beauvoirien. La seule chose dont on puisse être certain, c'est que l'homme est là; toute activité humaine se fait en fonction de lui. Que veut Simone de Beauvoir pour l'homme à travers sa littérature? Elle se propose de donner à l'homme une image nouvelle de lui-même. Chaque personne, à chaque époque, a sa propre vérité. A partir de son expérience vécue elle découvre certaines vérités. C'est cette vérité qu'elle veut montrer afin de libérer l'homme, afin de le démystifier, afin de lui enlever les chaînes qui l'empêchent de se réaliser pleinement. L'homme libéré doit être incité à créer son propre monde, car il pourra alors se dire:

...il n'existe pas sans moi de valeurs
toutes faites et dont la hiérarchie
s'impose à mes décisions. Le bien

d'un homme, c'est ce qu'il veut
comme son bien. (6)

Une fois que ces libertés individuelles sont devenues conscientes d'elles-mêmes, il faut les lier les unes aux autres. C'est par la littérature, pour elle la plus haute forme de la communication, que Simone de Beauvoir va proclamer ce que peut un homme.

Du côté instinctif de l'attitude beauvoirienne envers la littérature se dégage la fonction que joue la littérature en tant que manifestation d'un besoin d'expression personnelle. Ici sa littérature prendra la forme d'une recherche qui lui permettra de donner un sens à sa vie. La littérature deviendra une arme contre la contingence de la vie humaine; une arme qui lui permettra de justifier son existence. On n'exagère guère lorsque l'on met la littérature pour elle au niveau d'un instinct: celui de la conservation de soi dans le sens le plus large. Cette exploration de la vie d'un écrivain nous révèle la littérature comme phénomène vital, partie intégrante de l'activité humaine.

Si ce conflit se manifeste avec tant d'évidence dans sa vie, on doit s'attendre à voir un mouvement analogue dans son oeuvre romanesque. Dans une deuxième partie nous examinerons comment cette ambiguïté qu'elle ressent devant la vie devient en quelque sorte la base d'une esthétique littéraire. Cette esthétique doit lui permettre d'évoquer

l'aspect ambigu de toute vie. Sa littérature va s'efforcer de rendre 'l'épaisseur de la vie', de montrer la complexité infinie de tout être, de toute situation: d'exprimer cette rencontre de maintes forces à un moment donné qui exigent une décision au moment même. A partir d'une expérience singulière - la sienne, elle va essayer d'en tirer une signification pour les autres. Il faut arriver à exposer les faits de telle sorte que nous voyions comment chaque situation lie les êtres, comment chaque être se définit vis-à-vis de cette situation et comment il agit en fonction de la vérité qu'il a pu formuler jusque là. On se rendra compte des maintes façons différentes de voir la même chose. Au lieu de présenter une situation close, réglée, figée, Simone de Beauvoir tâche de nous montrer une situation ouverte, discutable, floue, qui permet un nombre infini de solutions et d'interprétations. Montrer un monde ambigu, c'est ne pas arrêter la ronde infinie des contestations. Pour l'homme, cette ambiguïté crée un état de malaise qui l'oblige à réfléchir puis à choisir.

A la lumière de trois romans, il s'agit d'examiner ce conflit de la vie de Simone de Beauvoir tel qu'il se présente dans ses oeuvres romanesques. Cette dichotomie qui existe dans la vie entre un but humanitaire et le besoin d'expression personnelle peut se traduire (en dehors de la littérature) comme un choix de vivre soit pour autrui, soit pour soi-même.

L'analyse des romans nous confirme dans l'idée que

la littérature offre à Simone de Beauvoir la possibilité d'une action humanitaire. Selon sa conception de la littérature, un roman doit nous faire effectuer des expériences imaginaires aussi complètes que les expériences vécues. On aperçoit que le personnage principal de ces romans aboutit à une prise de position humanitaire. On est amené à penser que c'est cette vérité qu'elle veut proposer à l'homme.

Pour terminer cette deuxième partie une courte analyse des techniques romanesques montrera que ces techniques la gênent. Cette forme ne lui permet plus sa vraie expression. Le besoin de s'exprimer en pleine liberté l'amène aux mémoires.

Dans une troisième partie, nous verrons la forme de cette expression personnelle. En fin de compte elle ne pourra nous montrer la véritable étendue de ces conflits, de cette ambiguïté dans la vie qu'en nous parlant directement, sans voile, sans trucage, sans détournement. Ce sera en publiant ses mémoires que Simone de Beauvoir se réalisera pleinement. Ce sera en même temps une victoire de l'individualisme. Le besoin de se raconter gagne incontestablement sur les besoins de l'humanité.

C H A P I T R E I

LE ROLE HUMANITAIRE DE LA LITTERATURE

Il importe de rechercher les éléments qui font partie de la première tendance qui se définit chez Simone de Beauvoir: celle où la littérature se propose de jouer un rôle humanitaire. Cette première orientation conçoit la littérature comme engagement social. La fonction de la littérature est de servir l'homme, d'être utile à l'homme.

Au lieu d'adopter l'attitude d'un Renan par exemple, qui voit l'homme comme une fin en soi, Simone de Beauvoir croit que l'homme ne se justifie que s'il contribue à élever le niveau intellectuel et moral de la communauté humaine. On quitte donc une littérature toute subjective pour une littérature qui essaie de contribuer au bien-être de l'homme. Cet aspect de la littérature suppose que 'la littérature est faite pour les hommes, et non les hommes pour la littérature', d'où le souci constant de rejoindre l'homme et non pas de se réfugier dans une littérature d'esthètes.

Ce chapitre essayera de montrer d'abord comment, à partir d'une étroite collaboration entre Simone de Beauvoir et sa soeur, se dégage la notion de service. Il montrera ensuite ce qu'elle entend par 'servir'. A partir d'une expérience vécue elle aura découvert certaines vérités. Ce sont ces vérités qu'elle veut partager avec les autres. En montrant aux autres le monde tel qu'elle le voit, elle arri-

vera à témoigner pour les autres. Ce témoignage va contester, dévoiler, inquiéter, mais en même temps il va évoquer les joies et les malheurs d'une existence. Ce travail a pour but de faire découvrir à l'homme de nouvelles valeurs, de lui montrer qu'il est un homme parmi les hommes et que la solidarité qu'il peut trouver avec les autres hommes donne à la vie son vrai sens. Pour Simone de Beauvoir cette communion se fait à travers la littérature qui montre aux hommes ses possibilités et arrive à les lier dans leurs libertés.

Si l'on veut que la littérature soit utile à l'homme il faut d'abord parvenir à une forme quelconque de communication avec lui. Il faut décider ce que l'on veut communiquer et avec qui on veut communiquer.

S'il faut d'abord que je sache ce que
je communique, il n'est pas moins im-
portant pour moi de connaître avec qui
je peux, je veux communiquer. (1)

On peut agir de deux façons: soit directement sur un nombre limité, soit indirectement sur un nombre indéfini. Les premières expériences de Simone de Beauvoir sont de nature directe et limitée. Au début de sa vie, Simone de Beauvoir, en agissant sur sa soeur, va sentir ce qu'est la communication. Dès le début se crée un échange.

Il serait peut-être plus exact de parler d'un échange à sens unique car c'est Simone de Beauvoir qui domine, qui donne, et c'est sa soeur qui reçoit. Néanmoins cette situation apporte à Simone de Beauvoir le premier élément dans sa

recherche pour rejoindre, pour atteindre l'homme: celui de la communication.

...elle [ma soeur] me permit aussi de
sauver ma vie quotidienne du silence:
je pris auprès d'elle l'habitude de
la communication (2)

Bientôt on voit se préciser le sens de cette communication. Lorsqu'elle partage avec sa soeur ses connaissances, elle se sent utile. Elle parvient à mettre au service d'un autre ses connaissances qui jusqu'alors étaient limitées à elle-même, qui s'arrêtaient avec elle. Ce processus, où elle voit son être se prolonger jusque chez un autre, où sa personne sert à transmettre des connaissances à un autre, lui révèle l'utilité d'un être humain.

Apprenant à ma soeur lecture, écriture, calcul, je connus dès l'âge de six ans l'orgueil de l'efficacité. (...) Quand je changeais l'ignorance en savoir, quand j'imprimais dans un esprit vierge des vérités, je créais quelque chose de réel. (...) Jusqu'alors je me bornais à faire fructifier les soins dont j'étais l'objet: pour la première fois, à mon tour je servais. (...) Depuis que je travaillais sérieusement, le temps ne fuyait plus, il s'inscrivait en moi: confiant mes connaissances à une autre mémoire je le sauvais deux fois. (3)

Dominante, elle allait former, façonner, modeler et pour ainsi dire créer un être. Elle se sent privilégiée de pouvoir mener, et par là éclairer un autre. Voyant le progrès qu'elle fait faire à sa soeur elle s'exprime ainsi:

...je connaissais la joie souveraine d'avoir

changé le vide en plénitude; je ne concevais pas que l'avenir pût me proposer entreprise plus haute que de façonner un être humain. (4)

On voit ici que cet échange entre deux individus, où elle voit le résultat immédiat de son effort, lui donne confiance et lui confirme la valeur d'une telle entreprise. Nous verrons plus tard comment cette volonté de communication prendra la forme de l'écriture. Pour l'instant il s'agit de constater chez elle cette disposition à partager ses connaissances et la volonté de servir autrui. Il est intéressant de noter maintenant comment ces dispositions vagues se transforment, se précisent grâce à une rencontre fortuite.

La première personne qui l'impressionna, une fois sortie du cercle clos de la famille, fut Robert Garric. Pour Simone de Beauvoir, Robert Garric représente le genre de personne qui:

...considérerait que les gens doivent s'entraider sur le plan humain. (5)

Elle voyait s'incarner en lui une réalité qu'elle ne pressentait qu'en rêve, qu'en imagination. Le fait de voir personnifier ainsi cette idée de servir l'humanité fait resurgir en elle un désir latent depuis ses quinze ans:

Et je n'imaginai pas qu'on pût servir plus efficacement l'humanité qu'en lui dispensant des lumières, de la beauté. (6)

En lui, elle voit comment son idée peut se réaliser.

Le rêve se transforme en réalisation possible. Encore une fois le moyen reste à définir, mais cette rencontre provoque à cette époque cette déclaration solennelle:

..."Il faut que ma vie serve ! il faut
que dans ma vie tout serve ." (7)

Rappelons que la situation de Simone de Beauvoir au sein de sa famille était assez équivoque et plutôt difficile. Le sentiment d'isolement qu'elle ressentait lui avait déjà fait penser à se mettre 'en histoire'. A l'âge de quinze ans les journaux intimes l'attirent. A la suite de ces lectures elle se rend compte que la littérature n'est pas aussi éloignée de la vie qu'elle aurait pu le croire. Pour elle maintenant les différentes formes de la littérature:

ne sont pas des objets étrangers à
la vie mais (...) ils l'expriment
à leur manière. (8)

Il se produit alors une sorte de jumelage de sa propre histoire avec la volonté de servir. C'est le moment où l'écriture entre dans sa vie. Il s'agit pour elle de se perfectionner, de s'enrichir pour pouvoir s'exprimer dans un livre qui aiderait les autres à vivre.

En écrivant une oeuvre nourrie de
ma propre histoire, je me créerais
moi-même à neuf et je justifierais
mon existence. En même temps, je
servirais l'humanité: quel plus beau
cadeau lui faire que des livres? (9)

C'est son expérience vécue qu'elle tente de communiquer aux autres. C'est-à-dire, -qu'à travers cette expérience unique,

elle va dire sa vérité, celle qu'elle aura découverte pour elle-même et qui ne saurait être que la sienne. La valeur de cette vérité vient du fait que personne d'autre ne peut vivre cette même vérité: aussi est-elle unique au monde.

Je voulais communiquer ce qu'il y avait d'original dans mon expérience. (...) j'essaierais de rendre sensible une vérité que j'avais personnellement éprouvée... (10)

On verra par la suite que Simone de Beauvoir restera attirée par cette littérature intimiste --- journaux intimes, correspondances, biographies --- car, nous dit-elle, cela permet de 'forcer des intimités'. Ce genre de littérature s'approche d'aussi près que possible de l'essence de l'être humain. Il s'agit de voir le monde filtré par une conscience humaine. De cette façon seulement la signification du monde apparaît dans toute sa vérité, telle qu'un être humain a pu la voir, la comprendre, l'apprécier. Ceci nous permet d'avoir une vérité unique. De la façon la plus brutale, le lecteur voit le monde par les yeux d'un autre et il voit surgir une vérité qui est autre que la sienne, mais qui devient sienne au cours de la lecture. Il y a en quelque sorte deux nouvelles vérités qui naissent: celle de l'écrivain et celle produite par la confrontation de cette vérité avec la vérité du lecteur. La base reste toujours l'élément humain.

En général, les journaux intimes me fascinent, et celui-ci [de Joan] est assez extraordinaire, vraiment on

plonge dans une autre vie, un autre système de références et en un sens c'est la plus aiguë des contestations: pendant que je la lis, c'est elle le sujet absolu, ce n'est plus moi. (11)

Notons ici déjà le sens dans lequel cette vérité va servir l'homme. N'oublions pas que l'homme est à définir, et le monde dans lequel il vit est également à définir. Les possibilités sont ouvertes et infinies. La possibilité d'explorer, par la littérature, l'expérience d'un autre donne l'occasion de se mesurer à l'autre, et par là de se définir:

In so far as men share in common a "human condition" (...) judgment may be passed on what men collectively have made themselves. To this extent each man by his own individual choices is showing what he considers man to be, is helping to define what man will have been. (12)

L'essentiel de cette communication réside dans ce que l'homme livre de lui-même aux autres. Comme nous vivons dans un monde d'hommes parmi des hommes, ce sont les interdépendances, les relations entre eux qui importent. Par une connaissance plus intime de notre prochain, il y aura peut-être moyen de rendre plus faciles les rapports humains.

Chaque homme est fait de tous les hommes et il ne se comprend qu'à travers eux, il ne les comprend qu'à travers ce qu'ils livrent d'eux et à travers lui-même éclairé par eux. (13)

Dans ce processus qui consiste à se livrer aux hommes afin que cela serve, on doit dépasser le simple besoin de

se dire. Une littérature qui contribue vraiment à cette inter-connaissance doit pouvoir évoquer toute une situation, toute une atmosphère afin que l'on ait l'impression de vie, de vérité.

...c'est afin de dépasser l'anecdote et
de montrer en pleine lumière une signification non pas abstraite mais
engagée indissolublement dans l'existence.
(14)

Grâce à l'unité que l'art peut donner à un récit, où on arrête le temps, où on arrive à lui donner une forme claire, on peut arriver à faire valoir une signification. Lorsque Simone de Beauvoir montre une curiosité inépuisable, c'est qu'elle veut connaître le monde de toutes les façons possibles. Elle veut le connaître afin de l'exprimer. C'est en exprimant le monde à sa façon que chaque personne arrivera à y ajouter sa part de vérité. Par cette confrontation de vérités personnellement senties et éprouvées nous travaillons tous à forger de nouvelles vérités. 'Il faut reconnaître' cependant que cette vérité que l'on aura découverte n'est pas la Vérité. Elle n'est qu'une vérité relative mais à ce titre il est permis de l'accepter et de l'apprécier comme une contribution valable. Encore une fois, personne ne détient toute la vérité, et ce n'est que lorsque cela arrive que le malheur descend sur l'homme. Il faut se contenter de sa propre vérité relative, et de reconnaître cette même vérité chez les autres:

Alors il est impossible qu'un écrivain la [la réalité] réduise en un spectacle fixe, achevé et qu'il pourrait montrer dans sa totalité. Chacun de nous n'en saisit qu'un moment: une vérité partielle. Une vérité partielle est une mystification que si elle se prend pour toute la vérité. Mais si elle se prend pour ce qu'elle est, eh bien, c'est une vérité et elle enrichit celui à qui elle est communiquée. (15)

Envisagée de cette façon, cette confrontation de vérités crée une atmosphère de tolérance qui contribuera à la liberté qu'elle cherche pour l'homme.

Dans le bouleversement des années d'après-guerre, aussi bien que dans notre monde changeant l'homme se cherche, et il cherche sa place dans le monde. S'il ne peut pas accepter les valeurs d'autrefois, ces valeurs globales et universellement admises dans un monde stable et sûr, il doit s'en trouver d'autres. Simone de Beauvoir espère, avec sa littérature, pouvoir contribuer à fournir d'autres valeurs en nous montrant son monde à elle. A la fin de la Force des Choses elle dit avoir voulu 'leur [aux lecteurs] rendre service en leur montrant le monde tel qu' elle le voyait' . Henri Perron, dans les Mandarins, arrive à cette même conclusion lorsqu'il essaie de définir la littérature.

Mais le sens qu'on donne à sa vie, c'est une autre affaire. Impossible de s'en expliquer en quatre phrases: il faudra amener Lambert à voir le monde avec mes yeux". (...) C'est à ça que ça sert la littérature: montrer aux autres le monde comme on le voit...(16)

Dès que l'écrivain nous donne cette vision unique du monde, il définit en même temps sa place dans le monde, les rapports qui existent entre lui et le monde. La vie intérieure d'un homme n'est autre chose que son appréhension du monde.

Et cette unité du monde que nous exprimons et cependant cette singularité, cette détotalisation des points de vue que nous prenons sur lui, où plutôt - car le mot point de vue est un peu idéaliste - des situations où nous nous trouvons par rapport à lui, c'est précisément ce qui définit ce qu'il y a de plus essentiel dans la condition humaine et dans le rapport de l'homme au monde.(17)

Pour Simone de Beauvoir la littérature n'a de sens que si elle entend une voix singulière. Cette voix singulière dira sa vérité et pour elle, dire la vérité est synonyme de contester. Le regard que l'on jette sur le monde est un regard qui met en question la chose existante. Comment l'écrivain peut-il faire valoir sa vérité?

Le grand impératif de l'écrivain est de dévoiler. On dévoile pour les autres ce que l'on a dévoilé pour soi-même. Selon la définition de Sartre reprise par Simone de Beauvoir l'action de dévoiler est la suivante:

"L'écrivain engagé sait que la parole est action: il sait que dévoiler c'est changer et qu'on ne peut dévoiler qu'en projetant de changer." (18)

Il faut que l'écrivain arrive à poser les questions de telle sorte que le lecteur soit pris au point de vouloir changer

les choses.

L'écrivain engagé est celui qui se met tout entier dans son travail. Il n'y a pas de séparation, de distance entre ses idées et ses actions; autrement dit c'est le genre d'écrivain qui se met tout entier dans son oeuvre. Pour mieux comprendre ce qu'elle entend par un 'auteur entier' nous pourrions comparer cette notion avec les reproches qu'elle fait à A. Robbe-Grillet et à N. Sarraute. Elle les accuse de dissocier l'homme de l'oeuvre. Simone de Beauvoir ne peut concevoir cette 'double vie'. Pour elle l'oeuvre est l'homme et vice versa.

La conséquence, c'est qu'en eux [Robbe-Grillet et N. Sarraute] l'homme se dissocie de l'auteur; ils votent; ils signent des manifestes, ils prennent parti: en général contre l'exploitation, les privilèges, l'injustice. Puis ils rentrent dans l'antique tour d'ivoire. "Quand je m'assieds à mon bureau, a dit à Moscou Nathalie Sarraute, je laisse à la porte la politique, les événements, le monde: je deviens une autre personne." Comment dans cet acte le plus important pour un écrivain, écrire, peut-on ne pas se mettre tout entier? Cette mutilation de l'écriture et de soi-même, ce recours aux fantasmes de l'absolu, témoignent d'un défaitisme justifié par nos déchéances. (19)

Selon elle, l'écrivain doit dire, avec toute la sincérité et la justesse dont il est capable, le monde tel qu'il est. Pour ce qui est de la sincérité, Simone de Beauvoir cite Simone Weil qui:

...réclamait qu'on traduisît devant les tribunaux les auteurs qui mentent au public; elle estimait à juste titre qu'une mystification intellectuelle est chose aussi grave que la falsification d'un remède ou la malfaçon d'un point. (20)

C'est parce que Simone de Beauvoir est une intellectuelle qu'elle accorde du prix aux mots et à la vérité. Elle sait que les gens ont un respect excessif à l'égard de ce qui est imprimé, alors elle tient tout écrivain pour responsable de ses actes. Le rôle de l'écrivain, selon Simone de Beauvoir, en tenant compte de cette sincérité absolue, c'est:

...de lui [le public averti] dévoiler le monde dans son ambiguïté, c'est de critiquer et de contester...(21)

Dévoiler donc, c'est aussi montrer l'ambiguïté telle qu'elle se manifeste dans le monde. Il y a toujours la volonté de mettre l'homme devant sa liberté en lui montrant les nombreuses possibilités qui lui sont ouvertes. En arrivant au monde, nous échouons dans une société qui, selon sa structure interne propose certains buts, valorise certains principes. C'est en montrant l'arbitraire, soient des institutions, des buts ou des valeurs que Simone de Beauvoir cherche à faire reconnaître, faire comprendre que l'homme est libre à l'intérieur, au sein de cette structure. Il est surtout libre de repenser cette société et il le doit car une chose n'a pas de valeur tant qu'on ne l'a pas conquise soi-même. Une réévaluation, même si on devait arriver aux mêmes conclusions que celles de la société existante, doit se faire.

L'esprit de sérieux considère la santé, la richesse, l'instruction, le confort, comme des biens indiscutables dont la cote est inscrite au ciel; mais il est dupe d'une illusion; il n'existe pas sans moi de valeurs toutes faites et dont la hiérarchie s'impose à mes décisions. (22)

Lorsque l'homme est confronté avec sa liberté, on lui fait savoir qu'il y a moyen d'améliorer sa situation. Dans cette confrontation, plutôt dans cet éveil de la conscience, Simone de Beauvoir voit un des rôles principaux de la littérature.

J'ai déjà dit quel est pour moi un des rôles essentiels de la littérature: manifester des vérités ambiguës, séparées, contradictoires...(23)

Afin que ce processus se réalise, il faut que l'homme arrive à se voir, à s'imaginer dans la situation décrite. Il faut donc que le lecteur ait l'impression d'être devant des problèmes pertinents. Dans les Mandarins, les deux écrivains touchent à ce problème. Leurs conclusions nous font comprendre ce que Simone de Beauvoir propose comme idéal à viser. Henri Perron, qui réfléchit là-dessus, arrive à la conclusion suivante:

Pourquoi ne pas entreprendre un roman daté, situé, qui signifierait quelque chose? Raconter une histoire d'aujourd'hui où les lecteurs retrouveraient leurs soucis, leurs problèmes. Non pas démontrer, ni exhorter, mais témoigner. (24)

Quant aux livres de Robert Dubreuilh, c'est Anne,

sa femme, qui nous fait part de leur force en tant que littérature qui entraîne, qui engage le lecteur.

Dubreuilh donnait l'impression d'écrire capricieusement, pour son seul plaisir, des choses tout à fait gratuites; et pourtant, le livre fermé, on se retrouvait bouleversé de colère, de dégoût, de révolte, on voulait que les choses changent. (25)

Parler du monde dans son ambiguïté, c'est parler d'un monde plus vrai où l'homme sera plus conscient de sa liberté. Simone de Beauvoir ne veut pas une décalque de la réalité, mais elle souhaiterait que l'écrivain reste près de la vérité de la vraie vie; il ne faut ni s'exalter dans un optimisme trop souriant ni se jeter dans un pessimisme sans espoir. La vie est faite de tout cela. C'est cette contradiction, ce contraste, ce balancement qu'il faut essayer de présenter dans la littérature.

L'écrivain ne doit pas promettre des lendemains qui chantent mais, en peignant le monde tel qu'il est, susciter la volonté de le changer. Plus le tableau qu'il en propose est convaincant, mieux il atteint ce but: l'oeuvre la plus sombre n'est pas pessimiste dès qu'elle fait appel à des libertés, en faveur de la liberté. (26)

Du moment que le monde n'est plus figé, les moyens d'agir offerts à l'homme ne sont plus figés non plus. Par opposition à l'absolu où il n'y a qu'une voie unique à suivre, elle propose l'ambigu. Montrer l'ambiguïté de notre situation dans le monde, c'est montrer à l'homme sa liberté car

c'est lui montrer différentes façons d'agir, différentes solutions possibles à la même situation, différentes façons d'envisager la même situation. Il doit se rendre compte de la complexité des situations mais également de la flexibilité qui s'y trouve. Cette liberté n'est jamais acquise, conquise une fois pour toutes. Elle doit se conquérir sans cesse. Il faut une tension, un effort constant vers une nouvelle liberté, et une nouvelle vérité.

...le moi n'est pas; j'existe comme sujet authentique, dans un jaillissement sans cesse renouvelé qui s'oppose à la réalité figée des choses; je me jette sans secours, sans guide, dans un monde où je ne suis pas d'avance installé à m'attendre: je suis libre, mes projets ne sont pas définis par des intérêts préexistants; ils posent eux-mêmes leurs fins. (27)

Dévoiler, c'était montrer à l'homme que la liberté existe; c'est aussi lui montrer l'existence du malheur. La littérature ne doit pas fausser la réalité en cachant cette partie intégrale de la vie humaine. Ce serait fausser la vérité. Si le malheur existe, il se peut qu'en parlant de ces différents malheurs qui arrivent à l'homme, on puisse les empêcher de re-exister dans le monde. L'écrivain qui a été témoin du malheur se doit de le dire. Par le fait de dévoiler, on rend l'homme plus averti, donc mieux préparé à faire face aux malheurs éventuels si toutefois ils doivent renaître.

...il y a eu la guerre, la peste, le scandale, la trahison, (...) tout ce que nous pouvons faire, c'est d'empêcher leur histoire de retomber dans la nuit indistincte de l'être, c'est de la dévoiler, de l'intégrer au patrimoine humain...(28)

S'il faut avertir l'homme du malheur qui lui vient de l'histoire, il faut aussi lui parler des malheurs qui touchent chaque homme sans exception. En partageant avec d'autres ce côté négatif de la vie, où chacun se montre à l'autre dans sa faiblesse, dans sa vulnérabilité et non seulement dans sa force et son courage, l'homme apprendra que nous sommes tous des hommes. Il faut montrer à l'homme ce qu'il y a d'humain dans l'homme. L'être humain se trouvera moins seul, moins séparé s'il arrive à cette intimité avec autrui.

Nous avons besoin de savoir et d'éprouver que ces expériences [l'angoisse, la mort, la solitude] sont aussi celles de tous les autres hommes (...) Il faut parler de l'échec, du scandale, de la mort, non pas pour désespérer les lecteurs, mais au contraire pour essayer de les sauver du désespoir. (29)

Le malheur, comme la liberté, que la littérature doit faire sentir à l'homme, est un exemple de ces vérités partielles dont parlait plus haut Simone de Beauvoir. Afin de compléter le tableau il reste à lui parler de ses raisons d'exister. Il y a aussi du bonheur, des joies dans la vie. La vie, avec toutes ses merveilleuses possibilités est là et l'écrivain est sollicité de la manifester.

...moi, il m'était enjoint de prêter ma
conscience à la multiple splendeur de
la vie et je devais écrire afin de
l'arracher au temps et au néant. (30)

Notons la transposition romanesque de cette idée. Les deux écrivains dans les Mandarins sont sollicités, par une tierce personne, de parler de ce côté positif de la vie. Il y a d'abord Lambert qui encourage Henri Perron à parler de cette beauté qui existe dans le monde. Lambert est un jeune homme qui sort quelque peu désespéré de l'épreuve de la deuxième guerre mondiale. Il cherche à s'accrocher à des principes nouveaux, à se refaire un monde stable. Il espère trouver dans la littérature des valeurs qu'il pourra adopter comme siennes. C'est Lambert qui parle à Henri Perron en lui disant:

"Mais tu tiens à des choses, tu crois à des valeurs. Alors tu devais nous montrer ce qu'il y a d'aimable sur cette terre. Et aussi la rendre un peu plus habitable en écrivant de beaux livres. Il me semble que c'est ça le rôle de la littérature." (31)

Le deuxième exemple est une réflexion d'Anne à propos des livres de son mari, Robert Dubreuilh. Elle veut qu'il continue à écrire car, nous dit-elle:

Je sais par moi-même ce qu'il apporte à ses lecteurs. Entre sa pensée politique et ses émotions poétiques, il n'y a pas de distance. C'est parce qu'il aime tant la vie qu'il veut que tous les hommes en aient largement leur part; et parce qu'il aime les hommes, tout ce qui appartient à leur vie le passionne. (32)

Il est essentiel qu'à travers son art l'écrivain

en témoignant fasse sentir un enthousiasme qui se traduise en un élan vers l'avenir. C'est parce que la littérature, telle que l'envisage Simone de Beauvoir, n'est ni fabrication ni mensonge que l'art parviendra à 'découvrir aux hommes l'existence comme raison d'exister'. Le rôle de l'art est encore de perpétuer ces moments précieux de la vie. Lorsque nous pouvons contempler globalement une histoire, grâce à l'unité que l'oeuvre d'art confère à ces aspects séparés de la vie, une vraie signification nous est révélée:

Un des rôles de l'art, c'est de fixer d'une manière plus durable cette affirmation passionnée de l'existence: (...) En racontant une histoire, en la représentant, on la fait exister dans sa singularité avec son commencement, sa fin, sa gloire et sa honte. Et c'est ainsi en vérité qu'il faut la vivre. Dans la fête, dans l'art, les hommes expriment leur besoin de se sentir exister absolument. (33)

Si l'on croit à la vie avec une telle passion, on voudrait non seulement la représenter comme telle aux autres mais on voudrait pouvoir la rendre sous une forme meilleure pour autrui. Offrant ainsi aux hommes la possibilité de l'expérience d'un autre, Simone de Beauvoir, en tant qu'écrivain, espère par une forme de la littérature leur faire éviter les écueils, les avertir des pièges qui les attendent au cours d'une vie. Simone de Beauvoir souhaite sans doute faire éprouver à ses lecteurs à travers ses propres livres ce qu'elle a trouvé elle-même dans d'autres livres. Se trouvant

en dehors des chemins, battus, cherchant en tâtonnant une nouvelle voie, elle s'est réfugiée dans les livres.

Les livres que j'aimais devinrent une Bible où je puisais des conseils et des secours...(34)

Les livres lui permettaient de participer à une sorte de communion spirituelle avec le monde. Elle se trouvait parmi des hommes qui exprimaient ses inquiétudes, ses aspirations, ses révoltes. Elle retrouvait ses pensées mises en mots, formulées et elle sentait naître une union d'âme avec ceux qui savaient s'exprimer.

C'est donc l'importance des livres des autres sur son propre développement qui fait que Simone de Beauvoir leur accorde une telle place de priorité. Le témoignage qu'elle trouvait dans ses livres l'aidait à se former. Il est vrai que nos notions, nos idées sur la vie doivent avoir un point de départ concret. Si Simone de Beauvoir ne trouvait plus de réponses valables dans le cadre familial, religieux ou social qui l'entourait, il fallait qu'elle ait recours au monde des idées. Elle se confiera alors aux témoignages des hommes hors de son univers clos. C. Chonez, dans La Table Ronde, en constatant l'apparition de tant d'oeuvres de témoignage au vingtième siècle, propose l'explication suivante:

Nos notions sur la vie et l'humain sont devenues si confuses que chacun cherche à les éclairer par la confiance des autres.(35)

Simone de Beauvoir s'exprime ainsi dans ses mémoires:

"Etrange certitude que cette richesse
que je sens en moi sera reçue, que
je dirai des mots qui seront entendus,
que cette vie sera une source où
d'autres puiseront...(36)

Ainsi la littérature qui fait partager les expériences vécues, qui parle des joies, des malheurs, des faiblesses et des forces, et surtout qui parle au lecteur d'homme à homme joue un rôle humanitaire par excellence en faisant valoir ce qui est essentiellement humain dans l'homme.

La littérature qu'envisage Simone de Beauvoir, c'est une littérature qui soit intégralement liée à la vie de tous les jours, qui soit ouverte aux problèmes humains, qui soit d'actualité. Si la littérature doit servir l'homme, elle doit être une littérature qui transmet des expériences vécues à l'humanité. Ayant constaté la littérature comme dévoilement en tant que volonté de changer le monde, en tant que moyen de faire valoir les raisons d'exister, il faudra maintenant considérer le dévoilement comme le désir d'éclairer les êtres. Le meilleur exemple de ce genre de travail est sans doute Le Deuxième Sexe. Avec cette oeuvre, elle semble avoir réussi à éclairer certaines femmes.

Du moins ai-je aidé mes contemporaines
à prendre conscience d'elles-mêmes et
de leur situation. (37)

En même temps, elle a réussi à en inquiéter d'autres. Les confrontant avec une autre vérité, elle réussit à troubler les croyances absolues et souvent creuses, pour y introduire de

l'ambiguïté ou la pluralité des vérités admissibles.

Beaucoup d'entre elles, certes, ont désapprouvé mon livre: je les dérangeais, je les contestais, je les exaspérais, ou je les effrayais. (38)

Malgré tout, elle préfère répandre la lumière au lieu de laisser régner la nuit. La connaissance est toujours préférable à l'ignorance.

La lucidité ne fait pas le bonheur, mais elle le favorise et elle donne du courage. (39)

Si nous voulons un jour parvenir à une entente dans le monde, il faudra combattre par la littérature tout ce qui cherche à séparer les êtres les uns des autres. La religion, les classes sociales, les races et la tendance à l'automatisation sont des éléments dans notre société qui divisent, qui isolent les êtres. Ce qu'elle cherche en somme c'est une révolution morale qui ira de pair avec la révolution technique. Toute son oeuvre tend à réduire les distances qui séparent les hommes, à faire disparaître les barrières qui se dressent entre eux. La tâche de la littérature est tracée:

Elle doit nous rendre transparents les uns aux autres dans ce que nous avons de plus opaque. (40)

En dévoilant le monde, en se dévoilant, on cherche toujours à rejoindre les autres. C'est proclamer la solidarité qui devrait exister entre les hommes; celle qui existerait si on voulait en faire l'effort.

Parceque Simone de Beauvoir a découvert l'existence d'un monde totalement différent du monde qu'on lui a représenté, parceque la découverte de ce monde inattendu a provoqué chez elle un choc bouleversant, elle a pour mission de le dire afin de prévenir ce même choc chez les autres. C'est finalement à ceci qu'aboutit son effort de dévoilement. Sa façon de servir l'humanité c'est de montrer le mensonge que cache cette fausse image du monde qu'on lui a donnée au départ. En parlant à Francis Jeanson en 1966 elle dit:

Quand on a seize ans, qu'on est dans un milieu bourgeois, qu'on accède à la culture, il est difficile de ne pas croire à une certaine image du monde et de la vie: à ce moment c'est vrai qu'on vous promet quelque chose. Mes parents, mes professeurs et tous les livres que je lisais m'avaient beaucoup promis. (41)

Au lieu de découvrir un monde beau, elle découvre la souffrance, l'oppression, la faim. La stupéfaction en face du mensonge, l'horreur d'avoir pu y croire, fait surgir chez elle la résolution de démasquer ce monde, et de faire sentir aux autres les dangers qui les attendent, qui les guettent.

Là aussi j'ai été flouée en somme par la culture bourgeoise, et c'est pour ça que je ne veux pas contribuer à flouer les autres, et que je dis que je l'ai été pour que les autres ne le soient pas. (42)

Le malentendu vient du fait que Simone de Beauvoir croyait que les valeurs que l'on lui avait enseignées pouvaient

s'appliquer universellement. Or, il se trouve que ces valeurs étaient vraies pour une petite minorité, pour une élite. Il n'y avait pas de moyen de réconcilier les deux. Elle se sent d'abord tiraillée; ensuite elle refuse catégoriquement ces valeurs.

J'étais tombée dans un traquenard; la bourgeoisie m'avait persuadée que ses intérêts se confondaient avec ceux de l'humanité; je croyais pouvoir atteindre en accord avec elle des vérités valables pour tous: dès que je m'en approchais, elle se dressait contre moi. Je me sentais "ahurie, désorientée, douloureusement". Qui m'avait mystifiée? pourquoi? comment? En tout cas, j'étais victime d'une injustice et peu à peu ma rancune se tourna en révolte. (43)

Le traitement romanesque de ce même problème rend encore plus net le sentiment d'indignation devant un monde tout à fait différent du monde auquel on s'attendait. C'est Lewis Brogan, dans les Mandarins, qui nous fait part de ce désenchantement en face de la 'vraie' vie. Ce décalage entre la pureté, l'innocence, l'absolu qui nous est présenté pendant nos années de formation, et la trahison de ces éléments dans le monde adulte met sérieusement en doute cette même culture, cette même civilisation.

A vingt ans, j'ai compris que tout le monde^{me} mentait et ça m'a mis dans une grande colère; je crois que c'est pour ça que j'ai commencé à écrire et que je continue. (44)

Simone de Beauvoir croit fermement à la

communication, et parce qu'elle y croit, elle n'a cessé de le manifester. La communication pour elle doit être entendue dans un sens très large.

Je ne suis pas de ceux qui croient qu'il n'y a pas dans la vie quotidienne même, une communication. Je pense que nous communiquons quand nous agissons ensemble en vue de certaines fins ou quand nous parlons. (45)

Afin de se tenir près d'une réalité vivante, qui est la parole, elle cherche dans ses romans à imiter le ton, le rythme du langage parlé avec ses répétitions, ses futilités et ses redites. Par l'emploi d'un langage parlé, l'emploi constant du dialogue, on se retrouve dans un monde 'verbal' de tous les jours. En se servant de mots, de phrases qui font partie de notre univers familier, le lecteur doit avoir l'impression d'être en face de la vie elle-même. Pas d'hermétisme chez elle, car elle ne cherche pas à cacher mais au contraire elle espère révéler.

J'ai fait exprès de me tenir proche du langage parlé. (...) mon roman se proposait d'évoquer l'existence dans son jaillissement et j'ai souhaité que mes phrases s'accordent à ce mouvement. (46)

Il reste à savoir comment ce transfert se fait, c'est-à-dire de quelle manière l'expérience d'un autre peut devenir notre propre expérience, et ainsi être mise à notre disposition afin que nous en profitons. C'est uniquement lorsque cette expérience se transforme en recherche qu'elle

peut nous être utile. C'est dans cette optique que l'art, au lieu de donner une reconstruction intellectuelle d'une expérience, doit la présenter telle qu'elle s'est présentée à l'auteur avant toute élucidation. Le déroulement de la découverte se présente au lecteur comme il s'est présenté à l'auteur. Le lecteur pourra alors:

...effectuer des expériences imaginaires
aussi complètes, aussi inquiétantes
que les expériences vécues. Le lecteur
s'interroge, il doute, il prend parti
et cette élaboration hésitante de sa
pensée lui est un enrichissement...(47)

Il faut que le lecteur soit entraîné dans une quête avant que la communication soit entière.

La possibilité de faire perpétuer par l'art les moments fuyants de la vie va permettre justement de communiquer l'incommunicable. Si la littérature peut saisir ces moments singuliers, les fixer, elle devient un lieu privilégié. Elle devient dans un sens un point central autour duquel se rallient les esprits qui auront participé à cette littérature. Elle sera une façon de lier les êtres. Lorsque l'un d'entre eux parle au nom de tous, lorsqu'il exprime avec des mots des expériences singulières comme la mort, la solitude, le goût de la vie, il parvient en les exprimant à leur restituer leur caractère universel du moment que chaque homme reconnaît les sentiments de l'écrivain comme siens.

La première volonté de partager ses connaissances avec sa soeur n'a fait que se prolonger tout au long de la

vie de Simone de Beauvoir. Si elle a tant voulu communiquer avec l'homme, c'est qu'elle y voyait sa mission.

Désenchantée avec son monde à elle, elle a conquis sa liberté. Si elle est sortie d'un monde dogmatique qui l'étouffait pour mettre ensuite sa foi dans un monde d'ambiguïté, c'est qu'elle trouvait que cela correspondait plus à la réalité. Cette vérité, qui lui a donné une liberté, incarnait une nouvelle image de l'homme et du monde.

Afin de faire profiter l'humanité elle va partager sa découverte. Le rôle qu'elle donne à sa littérature, c'est de présenter à autrui cette expérience qu'elle a vécue en essayant de lui faire sentir les raisons qui l'ont amenée justement à briser les vieux cadres qui proposaient des vérités figées.

Elle déplore surtout l'abîme qui sépare les êtres. Comment établir une vraie communication avec eux, entre eux. Elle pense avoir trouvé le moyen en leur parlant tout simplement de sa vie; soit transposée dans les romans, soit à voix directe dans ses mémoires. Si la mystification, les façades, le mensonge sont démasqués, un homme plus vrai apparaît. Son seul espoir est de sans cesse répéter une modeste et humble vérité: nous nous ressemblons tous. Il faut insister sur ce qui nous rapproche, et non pas sur ce qui nous éloigne les uns des autres.

Simone de Beauvoir a mis beaucoup de volonté à remplir cette mission. Elle a tenu certains vœux de sa

jeunesse mais les vœux de la volonté, même remplis, ne satisfont pas toujours. Nous venons de voir les raisons objectives avancées par Simone de Beauvoir pour écrire. Or, non seulement on peut y discerner un fond de désenchantement, le sentiment d'un échec, mais le doute s'installe. Nous nous trouvons donc au bord de la même question que se pose Henri Perron dans les Mandarins. Et c'est la même que nous nous posons après avoir scruté les exigences objectives qui ont poussé Simone de Beauvoir à satisfaire par la littérature:

En un sens, c'était ses livres qui en décideraient; mais inversement pour les écrire et il lui fallait connaître sa propre vérité. (...) Aider les gens à mieux penser, à mieux vivre, est-ce que ça lui tenait vraiment à cœur ou n'était-ce qu'une rêverie humanitaire? S'intéressait-il vraiment au sort d'autrui, ou seulement à la paix de sa conscience? Et la littérature: qu'est-ce que c'était devenu pour lui? Vouloir écrire, c'est bien abstrait quand on n'a rien d'urgent à dire. (48)

Il s'agit maintenant de voir l'autre rôle que joue la littérature dans la vie de Simone de Beauvoir; celui où vouloir écrire correspond à un besoin d'expression personnelle indépendant de toute mission humanitaire.

C H A P I T R E I I

LE ROLE PERSONNEL DE LA LITTERATURE

La deuxième tendance que nous allons discuter, c'est le rôle personnel que joue la littérature dans la vie de Simone de Beauvoir. Ce qu'il faut entendre par 'besoin personnel' ce sont les nombreux désirs qui semblent se trouver assouvis par le fait d'écrire. Chacun s'exprime à sa façon pour atteindre des fins différentes. Quelle que soit cette expression, elle nous donne des satisfactions psychologiques. Si Simone de Beauvoir a choisi la littérature comme sa forme principale d'expression, il nous intéresse ici de dégager les satisfactions personnelles qu'elle en a retirées au cours de sa vie.

Ce deuxième chapitre indiquera comment, à partir de ses premières 'compositions françaises' se dégage une prédilection pour la littérature. Si au début elle n'y voit qu'une façon de sauver la vie, bientôt il sera évident que la littérature deviendra un moyen d'échapper à la contingence. Elle deviendra sa façon de justifier sa raison d'être dans le monde.

Si elle trouve sa force dans la littérature, elle y découvrira également ses faiblesses. Elle s'y accrochera; elle ne pourra plus s'en passer. Force ou faiblesse, la

littérature sera appelée à remplir une variété de fonctions dans la vie de Simone de Beauvoir. Si dans sa jeunesse la littérature était un refuge contre la solitude, plus tard elle s'en servira pour exprimer sa révolte contre la société. Sans doute, Simone de Beauvoir aura découvert sa forme de liberté dans un monde difficile à vivre. Non seulement elle gagnera son autonomie vis-à-vis des êtres et du monde, mais la littérature, pour régler des problèmes existants, aura une valeur cathartique. Les exigences subjectives qui auront poussé Simone de Beauvoir à choisir la littérature aboutiront à la protéger contre cette fatalité humaine qui la poursuit toute sa vie: la mort.

Dans le cas de Simone de Beauvoir la première indication de ce besoin d'une expression personnelle paraît dès son adolescence. Composant ses 'compositions françaises' elle éprouve un sentiment de satisfaction lorsqu'elle raconte une expérience personnelle. Voilà le genre de plaisir qu'elle recueillit lors de cette activité:

Si je relatais dans une rédaction un épisode de ma vie, il échappait à l'oubli, il intéressait d'autres gens, il était définitivement sauvé. J'ai-
mais aussi inventer des histoires; dans la mesure où elles s'inspiraient de mon expérience, elles la justifiaient; en un sens elles ne servaient à rien, mais elles étaient uniques, irremplaçables, elles existaient et j'étais fière de les avoir tirées du néant. (1)

On voit se former le premier désir; celui de sauver sa vie.

Il faut à tout prix fixer sous une forme tangible cette vie qui ne cesse de couler, de glisser, de passer. Nous avons affaire ici au premier jet, le jet spontané et non raisonné de cette pensée: un genre de réflexe instinctif. L'écoulement de la vie prend déjà la forme d'une menace et il y a un effort pour lutter contre cette menace. Lorsque l'épisode échappe à l'oubli, qu'il est sauvé par l'écriture, le fait d'être fixé à jamais lui donne une supériorité sur tout le reste et en revanche investit d'importance la source, l'agent de cet épisode.

Au fur et à mesure, il y aura un léger changement dans l'orientation de cette notion. Dans le passage suivant, nous remarquons que la rationalisation, que l'intellectualisation de cette idée, qui lui donne un sens plus large donc plus objectif, ne lui enlève cependant pas sa première signification: celle de sauver la vie. Le processus sera de perpétuer sous une forme visible l'invisible de la vie, de donner une forme à cet informe qu'est une vie. La littérature est choisie pour répondre aux besoins personnels et non pas par dilettantisme.

"J'ai envie d'écrire; j'ai envie de phrases sur le papier, des choses de ma vie mises en phrases". (...) Je ne saurais jamais aimer l'art que comme la sauvegarde de ma vie. (2)

Il est significatif de noter la permanence de ce thème au cours de sa vie. Nous allons le suivre tantôt dans

les mémoires, tantôt dans les transpositions romanesques. Ce thème revient dans certaines phrases des mémoires comme celle-ci: 'le désir de la vie sauver avec des mots'. Ici il s'agit de l'expérience qui fournira la base de L'Invitée. Ou encore dans une lettre à Zaza: 'par la littérature on sauve sa propre vie', au lieu de la perpétuer dans les enfants. Un besoin de 'verbaliser', de 'mettre en paroles' est la première étape de cette volonté de sauver un événement, de le faire revivre: en quelque sorte de le ressusciter. Enfant, Simone de Beauvoir et sa soeur causaient et voilà que naît ce plaisir:

...mais, commentant à haute voix les
incidents et les émotions de la
journée, nous en multiplions le prix.
(3)

Un épisode parallèle existe dans L'Invitée: Françoise et Gerbert font une excursion en montagne. Quoique la promenade lui fasse plaisir, elle parle plus chaleureusement encore de leur soirée dans l'auberge où:

...ils passeraient côte à côte des heures
tranquilles à se raconter cette journée
qu'ils venaient de vivre ensemble...(4)

Le besoin de raconter paraît plus essentiel encore dans les relations entre Françoise et Pierre. Pour Françoise, les événements ne semblent pas avoir de réalité si elle ne peut pas les partager avec lui; c'est la conscience de Pierre qui garantit l'existence de la réalité pour elle.

Tant qu'elle ne l'avait pas raconté
à Pierre, aucun événement n'était
tout à fait vrai: (...) Tous les moments
de sa vie qu'elle lui confiait, Pierre
les lui rendait clairs, polis, achevés,
et ils devenaient des moments de leur
vie. (5)

Devant le spectacle de la vie, Simone de Beauvoir
se sent prise au dépourvu parce qu'elle n'arrive pas à tout
fixer. Il y a un côté désespéré, pathétique dans cette vo-
lonté de ne rien vouloir laisser passer. La vie toute en-
tière lui semble si précieuse qu'elle ne sait pas encore faire
le tri. Jeune fille, elle vit avec une telle intensité un
moment de crépuscule qu'elle s'écrie:

...la douceur de cette heure me suffoquait.
J'aurais voulu la saisir au vol, et là
fixer à jamais sur le papier avec des
mots...(6)

On pourrait penser que ce n'est que la traduction d'un état
de jeunesse qui s'éveille à la beauté du monde et qui ne sait
pas encore comment se conduire en face de cette force boule-
versante. Et pourtant non, car Henri Perron, dans Les
Mandarins, lorsqu'il pense à un nouveau livre, lutte avec ce
même sentiment.

Oui, tous ces matins, tous ces soirs
qu'il avait laissés filer entre ses
doigts pendant ces quatre ans, pendant
trente ans, il allait essayer de les
récupérer...(7)

Ecrire pour sauver, récupérer, conserver, prolonger
ce qui d'habitude s'enfuit, se dissipe, s'évanouit et dis-
paraît. Pour elle tout cela a sa raison d'être donc son
droit de cité. Même Robert Dubreuilh, l'homme d'action

dans ce même roman, doit répondre à cette exigence interne, cet appel profond. Lorsque Henri Perron lui demandera pourquoi il écrit, il répondra:

J'écris pour sauver tout ce que l'action néglige: les vérités du moment, l'individuel, l'immédiat. (8)

La littérature sera pour Simone de Beauvoir le moyen de perpétuer ce qu'elle sent, ce qu'elle voit:

...moi, il m'était enjoint de prêter ma conscience à la multiple splendeur de la vie et je devais écrire afin de l'arracher au temps et au néant. (9)

Elle entend éterniser le présent, le passé et les emporter avec elle car elle se rend compte que la mémoire seule ne peut pas faire ce travail. Mais il faudra maintenant se demander pourquoi cette volonté de tout sauver? Nous avons vu jusque là qu'elle ressentait ce besoin, mais est-ce que cela ne cache pas d'autres raisons? Dans le monde sans valeurs sûres, sans limites, qui est le sien, on dirait que cette concrétisation de tout ce qui est flou, fuyant, mobile, imprécis, vague est rassurante. Cette concrétisation donne l'impression des bornes au bord de la route. Regardant en arrière on peut voir la voie que l'on a suivie, mais surtout constater une certitude sur laquelle on ne peut se tromper: celle de sa propre expérience, celle de sa propre vie. La vie de Simone de Beauvoir, cette vie qui nie toute valeur préétablie est là sans impératif exclusif. Pour celle qui a perdu la notion et le confort de Dieu à quinze ans pour perdre

ensuite sa confiance dans la Sagesse des Nations à vingt ans, il s'agit de trouver une raison pour cette existence qu'on est obligée de mener parce que l'on est là. En sauvant sa vie par des mots, par des phrases, elle parvient à transformer ce besoin en une raison d'être --- sinon en une activité qui la soutient depuis une quarantaine d'années. Pour elle, au début, à l'encontre de Sartre, écrire n'est qu'une façon de meubler le temps.

Misant moins que Sartre sur la littérature, j'avais davantage besoin d'introduire de la nécessité dans ma vie...(10)

Elle s'accroche à la littérature comme à une bouée à laquelle elle s'amarre. Faute d'une conviction qui l'emporte sur tout, nous avons tous besoin de faire quelque chose, n'importe quoi, sinon la vie devient insupportable. Que ce soit avec conviction ou non, on agit. Selon sa vision du monde, rien n'est exigé, personne n'est réclamé mais nous agissons:

...mais dès que nous sommes jetés dans le monde, nous souhaitons aussitôt échapper à la contingence, à la gratuité de la pure présence...(11)

La littérature devient cette 'nécessité' dont elle a besoin pour affronter la contingence, la gratuité de la vie et elle a recours à ce stratagème:

...doter mes activités d'une nécessité dont je finissais par être la proie ou la dupe...(12)

Mouvement circulaire qui n'est qu'un jeu, peut-être, mais un jeu qui aide à supporter une vie.

Elle est très consciente de la vanité de toute activité terrestre. Elle pourrait dire à quoi bon à toute activité ...mais serait-on plus avancé? Il y a une certaine satisfaction à savoir que l'on n'est pas vraiment dupe, que l'on est lucide et que l'on se laisse prendre au jeu par choix et non par mystification de soi-même. Ayant trouvé cette nécessité dans sa vie, elle ira un pas plus loin. Elle y trouvera une justification d'elle-même. Pour l'instant, dans cette justification, elle ne se sent pas tout entièrement 'appelée' comme plus tard où elle aura décidé de 'servir', mais c'est une première étape positive qui lui permettra ensuite de bâtir. A partir de ses propres tourments, à partir de ses propres transes, elle va, par la littérature, se créer une justification contre la tentation du néant, du vide, du rien.

En écrivant une oeuvre nourrie de ma propre histoire, je me créerais moi-même à neuf et je justifierais mon existence. (13)

Quand elle pense à une oeuvre réussie elle voit la vie de l'aut^uer transfigurée et justifiée. Pourquoi est-ce qu'elle sent tellement le besoin de se justifier? Celle qui a pu briser tant de conventions sociales garde pourtant celle même qui est à la base des autres conventions. Se justifier au nom de quoi? Au nom de qui? Pour elle, ce besoin est primordial dans l'homme.

Or il a besoin d'une telle justification, il ne peut y échapper. Le souci moral

ne vient pas à l'homme du dehors;
il trouve en lui-même cette question
anxieuse: à quoi bon? (14)

Parfois la certitude de cette justification qu'elle
croit trouver dans la littérature se montre moins sûre. A
l'épreuve des années, elle luit plus faiblement que dans la
prime jeunesse, mais elle ne peut pas y renoncer complètement.
Comme seul recours contre la vie elle dira:

Je ne pense plus qu'elle [l'activité
d'écrire] "justifie", mais sans elle
je me sentirais mortellement injustifiée.
(15)

Tandis que l'idée de 'justification' décroît avec
les années, le simple besoin d'écrire s'accroît. Maintenant,
sans savoir pourquoi elle écrit, sans avoir de but précis,
si elle n'écrivait pas ce serait laisser la porte grande
ouverte à l'angoisse de la contingence.

On se fait souvent de la littérature
une idée plus romantique. Mais elle
m'impose cette discipline justement
parce qu'elle est autre chose qu'un
métier: une passion ou, disons, une
manie. Au réveil, une anxiété ou
un appétit m'oblige à prendre tout
de suite mon stylo; je n'obéis à une
consigne abstraite que dans les som-
bres périodes où je doute de tout:
alors la consigne peut même craquer.
(...) une journée où je n'écris pas
à un goût de cendre...(16)

Les vieux fantômes n'attendent que le moment propice pour
s'élancer et se dresser devant elle. On s'aperçoit de la
fragilité de cette 'justification'. Quoiqu'elle ait bâti sa
vie là-dessus, il faut être toujours à la tâche - autrement

elle se sent inutile, superflue, de trop. Ayant construit une justification de sa vie avec la littérature, ayant trouvé une force à travers la littérature nous voyons maintenant que cette force se mue en faiblesse. Si autrefois cette activité d'écrire était dominée par la raison, maintenant cela devient un simple besoin d'aligner des mots et des phrases. Cela correspond à un passage d'un niveau intellectuel à un niveau physique et même sensuel.

Devant une existence qui reste injustifiée, si elle n'a pas su se justifier, elle s'abandonne d'abord à une espèce d'automatisme.

Mon essai était achevé et je me demandais: que faire? (...) Je sentais le besoin d'écrire au bout de mes doigts, et le goût des mots dans ma gorge, mais je ne savais pas qu'entreprendre. (17)

On sent un peu l'angoisse devant ce vide... 'que faire?'

L'activité par ailleurs prend une allure sensuelle. Maintenant tous les sens, l'odorat, le toucher s'y mêlent jusqu'au moment où écrire devient une activité où participe tout le corps.

J'ai rarement éprouvé tant de plaisir à écrire, (...) et la cigarette et le stylo sont agréables, au bout de mes doigts. (...) Le côté physique de l'écriture est agréable. Et puis même à l'intérieur, il me semble que je me sens me dénouer... (18)

Afin d'apaiser ce besoin, cette tension interne qui la poussent à l'écriture, elle ira jusqu'à une extrême gratuité:

Plaisir d'écrire pour le plaisir
d'écrire: j'écris n'importe quoi. (19)

On peut interpréter cette réaction, comme un retour en arrière où il s'agissait de meubler le temps. Comme Marcel, dans le Sang des Autres - qui a horreur du vide - il faut sans cesse être actif. Enfin, l'activité d'écrire prend des formes assez complexes et elle est 'extra-littéraire'.

La vérité est que cette activité s'est muée en faiblesse. Elle est devenue une chose tellement nécessaire et fondamentale, une réponse à toutes les inquiétudes de la vie qu'elle ne peut pas l'abandonner sous risque d'abandonner la vie même. L'écho de cette faiblesse se retrouve dans les Mandarins. On voit mieux comment une force dégénère en faiblesse.

Au commencement peut-être [Robert Dubreuilh] ne songeait qu'à servir la révolution, la littérature n'était qu'un moyen: elle est devenue une fin, il l'aime pour elle-même, (...) et en particulier ces mémoires qu'il ne veut plus publier: il les a écrits pour le plaisir d'écrire. (20)

Mais voilà que quelques pages plus loin on voit apparaître la raison profonde de ce phénomène.

Et puis, écrire, c'est ce qu'il aime le plus au monde, c'est sa joie, c'est son besoin, c'est lui-même. Y renoncer ça serait un suicide. (21)

Pour Simone de Beauvoir, qui à la fin de sa vie aura perdu sans doute quelques illusions, écrire est la seule façon pour elle d'affronter le temps qui lui reste à vivre.

Malgré ce fond de désenchantement,
toute idée de mandat, de mission, de
salut évanouie, ne sachant plus pour
qui, pour quoi j'écris, cette activité
m'est plus que jamais nécessaire. (22)

Force ou faiblesse, l'activité d'écrire donnera à
Simone de Beauvoir l'apaisement, la tranquillité, le confort
spirituel qui lui permettra de continuer. Ce sera un refuge
mais elle aura acquis sa liberté.

Regardons maintenant quelques autres sentiments qui
se voient comblés par la littérature. Si l'on considère
l'adolescence de Simone de Beauvoir on voit que, pendant un
temps assez long, ayant perdu la foi, n'osant pas l'avouer à
des parents, se développant sans que cela paraisse à l'exté-
rieur, elle se sent de plus en plus seule, isolée, coupée du
petit monde qui l'entoure: celui qui donnait auparavant des
cadres sûrs. A ce moment elle voit dans la littérature un
moyen d'alléger sa solitude.

A dix-neuf ans, malgré mes ignorances
et mon incompetence, j'avais sincèrement
voulu écrire; je me sentais en exil et
mon unique recours contre la solitude,
c'était de me manifester. (23)

Sentant l'hostilité du monde à son égard, la littérature de-
vient l'unique moyen d'exprimer ce qu'elle ressent en elle-
même. Elle aura recours à cette méthode chaque fois qu'elle
se sentira en face d'un monde hostile. On n'a qu'à regarder
les morceaux de journal intime qu'elle a tenu pendant la
deuxième guerre mondiale, ou la guerre d'Algérie.

- Mon oisiveté et l'anxiété générale
m'amènèrent, comme en septembre 1940,
à me remettre à mon journal. (24)

Un commentaire qu'elle fait au sujet d'un journal intime qu'on lui a donné à lire - celui de Joan - est une réflexion possible sur ce qu'elle-même trouve dans la littérature. Elle dit que pour Joan c'était 'l'unique moyen de s'arracher à sa solitude'.

Simone de Beauvoir échappe à la solitude lorsque sa littérature lui permet la poursuite d'un monologue intime, qui devient en même temps un dialogue avec les autres. Anne, dans la nouvelle l'Age de Discretion, réfléchit sur ce qu'est ce tête-à-tête avec le papier. Il devient une recherche qui aide à voir plus clair.

Ça ne rapproche pas le téléphone, ça confirme les distances. On n'est pas deux comme dans une conversation puisqu'on ne se voit pas. On n'est pas seul comme devant le papier qui permet de se parler en parlant à l'autre, de chercher, de trouver la vérité. (25)

Si le fait d'écrire allège cette solitude intérieure qu'elle ressent, il permet en même temps une autre découverte, la découverte de soi. Si d'autres se mesurent par rapport aux autres, Simone de Beauvoir se mesure par rapport à elle-même. Elle découvre sa propre évolution. Ecrire devient une méthode pour faire les comptes, pour faire le bilan de soi-même. La première forme que prendra cette découverte sera une mise en question de soi-même.

J'ai voulu que dans ce récit mon sang circule; j'ai voulu m'y jeter, vive encore, et m'y mettre en question avant que toutes les questions se soient éteintes. (26)

La mise en question permet de se découvrir soi-même, de découvrir ses propres pensées.

Cette seconde partie me donne du mal, mais ça m'intéresse de découvrir mes propres pensées. (27)

Ce n'est que lorsque l'on fait l'effort de mettre noir sur blanc ses propres pensées que l'on se rend compte de leur imprécision, de leur mollesse. Cette forme concrète de mots et de phrases enfin leur donne une cohésion.

Le fait d'écrire fait arrêter le temps. On vit sur deux plans temporels; le passé qu'on écrit et le présent que l'on vit. Cette alternance constante entre le présent et le passé auquel on s'efforce de penser fait surgir des différences de pensées. Les mots concrétisent la réalité passée; elle se dresse en face du présent vécu pour faire surgir des significations, et l'on découvre que l'on change.

Le roman avait été conçu, construit, pour exprimer un passé que j'étais en train de dépasser: justement parce-que je devenais différente de celle que je peignais, ma vérité d'aujourd'hui n'y avait pas sa place. J'ai traversé des semaines, des mois où j'étais incapable de travailler; mais aussitôt devant mon papier, je faisais un bond en arrière, je ressuscitais le monde d'autrefois. (28)

Comment se découvrir vraiment si on ne sait d'abord la place qu'on occupe dans le monde. Quest'ce que cela signifie d'être une femme dans ce monde? C'est cette découverte qu'elle va faire dans le Deuxième Sexe plus particulièrement, mais toute son oeuvre est la représentation d'un monde d'un point de vue féminin.

Je regardai et j'eus une révélation: ce monde était un monde masculin, mon enfance avait été nourrie de mythes forgés par les hommes et je n'y avais pas du tout réagi de la même manière que si j'avais été un garçon. (29)

Et elle découvrira ce qu'est l'univers féminin.

Mon effort a été au contraire de définir dans sa particularité la condition féminine qui est mienne. (30)

Mais c'est l'émerveillement pur et simple de ce qu'a été une vie lorsque l'on arrive à lui donner l'unité d'un récit. Après la publication de ses mémoires, elle se voit en quelque sorte comme un personnage.

C'était romanesque, cette découverte de mon passé à partir du récit que j'en avais fait. (31)

Elle revient à la charge lorsqu'elle prête à Robert Dubreuilh la valeur de ce genre de découverte.

-Je donne tellement d'armes contre moi dans ces mémoires!
-C'est pour ça que le livre vaut ce qu'il vaut, dis-je vivement. Un homme qui ose se découvrir, c'est si rare! Et finalement quand il ose, il gagne la partie. (32)

Qu'est-ce qu'on découvre dans cette exploration de soi? On découvre que l'on est unique. On n'a qu'une manière d'être dans le monde, et c'est sa propre manière. Henri Perron fait part de cette découverte.

On n'a pas tout à fait les mêmes choses
à dire que les autres ; on a sa vie à
soi, ses rapports à soi avec les choses,
avec les mots. (33)

Cette unicité de l'être, qui est encore une dimension de la justification de soi, un moyen de nous convaincre de notre valeur individuelle, encourage une confiance dans la validité de nos actions dans le monde. On retrouve une espèce de liberté, de libération lorsqu'enfin il devient évident que chacun a sa propre vérité.

...c'est que la vérité d'une chose réside
non dans sa présence brute mais dans le
sens qu'elle a revêtu pour nous au cours
de notre expérience singulière. (34)

Cette liberté acquise, une confiance en soi gagnée, il se produit un mouvement inverse. Si Simone de Beauvoir se réfugiait dans la littérature avec sa solitude, maintenant elle cherchera à rejoindre autrui, à solliciter son amitié. Au lieu de s'isoler dans la tour d'ivoire qu'est pour elle l'esthétique bourgeoise, elle cherche à se faire aimer. Dans ce tête à tête avec le lecteur elle cherche une complicité semblable à celle de Henri Perron dans les Mandarins lorsqu'il essaie de s'adresser au lecteur sans préméditation, comme on écrit à un ami. (35)

Cette recherche d'amitié à travers la littérature prendra plusieurs formes. Il y aura une évolution mais d'abord elle fait sentir un sentiment d'exclusivité; elle veut 'se faire aimer' à travers ses livres. C'est elle qui doit tout recevoir.

Je souhaitais être lue de mon vivant par beaucoup de monde, qu'on m'estimât, qu'on m'aimât. (36)

Avec le temps il y a une atténuation de cette exclusivité. L'accent est mis plutôt sur un sentiment qui laisse place à plus de réciprocité dans les rapports: celui de la fraternité.

Un mot de Camus aussi m'émut; je lui avais prêté une copie dactylographiée du Sang des Autres; (...) "C'est un livre fraternel" me dit-il avec élan, et je pensai: "Cela vaut la peine d'écrire si on peut créer de la fraternité avec des mots." Pénétrer si avant dans des vies étrangères que les gens, en entendant ma voix, aient l'impression de se parler à eux-mêmes...(37)

La permanence de cette idée cependant doit nous convaincre que cet aspect a été pour beaucoup dans la vie de Simone de Beauvoir. La citation ci-dessous donne un exemple de la façon dont ce thème est incorporé dans un monde romanesque. Les thèmes de sa vie dans les mémoires et les thèmes de ses romans ne sont qu'un.

...ces pages écrites avec émotion avaient ému. (...): aujourd'hui, ces rumeurs incertaines dans sa gorge étaient devenues dans le monde une voix vivante; les secrets mouvements de son cœur s'étaient changés en vérité pour d'autres cœurs. (...) Si les autres ne comptent pas, ça n'a pas

de sens d'écrire. Mais s'ils comptent, c'est énorme de susciter par des mots leur amitié, leur confiance; c'est énorme d'entendre résonner en eux ses pensées à toi." (38)

Il y a un balancement continuuel dans cette recherche d'un équilibre. Partant de la solitude elle cherche l'amitié et lorsqu'elle aura obtenu cette amitié elle recherchera une autre espèce de solitude -- celle de l'autonomie: l'autonomie vis-à-vis des autres, vis-à-vis du monde. Si nous remontons à l'époque de Zaza, son amie d'adolescence, nous verrons qu'en même temps que Simone de Beauvoir luttait pour son indépendance vis-à-vis de sa famille, à l'égard de Zaza c'est l'excès inverse.

J'avais été jusqu'à m'avouer la dépendance où me mettait mon attachement pour elle...(39)

Ce fait de son caractère, cette fascination devant un autre au point de se perdre en lui, fera courir le risque à Simone de Beauvoir de ne pas se réaliser elle-même. Ce phénomène qui s'est produit vis-à-vis de Zaza va apparaître dans d'autres rapports, notamment avec Sartre:

Peut-être n'est-il commode pour personne d'apprendre à coexister paisiblement avec autrui; (...) je constatais que j'avais cessé d'exister pour mon compte, et que je vivais en parasite. (40)

Elle est en train de se départir de cet individualisme qu'elle a tant réclamé. Elle glisse vers ce qu'elle appelle 'accepter de vivre en être secondaire, en être relatif'. Alors il

fallait agir. Les circonstances de l'époque lui donnent l'occasion de se retrouver seule et d'être uniquement responsable de sa vie. Elle a évité cette tentation d'abdiquer. Cette période où elle pensait trahir sa jeunesse en n'écrivant pas les livres dont elle avait rêvé va la marquer. Des échos apparaissent dans un premier roman où elle se rend compte que le problème, pour un moment évité, n'est guère réglé.

Et je n'avais pas définitivement résolu le plus sérieux de mes problèmes: concilier le souci que j'avais de mon autonomie avec les sentiments qui me jetaient impétueusement vers un autre. (41)

Pour que ce problème d'autonomie soit résolu il faut deux choses: d'abord il faut pouvoir se suffire matériellement. Pour elle, c'est le seul moyen d'être autonome.

Se suffire matériellement, c'est s'éprouver comme individu complet; à partir de là j'ai pu refuser le parasitisme moral et ses dangereuses facilités. (42)

Cela est acquis par la vente de ses livres. D'autre part l'âge, la confiance dans ce métier de littérateur la libère d'autrui. Elle n'a pas à vivre à travers un autre.

...écrire était devenu pour moi un métier exigeant. Il me garantissait mon autonomie morale; dans la solitude des risques courus, des décisions à prendre, je réalisais ma liberté, (...) Je voyais dans mes livres mon véritable accomplissement et ils me dispensaient de toute autre affirmation de moi. (43)

Elle n'a pas seulement acquis l'autonomie, mais cette confiance de croire déjà à la publication d'un livre dès qu'il est conçu

en pensée aboutit à l'effet psychologique le plus important pour elle: celui 'de ne plus se sentir vieille'. Pour elle donc, la réussite de son projet d'écrire lui confère une autonomie complète.

Nous venons de voir les maintes formes différentes de besoins personnels, par exemple la lutte contre la solitude, la recherche d'une amitié, la découverte de soi, l'acquisition d'une autonomie, qui semblent trouver une réponse dans la littérature, ou plutôt dans l'action d'écrire. La littérature, comme liberté, lui donne la possibilité de s'exprimer. Devant les contradictions d'une vie, devant l'angoisse de l'existence, elle trouve que ceux qui ont la possibilité de s'exprimer avec leurs souffrances, y échappent en les dépassant. Simone de Beauvoir tentera de conjurer ses démons de la même manière.

Simone de Beauvoir a donc trouvé le moyen de lutter contre ses souffrances, ses difficultés. Elle va pouvoir se libérer de ses obsessions en les couchant sur papier. La première ébauche de ce mécanisme apparaît dans les premières tentatives de la romancière. Elle pense à un projet de roman et en même temps le problème d'autrui la préoccupe. Elle pense alors à la solution suivante:

Il me semblait que je me laverais
de cette faute et même que je la
rachèterais si je réussissais à la
transposer dans un roman...(44)

Déjà dans l'Invitée cette méthode, sous forme de paroles à haute voix est utilisée pour se défaire de l'angoisse --- celle qui vient du déséquilibre dans les rapports Pierre-Xavière-Françoise.

Elle [Françoise] eut une lueur d'espoir; peut-être si elle arrivait à enfermer dans des phrases son angoisse, elle pourrait s'en arracher. (45)

Mais le vrai élément de catharsis se met en marche lorsque Simone de Beauvoir aura réussi enfin à régler, par l'intermédiaire de la littérature, le grand problème de sa vie: celui de l'autre. Cette longue citation nous fait comprendre l'effet énorme de libération qu'elle ressentira par la suite. Il s'agit de l'Invitée.

Et pourtant dans la mesure où la littérature est une activité vivante, il m'était indispensable de m'arrêter à ce dénouement: il a eu pour moi une valeur cathartique. D'abord, en tuant Olga sur le papier, je liquidai les irritations, les rancunes que j'avais pu éprouver à son égard; je purifiai notre amitié de tous les mauvais souvenirs qui se mélangeaient aux bons. Surtout, en déliant Françoise, par un crime, de la dépendance où la tenait son amour pour Pierre, je retrouvai ma propre autonomie. Le paradoxe, c'est que je n'ai pas eu besoin pour la récupérer de commettre aucun geste inexpiable, mais seulement d'en raconter un dans un livre. Car, même si on est attentivement encouragé et conseillé, écrire est un acte dont on ne partage avec personne la responsabilité. Dans ce roman, je me livrais, je me risquais au point que par moments le passage de mon coeur aux mots me paraissait insurmontable. Mais

cette victoire idéale, projetée dans l'imaginaire, n'aurait pas eu son poids de réalité: il me fallait aller au bout de mon fantasme, lui donner corps sans en rien atténuer, si je voulais conquérir pour mon compte la solitude où je précipitai Françoise. Et en effet, l'identification s'opéra. (46)

On peut ridiculiser cette activité comme étant factice, comme évitant la réalité; on ne peut cependant pas la nier comme vérité individuelle à l'égard de la personne qui semble avoir bénéficié de ce phénomène. La contrepartie de cette catharsis se trouve dans les Mandarins où nous voyons l'explication de ce processus en tant que revanche sur les dégradations que la vie nous fait subir.

"En un sens, la littérature est plus vraie que la vie, se dit-il. Dubreuilh s'est foutu de moi, Louis est un salaud, Paule m'empoisonne l'existence: et je leur fais des sourires. Sur le papier on va jusqu'au bout de ce qu'on sent."(...) on hait, on crie, on tue, on se tue; on va jusqu'au bout: c'est pour ça que c'est faux." Soit, se dit-il; mais c'est drôlement satisfaisant. Dans la vie sans cesse on se renie... (47)

Cette forme d'autonomie nous donne la satisfaction suprême de notre moi en face du monde. On détient concrètement sa vérité sans contestation possible de la part des autres.

Dans un sens plus large, la littérature a permis à Simone de Beauvoir d'exorciser les fantômes du passé. En plus, ces fantômes, tirés des profondeurs, mis au clair, prennent leurs vraies proportions. On arrive à mieux

comprendre leurs significations et leurs sens. En ce qui concerne 'Zaza', dont l'amitié et la mort furent très importantes dans sa vie, elle se sent libérée d'un lourd souvenir à la publication des Mémoires d'une jeune fille rangée.

Relisant des lettres et des carnets de Zaza, je m'y replongeai pendant quelques jours. Et ce fut comme si elle était morte une seconde fois. Plus jamais elle ne revint me voir en rêve. D'une manière générale, depuis qu'elle a été publiée et lue, l'histoire de mon enfance et de ma jeunesse s'est entièrement détachée de moi. (48)

Son passé en général s'est détaché d'elle. Mais on s'aperçoit aussitôt que ce n'est pas seulement pour le passé lointain que cette méthode est employée. Elle devient le moyen de se débarrasser de toute obsession. Bien qu'elle reconnaisse l'épisode d'Anne et de Lewis comme marginal dans les Mandarins, elle ne peut pas s'empêcher de nous en parler.

Je l'ai raconté, pour le plaisir de transposer sur le mode romanesque un événement qui me tenait à coeur...
(49)

Nous venons de voir comment Simone de Beauvoir se sert de la littérature comme méthode de purification: un moyen thérapeutique qui lui permet de se décharger de ses difficultés. Une fois l'innocence retrouvée, elle peut continuer à vivre, tel le communiant lavé de ses péchés.

Si elle se débarrasse de son passé par la littérature, elle essaiera de la même façon de conjurer le sort que nous

imposent le monde extérieur et l'histoire. Comment réagir devant l'invasion, devant la défaite? La faiblesse d'une personne devant la catastrophe, l'impuissance devant le cours de l'histoire l'oblige à se forger une conduite nouvelle. Comme nous savons déjà la force extraordinaire qu'ont les mots pour Simone de Beauvoir, elle va employer le stratagème des mots pour fonder sa morale. C'est encore la méthode qui consiste à aller jusqu'au bout pour voir toutes les possibilités que la situation nous offre. C'est la manifestation d'un caractère qui se doit d'approfondir ses propres réactions, ses doutes et ses convictions.

A partir de 1939, tout changea; le monde devint un chaos, et je cessai de rien bâtir; je n'eus d'autre recours que cette conjuration verbale: une morale abstraite; je cherchai des raisons, des formules pour me justifier de subir ce qui m'était imposé. (...) j'usai de mots pour m'exhorter à les [ces vérités] accueillir; je m'expliquais, je me persuadais, je me faisais la leçon...(50)

Il y a tout de même des joies dans cette forme d'expression qu'elle a choisie. C'est la fièvre de la création. Créer quelque chose de neuf à partir du néant lui donne le sentiment de l'aventure. Elle se risque, elle se dépasse, et surtout elle prend toute la responsabilité de sa production. C'est le goût de l'inconnu qui l'attire. Seulement dans une oeuvre de création, par opposition à un rapportage par exemple, a-t-elle l'impression de s'engager personnellement.

ment et totalement. C'est cet acte de création qui lui procure un sentiment d'exaltation, l'impression d'accéder à un monde ouvert, vierge, libre.

L'écrivain a tout de même la chance d'échapper à la pétrification dans les instants où il écrit. A chaque nouveau livre, je débute. Je doute, je me décourage (...) Toute page, toute phrase exige une invention fraîche, une décision sans précédent. La création est aventure, elle est jeunesse et liberté. (51)

Mais à la base de toute cette activité, écrire n'est qu'une façon de camoufler ce sentiment qui la hante, qui la poursuit toute sa vie; la véritable mise en question de toute activité humaine: la mort. L'emportant sur les autres besoins personnels, la littérature est finalement la seule chose qui reste pour se protéger contre cette fatalité humaine.

J'ai écrit le début de ce livre qui est mon recours suprême contre la mort...(52)

La littérature n'est pas une oeuvre d'art. Devant une existence qui nous est imposée elle devient la seule issue humaine possible pour Simone de Beauvoir. Elle est la seule façon de s'intégrer à ce monde qui nous entoure et dans lequel il faut se débattre.

Il est évident que Simone de Beauvoir a tout miser sur la littérature. Moins convaincue que Sartre au début, elle l'a dépassé par une espèce d'obstination. Cela vient sans doute de cette courbe descendante qu'est la vie; plus

la réalité la décevait, plus elle se réfugiait dans l'écriture.

Nous venons de voir la deuxième tendance qui se définit dans la vie de Simone de Beauvoir, celle où la littérature répond à un besoin d'expression personnelle.

Si la première tendance correspondait à une décision posée, rationnelle, lucide prise par Simone de Beauvoir pour atteindre des buts très précis, cette deuxième inclination "à" fait son chemin en sourdine pour enfin s'imposer avec évidence.

Très jeune, Simone de Beauvoir aime s'exprimer avec des mots. Elle devait s'y attacher de plus en plus parce que son univers ne lui laisse ni la liberté ni la possibilité de s'exprimer par des voies normales. Elle se réfugie dans la littérature. Bien qu'elle s'attende à remplir une mission humanitaire, elle y découvre des satisfactions, des compensations inattendues. Il devient évident bientôt que cette forme d'expression personnelle justifie sa vie, lui donne une raison de vivre.

Il faut maintenant considérer son oeuvre; d'abord ses romans, ensuite ses mémoires, pour savoir si ces deux tendances vont continuer à fonctionner côte à côte ou si, un équilibre parfait étant très difficile à maintenir, l'un des rôles l'emportera sur l'autre.

D E U X I E M E P A R T I E

L E S R O M A N S

L E S R O M A N S

INTRODUCTION.

Ayant constaté un conflit dans la nature de Simone de Beauvoir, c'est-à-dire une forte tendance à s'imposer un devoir humanitaire d'une part et l'existence d'une force souterraine qui réclame une expression de soi d'autre part, il s'agit maintenant d'étudier son oeuvre romanesque afin de voir si un mouvement analogue s'y trouve.

Cette ambiguïté est simplement un choix entre la volonté de vivre pour soi, ce qui est essentiellement la conservation de soi, la suprématie de l'individu, ou la volonté de vivre pour les autres, ce qui donne la priorité à autrui, ou à la société. Cette dichotomie, qui d'habitude demande un choix exclusif, crée une tension. Afin de réduire cette tension, un choix doit se faire entre ces deux modes de vie, entre ces deux façons de concevoir l'existence.

Dans cette deuxième partie nous voudrions essayer de déterminer la direction générale de ces choix. A la lumière de trois romans, il s'agit de voir si les solutions adoptées dans une situation donnée jettent le personnage principal vers autrui d'un mouvement généreux ou si, au contraire, elles le font opter pour soi-même d'un mouvement égoïste. Les trois romans sont L'Invitée, Le Sang des Autres et Les Mandarins. Ces romans correspondent à des étapes définies dans l'évolution de Simone de Beauvoir et montrent d'une façon remarquable les orientations différentes de sa vie.

C H A P I T R E I I I

L'INVITEE.

Le choix du conflit qu'un auteur présente correspond généralement à un débat profond qui occupe son esprit. Lorsqu'il nous en parle, soit qu'il essaie encore de résoudre le problème soit qu'il nous apporte déjà sa conclusion. Quelle que soit la situation que nous présente Simone de Beauvoir on se trouve en face du conflit défini dans les chapitres précédents: vivre une vie purement en fonction des besoins personnels, ou vivre une vie en fonction d'autrui. Précisons également qu'une vie en fonction d'autrui se divise en deux catégories: la vie privée et la vie publique d'un être. Dans un contexte beauvoirien le conflit nécessite un choix exclusif envers une attitude ou l'autre.

Ce premier livre L'Invitée nous propose l'étude de ce conflit au niveau de la vie privée. Dans ce chapitre il s'agira d'étudier les rapports humains entre Françoise et ceux qui font partie de son monde: Pierre, Xavière, Gerbert. Du point de vue de Françoise, femme qui occupe au départ une position privilégiée dans son univers, l'étude des différentes situations révèle la lutte que Françoise mène afin de

minimiser ses besoins personnels pour pouvoir s'ouvrir à autrui. Elle parviendra difficilement à rester généreuse et devra finalement retomber dans un choix égoïste, individualiste, égocentrique.

Le personnage central, Françoise, au début de cette histoire vit dans un monde absolument stable. Elle s'est construit un univers où elle est la mesure de toute chose. Le monde qui l'entoure ne fonctionne que par rapport à elle, à sa présence, à son regard. Françoise est confortablement installée au centre de cette construction sans faille.

Elle avait ce pouvoir: sa présence arrachait les choses à leur inconscience, elle leur donnait leur couleur, leur odeur. (...) Elle était seule à dégager le sens de ces lieux abandonnés, de ces objets en sommeil; elle était là et ils lui appartenaient. Le monde lui appartenait. (1)

Si elle sent ce privilège vis-à-vis des objets, si elle croit ainsi à ce contrôle absolu des destinées inanimés, elle ressent cette même supériorité à l'égard des gens qui l'entourent.

Au centre du dancing, impersonnelle et libre, moi je suis là. Je contemple à la fois toutes ces vies, tous ces visages. Si je me détournais d'eux, ils se déferaient aussitôt comme un paysage délaissé. (2)

Afin d'apprécier l'envergure, l'ampleur de cette place privilégiée que détient Françoise, on voit que le monde entier se déplace avec elle.

"Je suis tranquille à présent, parce que
je me suis persuadée que où que j'aïlle,
le reste du monde se déplace avec moi. (3)

Elle possède la totalité du monde extérieur et elle peut en disposer à sa guise.

A certains moments, il semblait à Françoise
que ces vies étaient venues s'entrecroiser
exprès pour elle en ce point de l'espace
et du temps où elle se tenait...(4)

Elle est au centre de l'univers. Pour qu'elle domine la situation, pour qu'elle la contrôle d'une façon absolue, il faudra que ce monde soit figé, arrêté. La première conséquence de cette stabilité se fait sentir dans les rapports que Françoise a avec autrui. Les rapports aussi sont arrêtés. Elle a établi, une fois pour toutes, le genre de rapport qu'elle allait avoir avec chaque personne.

Au fond, elle ressemblait à Elisabeth;
une fois pour toutes elle avait fait un
acte de foi, et elle se reposait tranquillement sur des évidences périmées. (5)

Tout est bien à sa place. Cette vie que Gerbert appelle 'rangée' est une vie immobile, stagnante. Elle vit avec Pierre depuis huit ans. Chacun accepte les rapports sans jamais questionner ni leur valeur ni leur justesse actuelles. Ils vivent des rapports qui, une fois fondés, n'ont jamais été mis en question. Ni la forme ni le fond de leur vie n'est distincte; une union informe qui prétend former un couple.

...mais ces instants épars, ils les
rattachaient fidèlement à un ensemble
unique, où le tien et le mien devenaient
indiscernables. Aucun des deux n'en
distrayait jamais pour soi la moindre
parcelle...(6)

Françoise surtout croit vivre cette union comme au
début. Elle ne soupçonne guère que les êtres changent, que
les idées évoluent et que les rapports en subissent les effets.
Une indication de cette attitude figée nous est donnée lors-
que, pour la première fois, Pierre exprime une pensée qui
indique que lui, il a continué son évolution. Immédiatement
Françoise se sent menacée, une terreur sourde l'envahit.

Elle se sentait toute déconcertée;
c'était Pierre qui l'avait convaincue
qu'on n'avait rien de mieux à faire
sur terre que de créer de belles choses;
toute leur vie était bâtie sur ce credo.
Il n'avait pas le droit de changer d'avis
sans prévenir. (7)

Comme elle n'accepte pas le changement, elle vit
une vie de refus. Afin d'éviter tout bouleversement dans son
monde stable, elle doit se refuser aux autres. Il est in-
dispensable que le calme règne pour que sa 'construction'
puisse continuer. Le premier refus est vis-à-vis de Gerbert,
l'ami de Françoise et de Pierre. Les rapports qui devaient
exister entre Gerbert et Françoise se sont définis d'eux-
mêmes un jour et ils continuent le même lien d'un commun
accord. Malgré cette décision antérieure, Françoise découvre
un sentiment neuf à son égard - amour? tendresse? confiance?
entente? C'est un sentiment confus, mal défini qui s'éveille.

Elle n'ose pas le préciser. Ce serait mettre en doute ses sentiments envers Pierre. La clé de son faux équilibre c'est l'immobilité. La possibilité d'ajouter une autre dimension à sa vie l'effraie. Elle le rejette.

Dans le coeur de Françoise montait une tristesse acide et rose comme le petit jour. Pourtant elle ne regrettait rien; elle n'avait même pas droit à cette mélancolie qui engourdisait son corps ensommeillé. C'était un renoncement définitif et sans récompense. (8)

Ce refus d'élargir son monde, d'enrichir sa vie par des expériences nouvelles ne s'arrêtent pas avec le refus de Gerbert. Toute nouveauté se traduit aussitôt en menace, en risque. Elle la refuse catégoriquement. Maintenant elle va refuser Xavière. Xavière, qui est en ce moment à Paris, ne veut plus rentrer à Rouen. Elle est sans argent, sans métier, sans ambition. Il se peut que Paris puisse lui fournir l'occasion de se trouver. Il est question de 'l'adopter' pour faciliter son séjour à Paris. Pierre, le compagnon de Françoise, entrevoit l'occasion d'aider un être humain. Il veut partager sa bonne chance dans la vie avec d'autres. Il s'exprime ainsi:

"Nous avons eu tant de chance dans notre vie, dit Pierre. Il faut bien en faire profiter les autres chaque fois que nous le pouvons". (9)

Françoise est incapable de réagir de cette façon. Elle doit refuser. Elle est tellement préoccupée à s'agripper

à ce qu'elle possède, à maintenir le status quo qu'elle ne peut pas se permettre un mouvement d'ouverture envers un autre. Elle trouve des excuses, elle hésite mais elle finit par refuser. C'est à ce moment que Pierre lui fait remarquer cette fermeture d'esprit.

...mais c'est drôle cette espèce de recul
que tu as dès que quelque chose de neuf
s'offre à toi. (10)

Cette réflexion de Pierre fait réfléchir Françoise. Pour la première fois elle se pose la même question. Après avoir passé une soirée agréable, qu'elle doit à la présence de Xavière, elle se demande:

...pourquoi donc refuser d'introduire dans
sa vie cette fraîche richesse qui
s'offrait...(11)

Cette fraîche richesse pourrait être la brise qui raviverait cette vie qui s'immobilise. Mais aussitôt le côté négatif de la nouveauté dans les rapports humains surgit. L'incertitude, l'aventure, l'instabilité l'effleurent.

...un petit compagnon tout neuf avec
ses exigences, ses sourires réticents
et ses réactions imprévues? (12)

De nouveau avec Gerbert, maintenant qu'elle commence à douter de sa position, elle se met à imaginer ce qu'elle aurait pu avoir comme expérience avec lui. Est-ce la première indication d'un manque dans sa vie, un ~~présentiment~~ qu'elle n'est pas aussi comblée qu'elle le croyait? Est-ce dire que cette vie égocentrique ne soit ni la seule possible,

ni la plus satisfaisante?

...tous ces biens précieux, elle y avait
renoncé sans même les avoir connus;
jamais elle ne les connaîtrait. (13)

Une vague idée des 'possibilités' - ces biens précieux - font leur apparition; voilà la première faille, la brèche dans la construction.

Françoise, s'étant installée au centre de l'univers, entretient des rapports avec les êtres d'une position privilégiée. Vu sa méfiance à l'égard de toute nouveauté, ou la peur en face d'autrui, il va falloir qu'elle domine, qu'elle contrôle toute situation. Les rapports ne pourront jamais être sur un niveau de réciprocité. Aucun acte, aucun lien ne seront d'égale à égale. L'élément de méfiance engendre aussitôt l'attitude d'une résistance à briser, l'attitude de lutte à mener afin d'arriver à un état de possession.

Ce qui permet cette possession, c'est sa supériorité. Grâce à la distance qu'elle impose entre elle et les autres, elle n'est pas obligée d'admettre une conscience semblable à la sienne. Elle peut se sentir omnipotente parce qu'elle nie l'autonomie, l'indépendance des autres existences. D'autant plus l'idée de ne pas pouvoir 'sentir du dedans chez un autre comme on sent soi-même' aide à considérer l'autre comme différent de soi. S'il est différent, il n'a pas les mêmes besoins que moi, les mêmes droits que moi. Il n'y a qu'un pas à faire pour les déshumaniser tota-

lement. On déshumanise les êtres pour mieux les annexer. Une fois que Françoise les rend 'objet', elle peut ensuite les posséder comme on possède des objets. Comme les possessions matérielles, les êtres rendus objets ne peuvent plus nous faire peur. La menace est évitée, la supériorité reste intacte.

"Leurs pensées, ça me fait juste comme leurs paroles et leurs visages: des objets qui sont dans mon monde à moi. Elisabeth s'étonne que je ne sois pas ambitieuse; mais c'est aussi pour ça. Je n'ai pas besoin de chercher à me tailler dans le monde une place privilégiée. J'ai l'impression que j'y suis déjà installée." (14)

La décision doit se prendre: doit-on garder Xavière à Paris ou non. Avant d'avoir accepté de garder Xavière à Paris, avant d'avoir fait un geste compromettant, elle pense déjà au genre de lien qu'elle admettra. Dès le départ c'est un lien de possession. Ce genre de lien est le seul qu'elle ait avec tous ceux qui peuplent son univers.

...elle aussi, elle était touchée par tout ce clinquant facile mais ce qui l'enchantait surtout c'était d'avoir annexé à sa vie cette petite existence triste; car à présent, comme Gerbert, comme Inès, comme Canzetti, Xavière lui appartenait; rien ne donnait jamais à Françoise des joies si fortes que cette espèce de possession... (15)

Ne parle-t-elle pas de 'cette petite existence triste'? Elle se croit comblée, elle s'estime supérieure, ceci facilite l'annexion. Une fois de plus on remarque l'inégalité des rapports.

Pour maintenir une position dominante, les autres en sont nécessairement exclus. Dès la moindre menace, Françoise mobilise ses forces afin d'écraser cette conscience qui ose se proclamer. En Xavière la menace prend la forme de 'tout un système de valeurs qui s'opposait au sien'.

...la résistance de Xavière était réelle et Françoise voulait la vaincre. C'était scandaleux: elle avait tellement l'impres-
sion de dominer Xavière, de la posséder
jusque dans son passé et dans les détours
encore imprévus de son avenir !...(16)

Une attitude égocentrique doublée d'une volonté constante de domination forgent des rapports faux, invivables. Entre Françoise et Xavière il n'y aura jamais une réciprocité libre. Françoise adopte une attitude paternaliste à l'égard de Xavière; elle agit avec elle comme elle agirait avec un enfant. Par contre elle en exige aussi des réactions d'adulte.

Ce double standard était invivable pour Xavière. Françoise s'en rend compte enfin.

Certainement, par paresse, Françoise avait simplifié Xavière; elle se demandait même avec un peu de malaise, comment elle avait pu pendant les dernières semaines la traiter en petite fille négligeable...(17)

Quelques lignes plus tard Xavière fait une réflexion qui montre qu'elle est consciente de cette attitude chez Françoise, et qu'elle en est sensible.

Vous aviez l'air de deux grandes personnes morigénant une enfant, dit Xavière...(18)

Xavière se défend, violemment parfois, d'autant plus qu'elle est impuissante à cause de cette position inférieure qui lui a été désignée au départ.

Cet univers de l'Invitée n'est qu'une ronde de dominations. Chacun dévoile tour à tour l'existence de ce sentiment. Pierre à son tour, va dominer Xavière. Une fois engagée avec elle, il ne peut pas accepter une amitié ou un amour réciproque. Il demande d'être la seule, l'unique source de la vie de Xavière. Si une réaction étrangère naît et ose exister indépendamment de lui, il ne peut pas l'admettre car seule une possession absolue et totale peut le satisfaire. Il demande un contrôle de marionnettiste: celui qui donne vie et âme à la marionnette; celui qui lui donne une existence.

Pierre était ainsi fait qu'il ne tirait pas beaucoup de joie des moments où Xavière se montrait aimable avec lui; en revanche, le moindre de ses froncements de sourcil le déchirait de fureur ou de remords. Il avait besoin de la sentir en son pouvoir pour être en paix avec lui-même. (19)

Cette conscience indépendante que représente Xavière, ces valeurs qui l'opposent à Pierre, l'incite à l'étouffer. Lui aussi doit trouver une façon de la dominer.

Me faire aimer d'elle, c'est m'imposer à elle, c'est m'introduire dans son monde et y triompher d'après ses propres valeurs. (20)

La volonté de dominer semble encore plus atroce, insensible lorsque Pierre avoue qu'en réalité Xavière ne lui

apporte rien. Elle l'intéresse dans la mesure où elle est une résistance à briser. Ceci dépasse une domination sexuelle pour atteindre une domination de l'esprit et de l'âme d'un être.

Tu sais bien que je ne suis pas un sensuel, dit Pierre. Tout ce que je demande, c'est de pouvoir retrouver n'importe quand des visages comme ceux de cette nuit, des moments où moi seul au monde existe pour elle. (21)

Cette domination non seulement traduit de la part de chaque être le désir d'un monde contrôlable, elle indique le point extrême où aboutit l'être qui vit pour soi.

Si nous avons insisté jusque là sur une philosophie de vie qui place le besoin personnel avant toute valeur, il s'agit de montrer que l'ambiguïté fait son irruption au sein de ce monde figé. Le conflit apparaît lorsqu'il y a une tentation de vivre pour autrui. Si timide soit elle, elle existe.

Françoise enfin aperçoit les limites de sa conception du monde. Son refus de Gerbert crée un malaise. Son refus de Xavière risque d'éloigner Pierre; elle se voit en péril de les perdre tous les deux. Elle est obligée de céder.

Lorsque Françoise se considérait encore le centre du monde, vivant une union avec Pierre, on ne peut guère parler des rapports réciproques. Pierre fait partie de son univers sous l'étiquette de "nous". Dans l'esprit de

Françoise, Pierre n'est pas un élément distinct, autonome. On n'a pas tort alors de dire que Françoise engloutit Pierre dans son univers de la même façon qu'elle annexe Xavière, qu'elle possède les autres.

Avec toi, je n'ai jamais été gênée,
parce que je n'ente distingue guère
de moi-même. (22)

Ce n'est qu'au moment où elle commence à se distinguer de lui et des autres comme une personnalité unique et individuelle, qu'elle voit les failles dans cet univers trop bien construit. C'est alors qu'elle va tenter d'établir des rapports plus authentiques, plus vrais avec Xavière afin d'accéder à une amitié avec elle. La séparation de Pierre vient d'abord.

Françoise le [Pierre] considéra avec une sollicitude inquiète; naguère quand elle regardait Pierre, c'était le monde tout entier qu'elle apercevait à travers lui mais maintenant elle ne voyait que lui seul. Pierre était juste là où se trouvait son corps, ce corps qu'on pouvait enfermer dans un coup d'oeil.
(23)

A partir de ce moment, elle jette un regard neuf, éveillé sur le monde. Sa réalisation de n'être plus au même niveau spirituel que Pierre l'incite à agir. Elle l'avait laissé s'avancer seul dans la découverte de Xavière. Qu'elle ait décidé le rôle que devait jouer Xavière dans sa vie sans plus y revenir, qu'elle veuille maintenant rejoindre Pierre dans une même compréhension, dans une meilleure appréciation

de Xavière, Françoise cherche un terrain de rencontre afin de communiquer avec Xavière.

...si elle se sentait souvent séparée de Pierre, à présent, c'est qu'elle l'avait laissé s'avancer seul sur ces chemins d'admiration et de tendresse: leurs yeux ne contemplaient plus les mêmes images; elle ne voyait qu'une enfant capricieuse là où Pierre apercevait une âme exigeante et farouche; si elle consentait à le rejoindre, si elle renonçait à cette résistance obstinée...(24)

Deux choses nous frappent dans cette déclaration de Françoise. Le doute a fait son chemin; elle va réévaluer. Peut-être n'était-elle pas une enfant et méritait-t-elle l'égalité dans les rapports. Elle semble prête à renoncer à sa résistance - celle qui refusait la 'participation' de Xavière; elle va maintenant lui céder un peu de son univers. Lorsque Xavière n'était qu'un objet, qu'un 'butin', Françoise ne la prenait pas au sérieux. Il ne fallait pas faire l'effort honnête de communication qu'on fera avec une personne qui a notre estime.

Françoise la regarda avec un peu de remords, elle était touchée de cet intérêt que Xavière lui témoignait; elle aurait dû essayer plus souvent d'avoir de vraies conversations avec elle. (25)

Ce premier fléchissement en appellera d'autres. On entrevoit la tentation d'une réévaluation de ses rapports avec tous. Admettre une variation possible de ce mode de vie, c'est aussitôt courir le risque qu'il puisse y en avoir d'autres.

La vérité absolue qui la soutenait jusque là cède trop rapidement à une relativité ambiguë et déconcertante.

Jamais il [Pierre] ne décidait d'autorité, sans consulter Françoise (...). Les mots de Pierre ne s'adressaient pas à elle; ni à Xavière non plus; Pierre avait parlé pour lui-même. C'était là le plus grand changement: (...) Il faudrait qu'elle se décide une bonne fois à regarder en face tous les changements qui s'étaient produits...(26)

Jusqu'aux derniers moments Françoise est tiraillée entre le retour au monde connu stable où elle dominait et le monde imprévisible, instable, incertain où la jetait la tentative d'amitié avec Xavière. La tension devient intenable et elle glisse fatalement vers ce choix qui, pour une personne comme Françoise est crucial.

Mais quoi qu'il arrivât, elle n'aurait pu décider autrement qu'elle n'avait fait. (...) Xavière existait et on ne devait pas la nier, il fallait assumer tous les risques que son existence comportait. (27)

Assumer les risques, pour Françoise, semble être l'acceptation de cette vraie valeur humaine, l'amitié, et tout ce que cela comprend en tant que contact humain, communication, réciprocité. La présence d'un autre, dans toute sa dignité, allait enfin être admise. Dès que Françoise est psychologiquement prête à faire ce geste d'ouverture envers Xavière, elle découvre chez celle-ci une capacité de sentiments valables qui ne cherchait que la situation pour se dévoiler. Lorsque Françoise est à l'hôpital Xavière lui fait part du

vide qu'elle ressent autour d'elle depuis que celle-ci n'est plus à l'hôtel. De cette présence à laquelle Xavière se montre si sensible, Françoise ne s'était point doutée. Elle ne se préoccupait que de ses propres besoins, ce qui la rendait aveugle et insensible aux sentiments, aux effusions des autres.

Jamais elle ne s'était doutée que Xavière fût si attentive à sa présence; comme elle l'avait méconnue! (...) Elle était en train de se dessécher lentement à l'abri des constructions patientes et des lourdes idées de plomb, lorsque soudain dans un éclatement de pureté et de liberté, tout ce monde trop humain était tombé en poussière; il avait suffi du regard naïf de Xavière pour détruire cette prison et maintenant, sur cette terre délivrée, mille merveilles allaient naître par la grâce de ce jeune ange exigeant. (28)

Après cette effusion de générosité de la part de Françoise il y aura des moments de doute, des mouvements de recul. Ce changement ne peut pas être permanent parceque le caractère de Xavière se montre aussi sinon plus inflexible que celui de Françoise. Toutefois on verra ci-dessus une grande ouverture humanitaire, qui laisse prévoir les satisfactions des rapports réciproques. Cela peut arriver si l'être arrive à minimiser la place qu'il réclame dans le monde pour la partager avec autrui. Il faudra apprendre à coexister au lieu de vouloir accaparer les êtres et les choses.

Le moment vient lorsque Françoise doit choisir

entre son désir de garder Pierre à elle - (Xavière le lui avait pris, mais il est de nouveau avec Françoise au moment dont on parle) ou la tentative d'une réconciliation entre Xavière et Pierre. Xavière est malheureuse à cause de cette rupture. Françoise fera un choix poignant et peut-être irréversible. Elle choisit difficilement la route qui risque la perte de Pierre mais lorsqu'elle considère les responsabilités qu'elle a envers Xavière, des responsabilités humaines engendrées par l'amitié, Françoise n'ose pas choisir Pierre.

Elle eut un nouveau sanglot; c'était torturant, dès qu'elle revoyait la face pâle de Xavière, elle ne pouvait plus se résoudre à la sacrifier, fût-ce pour le bonheur de Pierre. (29)

On vient de voir l'esprit désintéressé qu'a pu atteindre Françoise. Elle ne pourra pas le maintenir et devra éventuellement se retrancher dans le choix de soi contre Xavière. Il s'agira d'examiner la cause de cette faillite.

Xavière, âme farouche, est une négation totale, une contestation vivante de Françoise et de la société. Elle est tout près de l'être a-social, mais comme Françoise, elle doit être au centre du monde, elle doit dominer, elle doit posséder les êtres. Dans la citation suivante elle parle de Gerbert mais la même pensée pourrait s'appliquer à Françoise, à Pierre.

"Je tiens toujours à ce qui m'appartient", dit Xavière. Elle ajouta d'un air farouche: "C'est reposant d'avoir quelqu'un pour soi seule." Sa voix mollit: "Mais enfin, ça fait juste un objet plaisant dans mon existence, rien de plus." (30)

Cependant le caractère de Xavière est plus ambigu, plus complexe. On l'a vue capable de générosité envers Françoise. Aussitôt elle est présentée comme un enfant farouche, invivable, un monstre avec une 'incapacité (...) d'avoir des rapports humains avec des gens'. (31) Elle vit chaque instant; il ne se rattache ni au passé, ni à l'avenir. Il est difficile d'arriver à la cerner. Chaque rencontre, chaque conversation nous jettent dans un pays étranger, inconnu où les us et coutumes ne nous fournissent plus les repères rassurants. Il y a une brèche entre les réponses attendues et les réactions reçues. Merleau-Ponty, dans son article sur l'Invitée, l'analyse ainsi:

Il y a donc un genre d'intimité auquel elle se dérobera toujours; on vit à côté d'elle, on ne vit pas avec elle. Elle demeure fixée sur elle-même, enfermée dans des états d'âme dont on n'est jamais sûr de tenir la vérité, dont il n'y a même peut-être aucune vérité. Mais qu'en sait-on? Sait-on ce que serait Xavière dans une autre situation. (32)

Une esquisse de cette 'autre situation' existe dans le roman. On entrevoit une Xavière différente, où elle se donne d'une façon spontanée. C'est avec Gerbert. Les explications de Françoise et de Pierre éclairent cette

spontanéité mais ne l'expliquent pas. Plusieurs éléments nous font croire que cette attitude n'est pas aussi 'fabriquée' que cela en a l'air. Tout d'abord elle n'est pas avec des adultes qui la traitent comme un enfant, et qui peuvent malgré eux représenter l'autorité paternelle pour Xavière. Elle est plus sur un pied d'égalité avec Gerbert: même âge, mêmes folies. De plus, ils ont le même rythme de vie; ils vivent pour les instants, pour le présent. Brian Fitch souligne ce trait pour nous.

Mais Gerbert, être instinctif, comme Xavière, qui coïncide entièrement avec lui-même dans l'expérience de ses sensations, (...) vit au jour le jour...(33)

Par la suite, lorsque Gerbert est à l'armée, elle reste attachée à lui, elle montre une fidélité, une continuité dans les rapports. Cette attitude contredit les sautes d'humeurs, les caprices qu'elle manifestait avec Pierre et Françoise. Elle, aussi, est capable d'avoir des rapports humains avec des gens.

C'est lors de la première sortie avec Gerbert que Xavière montre ce nouveau visage. Ce trait de caractère nous était caché jusque là. Elle est aimable, simple, une jeune fille avec un nouveau flirt. Lorsque Gerbert lui propose une soirée au dancing sa réponse, sa réaction d'enthousiasme étonne.

"Oh ! ce serait fameux", dit Pagès avec un tel élan qu'il en fut un peu

suffoqué. (...) Pagès était toujours si réservée avec les gens ! Et ce soir, elle accueillait avec tant d'empressement les moindres avances. (34)

Même un soupçon de sentimentalisme vient s'ajouter à la soirée. Cette dernière 'image' qui vient à la fin de cette scène est tout à fait inattendue.

Gerbert s'arrêta et choisit une rose rouge. Il la posa devant Xavière qui l'épingla à son corsage. (35)

S'oublie-t-elle dans le charme du moment ? Est-ce un jeu ? Est-ce pour se venger de Pierre et de Françoise ? Plusieurs interprétations sont toujours possibles mais Pierre touche la vérité de près. Il dit :

...le fait est qu'elle n'a pas eu envie de rentrer avant l'aube et qu'elle s'est dépensée pour lui." (36)

Bien que cette réaction de Xavière soit de courte durée, elle indique peut-être quelques éléments de sincérité et de générosité qui démentent l'image d'un petit monstre sans scrupule qui se dessine tout le long du livre. Chez elle aussi, l'ambiguïté existe, les conflits se jouent. Elle n'est pas tout d'une pièce comme on aurait pu le croire.

En fonction de la dichotomie énoncée au départ : celle qui choisit de vivre en fonction de soi ou en fonction d'autrui, nous verrons maintenant comment Françoise sera amenée à se choisir. En général sa conduite est dictée par le besoin d'occuper une place dominante ; toutes les méthodes qui protègent

cette position vont être mobilisées. Par conséquent, la réciprocité est rejetée, la domination gagnera. Des rapports 'vrais' exigent la sincérité, l'honnêteté intégrales. Par contre des rapports 'faux' admettent la duplicité, le mensonge.

La première fois que le mensonge est utilisé, il s'agit d'un mensonge innocent, sans malice. Pierre, Françoise et Xavière préfèrent passer une soirée ensemble, sans Gerbert. Au lieu de le lui dire ouvertement, ils mentent. Gerbert l'apprend et en est blessé. Cette fois-ci ce n'est pas grave mais la situation démontre la gratuité du mensonge. Cette facilité de disposer des gens afin de gratifier ses propres désirs indique au départ une forme de conduite qui accepte la solution facile, qui évite la confrontation. La confrontation aussi est une forme de réciprocité; elle fait appel à une liberté, à une dignité humaine. Le mensonge par contre est un monde caché, où une seule personne décide le destin d'un autre.

La confrontation Françoise-Xavière arrive. Le deuxième mensonge a une fonction plus importante - celle d'établir une position de supériorité, celle de Françoise sur Xavière. La situation romanesque est au point le plus complexe. Françoise, qui a failli perdre Pierre à Xavière, a définitivement réinstallé Pierre dans son monde à elle. Leurs rapports sont revenus à ceux du début du livre. Mais Françoise a finalement commencé, et poursuit toujours, son 'aven-

ture' avec Gerbert. Françoise, maintenant confortablement réinstallée au centre de son univers n'a plus peur de Xavière. Elle va néanmoins cacher cette aventure à Xavière: un mensonge 'par omission' car entre temps Xavière a opté pour une amitié sérieuse avec Gerbert plutôt qu'avec Pierre. La situation de mensonge s'impose si Françoise veut continuer à vivre sa propre amitié avec Xavière. Réflexion faite, Françoise choisit de ne pas lui en parler et la période de rapports faux commence.

"Elle ne se doutera de rien", dit Françoise. Elle n'avait aucun désir de réduire Xavière au désespoir, on pouvait bien lui accorder une ration quotidienne de mensonges apaisants. (37)

C'est la générosité dans la perfidie ! Françoise ne peut guère s'empêcher d'ajouter une réflexion qui lui réaffirme sa position de supériorité retrouvée. La notion de sa place dans le monde et celle du mensonge sont intimement liés.

Méprisée, dupée, ce n'était plus elle qui disputerait à Françoise sa place dans le monde. (38)

Une fois le mensonge découvert Françoise sera obligée de se défendre conscience à conscience, femme à femme. Le mensonge connu, l'inégalité des rapports est balayée. Chacune confronte l'autre avec sa propre conception de la situation. Dans ce moment de vérité chacune se choisit. La générosité aurait pu éviter la catastrophe, mais l'individualisme

l'emporte. Xavière lance son accusation.

Vous étiez jalouse de moi parce que
Labrousse m'aimait. Vous l'avez
dégoûté de moi et pour mieux vous
venger, vous m'avez pris Gerbert. (39)

Et Françoise, au bout de sa justification d'elle-même,
avoue franchement.

Je me suis seulement souciée de moi
plus que de vous. (40)

Nous voilà devant une impasse. Mais Françoise ne
souffrira pas cette égalité. Elle se réfugie dans sa su-
périorité. Il lui est difficile d'accepter cette image d'elle-
même, elle n'acceptera pas la contestation d'une conscience
libre devant elle et elle tuera Xavière. De nouveau, elle
règne, suprême, seule dans son univers.

C H A P I T R E IV

LE SANG DES AUTRES

Nous atteignons une étape intermédiaire dans l'évolution de Simone de Beauvoir avec ce deuxième roman, le Sang des Autres. Si dans L'Invitée les personnages principaux aboutissaient à un choix individualiste et égoïste où les besoins personnels dominaient tout leur comportement, coloraient toutes leurs pensées, l'univers romanesque du Sang des Autres offre un monde plus ambigu, plus complexe avec un dépassement de cette optique étroite devant la vie. Il y a une multiplicité de valeurs, une profusion de choix qui s'accumulent. L'Invitée présentait un niveau de rapports humains exclusivement sur le plan de la vie privée: l'étude de la coexistence des individus. Le Sang des Autres ajoute une deuxième dimension, la vie publique: les rapports de l'individu avec la société qui l'entoure. Il s'agit de voir, de la même façon, dans quelle mesure l'être va vivre pour soi, mettant ses besoins personnels avant toute autre considération; dans quelle mesure il va vivre pour les autres, considérant les besoins de l'humanité comme supérieurs aux siens propres. Il est évident que ces deux éléments coexistent dans chaque individu. Il est néanmoins vrai que la balance des choix penche tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre. Suivant la répétition d'un même choix, on peut alors qualifier un être comme vivant

pour soi, ou comme vivant plutôt pour les autres.

Dans le cas de Jean Blomart un conflit semble se dessiner entre sa vie privée et sa vie publique. Selon notre première distinction le fait de vivre pour soi implique la recherche d'une vie stable, d'un univers que l'on peut contrôler, où les besoins personnels l'emportent. Vivre pour les autres suggère l'acceptation d'un monde instable, d'un univers que l'on partage avec d'autres êtres afin de jouer un rôle humanitaire. La première attitude cherche un monde sûr, l'assurance d'une vie sans risques, la deuxième accepte l'aventure, le hasard des projets.

A partir de cette dichotomie entre la vie privée et la vie publique nous montrerons d'abord les aspects de sa vie publique, ceux qui tendent vers un but humanitaire. On verra que cet univers humanitaire est difficilement accepté par Jean Blomart car il ne peut contrôler ni son destin, ni ceux des autres. Finalement il faudra décider catégoriquement si en fonction d'un but humanitaire, il pourrait accepter un monde changeant avec les risques, avec les incertitudes que cela comporte.

Si dans sa vie publique Jean Blomart est capable d'une générosité intellectuelle, sa vie privée montre une sécheresse émotionnelle prononcée. Les femmes sont écartées de sa vie, il évite toute responsabilité sur le plan personnel. Nous verrons dans quelle mesure une synthèse de ces deux

éléments opposés, a lieu.

LA VIE PUBLIQUE

Jean Blomart, fils de bourgeois ayant une position privilégiée dans le monde, fait tout pour nier, refuser cette situation supérieure. Autant Françoise dans L'Invitée réclamait sans cesse une position privilégiée dans ses rapports, autant Jean Blomart dans sa vie politique cherche à égaliser les siens. Dans sa vie politique il cherche une réciprocité fraternelle qui fera valoir l'importance de chaque homme, un à un. Sa vie publique se découpe en trois parties différentes.

La première tentative de vie publique est la tentative politique, le communisme comme forme d'action humanitaire. Jeune, idéaliste, exalté, il se jette tout entier dans l'action. C'est une action directe mais irresponsable.

Il haïssait cette prudence. Il levait la main, il levait le bras tout entier; il regardait sa mère avec colère: "Nous changerons le monde." (...) Mais tout semblait si simple alors, pauvre bon jeune homme naïf. Il levait le poing; il chantait en chœur: "Demain, l'Internationale sera le genre humain". Plus de guerre, plus de chômage, plus de travail servile, plus de misère. Mort aux hommes de mauvaise volonté et joie sur la terre. Il pulvérisait en idée le vieux monde et reconstruisait avec les morceaux un univers neuf...

(1)

Il parlait, il agissait, il voulait influencer. Il ne devait cependant pas prévoir les conséquences de ses actes. Cette période où il est emporté par la fièvre de la justice

universelle, où il veut vivre pour les autres afin de changer le monde lui fait courir tous les risques d'un monde inconnu, un monde à bâtir. Le côté irresponsable de son action politique, un des dangers qu'il ne soupçonnera pas, est la mort de Jacques, le jeune frère de son camarade Marcel. Lors d'une réunion politique, une bagarre éclate et Jacques se fait tuer. Jean Blomart, qui aux yeux de Jacques représentait le jeune héros militant, était arrivé à le séduire. Du fait Jacques entre au parti et trouve la mort.

Dans ce premier rôle politique le côté humanitaire l'emportait. Quoique impétueux, mal dirigé, Jean se préoccupait du sort de l'Humanité. Il refusait la résignation de l'ouvrier qui disait: "Ça a toujours été comme ça" et qui ne pensait guère à améliorer sa propre condition. Il repoussait avec force l'attitude de sa mère qui insistait que 'c'était insensé de vouloir changer quelque chose au monde, à la vie'. Quant à l'orgueil, à la suffisance bourgeoise de son père, Jean proclamait la révolte des ouvriers.

Cette première tentative politique est de courte durée. Quelle que soit la vraie part de responsabilité, Jean se sent coupable de la mort de Jacques. Il quitte le parti et toute action politique.

Cet accident amènera un mouvement de recul. Pendant les deux années suivantes Jean Blomart cessera toute activité

politique. Mais l'appel humanitaire renaît. Cette fois-ci son rôle sera indirect et plutôt sur un plan de collaboration intellectuelle que par une action ouverte. Pendant cette période un trait essentiel de son caractère se dessine. Il cherche à rejoindre les autres sur un terrain d'égalité. Il conçoit la politique, non pas comme 'l'art d'agir sur les hommes du dehors', mais plutôt comme une collaboration étroite où chacun agira consciemment pour lui-même tout en se dirigeant vers un même but. Or toute cette période de vie syndicale correspond à faire fructifier cette attitude. Toute action devait se faire d'une manière spontanée intérieure et non pas par une force coercitive extérieure. Cependant tout en travaillant avec les autres, pour eux, il cherche surtout une vie non-compromise. Il refuse la responsabilité politique pour les autres. Il a peur de s'engager dans une voie qui échappera à son contrôle. La responsabilité de la mort de Jacques lui pèse toujours.

...peu à peu j'avais recommencé à m'occuper de la vie syndicale. Ce travail-là me semblait licite parce qu'il n'avait rien d'un travail politique; il était à une mesure humaine. Je n'avais pas à choisir pour autrui; je ne décidais rien; chaque membre du syndicat reconnaissait sa propre volonté dans la volonté collective; je n'exerçais aucune action sur le groupe auquel j'appartenais: je me bornais à être l'instrument à travers lequel il réalisait son existence; en moi, ses aspirations confuses s'ordonnaient en pensées cohérentes, ses désirs dispersés prenaient un corps tangible, ils empruntaient ma voix pour s'exprimer tout haut; mais c'était tout. Par moi, il n'arrivait rien dans ces vies d'inattendu ni d'arbitraire, rien qui ne jaillît d'elles-mêmes.(2)

Jean Blomart se réfugie dans un monde stable, sûr, prudent, qui tranche nettement avec le premier mouvement fougueux de sa première jeunesse. Jusque-là le conflit entre un besoin personnel et un rôle humanitaire se résoud non pas par un choix entre les deux possibilités mais par un changement de vie qui lui permettra un compromis. Il se renferme malgré tout dans un mode de vie plus égoïste. Il se prête aux autres comme instrument à travers lequel s'accomplira le travail, mis il ne se donne pas comme membre agissant. Sa culpabilité s'apaise dans cette vie anonyme où il se perd dans la masse des hommes. Il semble avoir trouvé cette égalité, ce manque de privilège qu'il a tant cherché.

...mais j'avais réussi à rassembler autour de moi une vie sans compromis, sans privilège, qui ne devait rien à personne, et qui ne pouvait pour personne être une source de malheur. (...) Je ne me sentais responsable que de moi-même, et c'est une responsabilité que j'assumais dans la paix...(3)

Une vie parfaitement tranquille, prudente mais justement à cause de cette non-responsabilité envers d'autres, il sort du monde humain. Il vit dans une espèce de vacuum irréal. Il est parmi les hommes mais il n'est pas vraiment avec eux. Il donne ce qu'il veut mais on n'a pas le droit de lui réclamer davantage. Il n'a pas de décisions à prendre, pas de choix à faire. Ce manque de lui-même dans ce qu'il fait rend faux les rapports avec les hommes. Afin d'accomplir un vrai

acte il faut se jeter tout entier.

Cette même attitude colore son attitude politique. Il ne s'engagera pas. Pendant la guerre d'Espagne il ne risquera aucun acte de solidarité.

Parce[que j'avais agi sur lui [Jacques]]
je savais à jamais qu'on ne peut pas
cerner les limites d'un acte, ce qu'on
est en train de faire, on ne peut pas le
prévoir. Plus jamais je ne courrais ce
risque insensé. Jamais je ne lèverais un
doigt pour déclencher un événement aveugle.
(4)

Le même conflit se présente avant la deuxième guerre mondiale. Fallait-il pousser la France à la guerre où se recroqueviller dans la facilité du pacifisme. Selon la voie que Jean Blomart suit maintenant il lui est impossible de préférer une attitude humanitaire qui l'obligera à tendre les mains aux malheureux. Jean Blomart, ni par des actes, ni par des articles, n'essaiera d'influencer le cours de l'histoire. Bientôt l'histoire aura choisi pour lui.

Jean Blomart se laisse glisser dans l'anonymat de la vie de soldat où il ne faut plus être responsable de sa vie, de son destin. Le fardeau d'être homme, de décider, d'agir n'existe plus.

Mes pensées, mes désirs n'étaient plus
que des bulles creuses qui s'évanouissaient
sans marquer sur le monde, sans peser
sur mon âme. Déchargé de moi-même. Délivré de la tâche agonisante d'être un
homme. Rien qu'un soldat, soumis avec
indifférence à la routine des journées.
Vas-y. N'y va pas. Ce n'était pas à

moi de parler: quelqu'un parlait pour moi. Ce silence inhumain. Par delà le consentement et la révolte, ce repos mortel. C'était facile d'être un mort. (5)

Il acceptera le cours des événements. Il aime cette vie de soldat mais c'est une vie de résignation.

La dernière étape de sa vie publique est la Résistance. Cette dernière tentative le projette dans l'incertitude de l'action. Ce qu'il a refusé après la mort de Jacques va s'imposer à lui comme ^{la} seule solution viable. Fallait-il continuer à vivre cette petite vie à soi dans la paix, ou accepterait-il les responsabilités de la lutte contre l'envahisseur? Il lutterait contre l'ennemi mais il lutterait pour cette liberté qu'il a tant réclamé pour les hommes.

Le débat s'engage avec Gauthier qui continue son travail de journaliste sous l'Occupation allemande. Est-ce collaborer ou simplement changer de contrôle - 'travailler sous leur contrôle ou sous le contrôle de Daladier?' Gauthier se défend en disant qu'une collaboration loyale éviterait peut-être de nouveaux désastres. Jean Bromart, toujours aussi non-compromis, non-engagé, n'en collabore pas moins.

Entre Gauthier et moi, quelle est la différence? Il rampe devant eux, il est plus franc que moi. Mais moi aussi je suis complice. Je marchais dans Paris et chacun de mes pas scellait cette complicité...(6)

Le choix final, le choix de faire de la résistance est fait en fonction de ce besoin de liberté. Il ne se fait

-par idéalisme humanitaire, mais par un besoin de vivre selon le ton qu'il avait donné à toute sa vie, afin de vivre en accord avec ses convictions les plus profondes:

...la réconciliation de tous les hommes
dans la libre reconnaissance de leur
liberté.(7)

Comme il a déjà éprouvé la force de la solidarité des hommes lors d'une grève, la conviction qu'une action commune pouvait se fonder, il choisit entre 'le passé d'esclave ou le passé d'un homme'. Avec cette expérience passée il sait ce que peuvent les hommes ensemble, soutenus par une même conviction, portés par le même espoir.

"Que peut-on faire? Mais il savait que tout arrive par les hommes et que chacun est tout un homme. L'un après l'autre, il alla trouver ses camarades. Nous ne sommes pas seuls si nous nous unissons, ~~disait-il~~. Nous ne sommes pas vaincus si nous luttons. Tant que nous serons là il y aura des hommes (...) Et déjà parce qu'ils parlaient, ils étaient unis, ils étaient en lutte, les hommes n'étaient pas vaincus. (8)

Cette fois-ci il opte de jouer un rôle humanitaire, il choisit de vivre pour les autres. Il quitte le monde stable pour se lancer dans l'incertitude de l'action. La fin reste ouverte, il n'y a pas de signes qui indique le chemin à suivre.

Il devait agir sans garantie.(...)
Et en lui-même il se disait: au moins, on peut savoir ce qu'on veut; il faut agir pour ce qu'on veut. Le reste ne nous regarde pas.

Il voulait. Il allait, sachant ce qu'il
voulait. Ne sachant pas ce qu'il faisait.
Piétant les vieux pièges de la prudence,
jeté aveuglément vers l'avenir et refu-
sant le doute: peut-être tout a été inutile;
peut-être je t'ai tuée pour rien. (9)

En face d'un monde hostile, l'action est moins re-
doutable que l'indifférence, que la passivité. Une fois de
plus il se jette dans le monde tout entier, non plus seulement
comme instrument mais comme agent. Il accepte les conséquences
de ses actes, il reconnaît sa force en tant qu'être humain et
il fera de vrais pas vers ce but humanitaire qu'il envisageait
dans sa jeunesse.

Quelque chose arrivera, par moi, et
non pas malgré moi; parce que je
l'aurai voulu. (10)

Cette dernière décision, comme les deux précédentes,
n'est pas irréversible. L'évolution de Jean Blomart se fait
d'avances, de reculs, d'hésitations. Si l'expérience ne s'a-
vère pas valable, il n'hésite pas à changer. Sa décision est
prise en fonction de la situation, donc on peut concevoir la
résistance comme une étape seulement - ni dernière ni défi-
nitive - dans sa vie publique.

Le fond reste vrai cependant. Jean Blomart est
soucieux d'aider les autres. Même si parfois il agit pour
apaiser sa mauvaise conscience, le résultat est qu'il contri-
bue, par ses efforts, à améliorer le sort de l'humanité.

LA VIE PRIVEE

Il faudra voir maintenant comment ce conflit se présente dans sa vie privée. Dans la vie privée il y a un choix entre vivre pour soi - d'une façon égocentrique, ou vivre pour les autres dans une attitude de générosité. Dans sa vie privée, nous verrons les rapports qu'il aura avec trois femmes: sa mère, Madeleine et Hélène. Sur le plan émotif, Jean Blomart démontre une sécheresse intérieure qui jure avec sa générosité intellectuelle. Il y a très peu de réciprocité dans ses rapports privés. Les trois femmes le mettront en face de ce conflit où il doit décider entre lui et autrui.

Lorsque Jean quitte le confort et le privilège de sa maison bourgeoise pour aller rejoindre le monde ouvrier, le premier conflit se pose. Jean s'est décidé à partir de la maison depuis longtemps mais le moment du départ est souvent remis. La pensée que sa mère en serait blessée lui fait remettre de jour en jour ce départ. Afin de conquérir son indépendance, Jean croit que cette séparation lui est indispensable. Bien qu'il la fasse souffrir, il n'est prêt à faire aucune concession, aucun compromis. Entre sa mère et lui, il se choisit. A cette époque, les deux choses sont irréconciliables, il ne voit d'autre issue. Se justifier, se consoler, c'est tout ce qu'il lui reste à faire devant ce choix difficile.

"Il n'y a rien à regretter". Il invoquait follement cette consolation désespérée, essayant d'approuver son acte, et cependant sentant ce poids qui le tire en arrière et qui n'est pas différent de lui-même...
(11)

Vis-à-vis de sa mère il doit gagner son indépendance. A ce moment là il fallait couper toutes les racines. Cette indépendance une fois acquise, Jean Blomart cherche à la perpétuer. C'est ce qu'il fait avec Madeleine. Avec elle, il n'est pas obligé de s'engager. Il ne se sent pas responsable de sa vie. Elle accepte ce qu'il lui donne de lui-même, elle ne lui réclame rien, cette situation est idéale pour lui.

Je souris à Madeleine. Il y avait sur son visage un air de béatitude tranquille. Je ne lui donnais sans doute pas beaucoup de moi-même, mais elle ne m'en demandait pas davantage, elle n'aurait su qu'en faire. Elle ne pouvait vivre autrement qu'à la dérive et les meilleurs moments de son existence étaient encore ceux qu'elle passait avec moi. (12)

Elle ne le gêne pas, il est libre de faire sa vie publique, sa vie indépendante. Quels que soient les liens qui les unissent, ils portent avec eux une certaine responsabilité morale. Il la voit, il fait partie de sa vie mais il ne se soucie pas d'elle. Il ne peut pas y apporter une vraie amitié, une sincère sollicitude pour autrui. Il lui manque cette chaleur humaine qui montre que l'autre compte. Lorsqu'elle recommence à se droguer, il lui fait des reproches. Lorsqu'elle lui pose la question 'Qu'est-ce que ça peut bien te

faire?" il ne peut rien répondre. Il ne peut trouver aucun geste; il reste dans l'indifférence.

J'hésitai. Je pouvais la prendre par le bras, l'entraîner loin de cette bouche de métro, lui parler. "Ne boude pas. L'histoire d'Hélène ne change rien entre nous. Re commençons à nous voir comme autrefois. Laisse tomber ce type." Je pouvais l'exhorter, la supplier. Elle m'aurait écouté d'un air indolent, mais elle aurait été émue par la chaleur de ma voix. J'étais sûr qu'elle m'eût obéi. (13)

La première fois qu'il aurait pu faire un acte positif, il se dérobe. Même l'amitié ne semble pas pouvoir susciter en lui un acte désintéressé. Il y a peut-être de l'abus dans sa conception de la liberté. Il est vrai qu'il ne veut pas agir sur le sort d'autrui. Il ne s'engage pas. Il ne veut pas être responsable. Cependant la liaison avec Madeleine crée certains devoirs. Vouloir tant sa propre liberté devait l'empêcher de contracter cette union. La réciprocité n'existe pas dans ces rapports avec Madeleine.

Vis-à-vis de Madeleine la vie de Jean était facile. Il n'avait rien à craindre. Lorsque la troisième femme dont nous parlerons arrive, elle s'impose et Jean Blomart doit faire un choix. Hélène se montrera aussi égoïste que Jean. Elle représente un danger réel pour Jean, car elle veut à tout prix faire partie de sa vie. Jean Blomart fait tout pour la décourager. Il ne veut pas s'engager vis-à-vis d'elle. Il a déjà fait son choix: il travaille pour l'humanité. Il

dit:

...je n'avais pas de temps à perdre
avec elle...(14)

Il s'en défend en disant qu'elle a seulement besoin de distraction et il ne la prend pas au sérieux. Son attitude vis-à-vis d'elle, surtout pour quelqu'un qui chante la dignité humaine, n'est pas valable. Il commence en mettant une distance entre elle et lui: cette distance d'adulte à enfant.

Il parlait à contre-cœur, du bout des lèvres; évidemment, il la prenait pour une enfant, il ne voulait pas s'abaisser à discuter avec elle. (...)
Il regardait Hélène de toute sa hauteur d'homme et d'adulte. (15)

Quant à la réciprocité dans les rapports, au départ, il lui niait une certaine liberté. C'est lui qui avait décidé de ne pas l'accepter dans sa vie. Il niait la conscience d'Hélène. Il la traitait comme un objet. Hélène le lui fera remarquer:

Vous m'avez répété si souvent que vous respectiez la liberté des gens. Et vous décidiez à ma place, vous me traitez comme une chose. (16)

Un autre aspect de ce manque de réciprocité dans les rapports est le mensonge. Il y a de l'inégalité dans les sentiments: Hélène aime, Jean accepte cet amour sans pouvoir y répondre. Pour éviter le mensonge il aurait fallu résister à Hélène, ne jamais accepter un amour non-réciproque. Parce qu'il a accepté la situation, il sera obligé de recourir

à cette duplicité qui dégrade, qui fausse tout rapport humain. Il est ironique que la seule fois où Jean fait un geste envers un autre, il doit du même coup ravalé ce beau geste par le mensonge.

Pourquoi ne pas mentir? Peu à peu, l'idée faisait son chemin en moi. Si je ne pouvais pas te laisser libre, si ma seule existence était une contrainte, pourquoi du moins ne pas me rendre maître de la situation que je t'imposais? On m'obligeait à décider pour toi: eh bien! je n'avais qu'à décider selon mon coeur. Je souhaitais t'aimer: je t'aimais; je voulais que tu sois heureuse: tu serais heureuse par moi. Le mensonge, c'était après tout la seule arme qui me permît de défier la puissance abusive de la réalité. Pourquoi demeurer devant toi buté, stupide, le coeur sec, tel que j'étais en dépit de moi-même? je pouvais façonner mes paroles, mes gestes et tromper ton destin. (17)

Avec l'aide du mensonge les rapports continuent. Hélène accepte, Jean se résigne et il est maître de la situation. C'est au moment où Hélène essaie elle aussi d'imposer sa volonté, qu'elle dépasse les limites établies par Jean, que la rupture se fait. Elle ne voulait pas le perdre, elle ne voulait pas qu'il aille à la guerre. Pour l'éloigner du front elle s'arrange pour lui trouver un poste à Paris: 'affecté spécial comme correcteur à l'Imprimerie Nationale'. Pour Jean, qui a toujours cherché à s'éloigner des privilèges, la situation n'est pas acceptable et il rompt avec elle. Pour lui, c'est une libération. Le lourd poids d'être responsable vis-à-vis d'un autre être, l'obligation d'agir sur un autre

l'étouffait. Il pourra de nouveau être responsable seulement de lui-même.

Si seul, si libre, sans passé.(...)
Demain j'aurais à affronter la mort,
l'exil ou la révolution; je les affron-
terais seul et libre, je prendrais mes
décisions sans tenir compte d'Hélène. (18)

Il a besoin d'une liberté absolue dans ses actions qui laisse peu de place aux autres. C'est en cela que l'attitude généreuse dans la vie publique est plus facile à maintenir: un être en face de soi réclame par sa présence même.

Une réconciliation se fera lorsque les deux luttent côte à côte dans la Résistance. Dans cette situation, où ils se dépassent tous les deux, où les besoins égoïstes font place à la fraternité, à la solidarité d'une action de libération face à un ennemi commun, ils peuvent tous les deux jouer un rôle humanitaire. Jean saura enfin aimer et donner dans la vie privée. Mais demain sans cet ennemi commun, sans cette situation de la Résistance? Le choix ne pourrait plus se faire car Hélène comme Jacques est tuée.

Cette fois-ci aussi, dans la vie privée, le choix se fait dans le sens de vivre pour soi. La générosité, la spontanéité qui provoquent un mouvement humanitaire manque souvent. Jean Blomart satisfait ses besoins personnels. Les êtres qui l'entourent, famille, femmes, sont souvent sacrifiés au nom d'un idéal abstrait, humanitaire, celui qu'il

professe dans sa vie publique.

Dans l'ensemble de sa vie, publique et privée, il y a souvent un conflit, l'ambiguïté de la situation rend souvent épineux le choix. Choisir Hélène, c'est laisser tomber Madeleine; choisir la Résistance, c'est amener les représailles. Nous sommes éloignés du choix catégoriquement individualiste de l'Invitée pour nous trouver dans un monde confus. Si la vie privée de Jean Blomart est dominée par une attitude 'vivre pour soi', sa vie publique est un essai de vivre pour les autres. Lorsque l'on choisit de vivre pour les autres, est-ce vraiment pour eux ou est-ce pour soi-même? En pleine Résistance, le problème se pose.

"Vous voulez que j'envoie les copains risquer leur peau et que je reste à siroter mon café? J'aurais du mal à me supporter."
Denise me regarde avec blâme:
"Vous vous occupez trop de vous", dit-elle. "Ce mot m'a mordu. Elle a raison. C'est peut-être parce que je suis un bourgeois, il faut toujours que je m'occupe de moi." (19)

Nous voyons donc que les deux éléments existent dans le même individu. Cependant le livre termine sur une note d'humanisme où les êtres luttent: ils luttent pour eux-mêmes mais ils luttent pour des inconnus, et cela avec leur vie.

Maintenant, elle [Hélène] n'était plus jamais seule, plus jamais inutile et perdue sous le ciel vide. Elle existait avec lui, avec Marcel, avec Madeleine, Laurent, Yvonne, avec tous les inconnus

qui dormaient dans les baraques de bois et qui n'avaient jamais entendu son nom, avec tous ceux qui souhaitaient un autre lendemain, avec ceux-mêmes qui ne savaient rien souhaiter. La coquille s'était brisée: elle existait pour quelque chose, pour quelqu'un. La terre entière était une présence fraternelle. (22).

Mais la Résistance n'était qu'un moment dans l'histoire. Les situations exceptionnelles ont provoqué peut-être une réaction hors série. Dans quelle mesure est-ce que cet humanisme victorieux va se modifier? Les êtres, rendus à la vie normale, vont-ils reprendre leurs attitudes égocentriques comme Françoise? C'est cette période d'après-guerre qu'évoque Les Mandarins que nous allons voir dans le chapitre suivant.

C H A P I T R E V

LES MANDARINS

Il s'agit maintenant de regarder le dernier roman:

Les Mandarins. Cet univers, qui est en quelque sorte un prolongement de l'esprit du Sang des Autres, nous met en face des dilemmes entrevus. Mais quelles que soient les décisions prises en pleine guerre, elles sont à revoir. L'événement capital dans le Sang des Autres était, qu'en face d'un ennemi commun, toutes les divergences politiques et sociales tombaient. Tous luttaient ensemble, tous avaient alors le même but. Le danger passé, la liberté retrouvée, cet 'esprit d'équipe' s'évanouit et chacun reprend son individualisme. Anne, quelques mois après la Libération ressent et regrette ce retournement. Elle dit:

...je me suis avisée que nous recommencions
à exister, chacun pour soi ! (1)

Dans la mesure où chacun va retrouver son propre destin après cette expérience humanitaire que fût la Résistance, il nous intéresse de préciser la direction des décisions d'après-guerre. Vu l'expérience des années précédentes et la nouvelle dimension que l'homme a découvert en soi; peut-il réellement retourner à une vie égoïste? Peut-il ignorer le

sentiment de fraternité, de solidarité qui liait le sort commun à son sort personnel et vice versa. N'est-il pas dorénavant forcé de se jeter dans le monde et de vivre pour les autres?

Il nous reste à suivre le chemin hésitant que prendra Henri Perron dans ces quelques années d'après-guerre. De nouveau on fera une distinction entre la vie privée et la vie publique d'un homme. Dans la vie publique il faudra considérer sa vie en tant que journaliste. Henri Perron cherche à contribuer à la justice humaine en disant la vérité. Bientôt il se rendra compte que la vérité absolue est compromise par le climat public.

La vie privée d'Henri se partagera entre trois femmes. S'il débute par une attitude d'extrême égoïsme où il se plaindra de chaque minute perdue avec la première femme, il arrivera à un compromis heureux où il arrive à trouver son propre bonheur en s'occupant des autres.

LA VIE PUBLIQUE.

Au moment où nous rencontrons Henri Perron, qui a fait quatre années de Résistance, il cherche à trouver sa place dans cette société nouvelle. Si dans l'action commune il s'est fait accepter comme un camarade, le moment où chacun reprendrait sa vie individuelle il redeviendrait un bourgeois. Afin de conserver et de perpétuer ce lien spirituel qu'il avait découvert, Henri Perron continue le

journalisme. Pour l'instant son journal est 'le seul journal non communiste qui atteigne le prolétariat'...(2). Selon sa conception du journal, il doit garder une indépendance absolue de toute faction politique.

Je n'aurai jamais de programme a priori, dit Henri. Je tiens à dire ce que je pense, comme je le pense, sans me laisser enrégimenter.(3)

Le rôle qu'il se propose en tant que journaliste est celui d'éducateur. Afin de respecter l'intelligence des lecteurs, mais surtout afin de leur parler d'égal à égal, il fallait offrir une nouvelle forme de journalisme, celle qui éclairerait en exposant honnêtement les faits.

...il fallait en profiter pour former les lecteurs au lieu de leur bourrer le crâne. Non pas leur dicter des opinions, mais leur apprendre à juger par eux-mêmes. Ce n'était pas simple; souvent ils exigeaient des réponses; il ne fallait pas leur donner une impression d'ignorance, de doute, d'incohérence. Mais justement, c'était ça la gageure: mériter leur confiance au lieu de la leur voler. (4)

Le journal fondé déjà en 1941 était un journal de lutte. Il le sera encore lorsque le journaliste est libre de parler, libre de parler au nom de ceux qui ne le peuvent pas. Le journaliste continuera cette lutte en disant la vérité; sa vérité. La lutte que veut mener Henri Perron est de former l'opinion. Un intellectuel, idéaliste peut-être, il veut les gagner en faisant appel à leur intelligence, à leur bon

sens, à leur conscience.

Un idéaliste: était-ce vrai? et d'abord qu'est-ce que ça veut dire? Evidemment dans une certaine mesure il croyait à la liberté des gens, à leur bonne volonté, au pouvoir des idées. (5)

Dans cette période d'après-guerre la vérité n'est plus aussi simple. De plus, la vérité aide-t-elle toujours? ne peut-elle pas nuire également? Henri Perron aura à répondre à ces questions à deux reprises.

Après son voyage au Portugal Henri Perron publie une série d'articles. Dans un prochain article, à propos du régime de Salazar, il a l'intention de critiquer la politique américaine en Méditerranée. Au même moment, un projet d'Henri Perron de lancer un hebdomadaire va pouvoir se réaliser grâce à Preston, un américain du State Department, qui va lui fournir un supplément de papier. Lorsque Preston apprend cette nouvelle, il lui fait savoir que cette critique est inopportune, car critiquer les Etats-Unis en ce moment favorise la position soviétique. Si Henri tient à dire la vérité, il perd son hebdomadaire. Comme il tient à la vérité, il le perd.

Cette première fois le choix n'est pas difficile à faire. La deuxième fois, il le sera beaucoup plus. Par la force des choses, cette neutralité politique que veut garder Henri lui échappe. Il inféode son journal à un parti politique, le S.R.L. qui est la gauche non communiste.

Lorsqu'il a accepté cette association c'était avec la garantie que nul n'interviendrait dans la direction du journal, que nul ne lui imposerait aucune condition. Cette nouvelle situation est satisfaisante jusqu'au jour où l'on apprend l'existence des camps de travail en l'U.R.S.S. Vu que leurs sympathies politiques sont à gauche, que faire? que croire? Soulever l'opinion publique contre l'U.R.S.S. quand on croit que le seul espoir de révolution se fera par l'U.R.S.S. c'est non seulement détruire l'ensemble de leur travail mais c'est donner des armes à la droite. Car accepter qu'

'en U.R.S.S. aussi des hommes exploit [ent]
à mort d'autres hommes!' (6),

c'est contredire le rôle qu'il se donnait jusque-là, celui d'aider les hommes à devenir des hommes. Henri Perron hésite:

Quoi qu'il fût, il aurait tort: tort
s'il divulguait une vérité tronquée, tort
s'il dissimulait, fut-elle tronquée, une
vérité. (7)

Un grand débat s'élève entre Robert Dubreuilh et Henri Perron. Le premier met la question sur un plan intellectuel; celui-là réagit plus instinctivement. Le premier veut atteindre les buts, il pense en fonction de l'humanité entière. Le deuxième, par contre, considère les hommes un à un. A quoi sert un but humanitaire, si, pour y parvenir, on a piétiné les valeurs humaines. Selon Robert Dubreuilh:

La seule question c'est de savoir si en
dénonçant les camps on travaille pour
les hommes ou contre eux. (8)

Malgré l'opposition de Dubreuilh, et au risque de se voir exclure du comité du S.R.L., Henri Perron décide de publier un article sur les camps. Sachant qu'il se retrouverait rejeté par tous, il estime néanmoins qu'il doit obéir à sa propre conscience.

Le seul fait d'en avoir divulgué l'existence changeait déjà la situation; c'est pour ça qu'Henri avait pris la parole: se taire aurait été du défaitisme et de la lâcheté. (9)

Cet article amène la rupture entre Dubreuilh et Perron. Celui-ci l'accusera d'avoir publié les articles par intérêt bassement personnel, par égoïsme. Mais il est difficile de justifier le silence. Si l'homme se définit pour soi-même et pour les autres par ses actes, Henri Perron s'est défini dans cette confusion d'après-guerre: il a opté de parler au nom de ceux qui n'avaient plus ce droit. Robert Dubreuilh s'y rallie en admettant:

Au fond nous avons à décider ce que peut et doit être le rôle d'un intellectuel, aujourd'hui. Se taire, c'est choisir une solution bien pessimiste: à son âge, c'est naturel qu'il ait renâclé. (10)

Henri va continuer à jouer ce rôle humanitaire. Il parlera de la situation Malgache. Il fallait tenter de les sauver. Il en parle mais il a des doutes sur l'efficacité de ses efforts. Une consolation l'incite à persévérer:

"Au moins maintenant, il y en a quelques milliers qui savent"...(11)

La vieille tentation de s'évader de cette vie publique lui revient. Après quatre ans de Résistance il voudrait s'occuper de lui-même. Ce dernier rêve d'une vie à soi, c'est d'écrire tranquillement en dehors du tumulte politique, des bouleversements sociaux. Mais il a été marqué. Il ne peut plus vivre en exil, rester insensible au malheur humain, accepter que cela se passe sans lui. Il a un passé historique qui est irrévocable et il doit s'occuper de l'humanité.

- Après tout, reprit Lambert avec véhémence, on a fait de la Résistance pour défendre l'individu, son droit à être lui-même et à être heureux; il est temps de récolter ce qu'on a semé.
- Le malheur, c'est qu'il y a quelques milliards d'individus pour qui ce droit reste lettre morte", Henri. (...) "Je pense que c'est justement parce qu'on a commencé à s'intéresser à eux qu'on ne peut plus s'arrêter. (12)

LA VIE PRIVEE

Si un conflit existe dans la vie publique d'Henri Perron, il n'en est pas moins évident dans sa vie privée. Le conflit repose entre une forte volonté de vivre à sa guise - ce qui suppose un être seul et libre et un désir de vivre avec une autre - ce qui nécessite une existence partagée et responsable. Dans la vie d'Henri il faudra considérer trois étapes: sa vie avec Paule; sa liaison avec Josette et son mariage avec Nadine. Le changement dans ses rapports vient du fait qu'il devient conscient de sa responsabilité à l'égard de l'autre pour enfin en accepter les conséquences.

Paule et Henri vivent ensemble depuis une dizaine d'années. Si au début ils vivaient à peu près le même amour, avec le temps un changement s'est produit chez Henri. Il s'était jeté dans cette union sans trop penser au lendemain; l'excuse de la jeunesse !

C'était naturel qu'il eût été ébloui par la beauté de Paule, par sa voix, par le mystère de son langage, par la sagesse lointaine de son sourire. Elle était un peu plus âgée que lui, elle connaissait un tas de petites choses qu'il ignorait et qui lui paraissaient bien plus importantes que les grandes. (13)

Paule avait à ce temps là une vie à elle, un métier: elle apportait un être vivant à cette liaison. Mais peu à peu, elle abandonne son métier et se met à aimer Henri d'un amour exclusif. L'équilibre est brisé. Quant à l'amour dont Paule voulait faire toute sa raison d'être, Henri ne lui réserve qu'une place à côté de ses autres intérêts. Il lui est difficile de s'en dégager puis qu'il reconnaît ses responsabilités.

Elle avait cru aux serments d'éternité et au miracle d'être elle-même; c'est sans doute là qu'il avait été coupable: quand il avait exalté Paule avec démesure pour prendre ensuite trop lucidement sa mesure. (14)

Pourtant il ne veut pas, il ne peut pas être sa seule raison d'exister. Quelle que soit sa décision, rester avec elle ou la quitter, l'un des deux souffrira. Comme dernière tentative, Henri essaie de la persuader de reprendre

sa carrière de chanteuse. Est-ce une action généreuse, ou une façon d'apaiser sa conscience? Dans cette situation critique, il ne peut penser qu'à lui.

"Et moi, ça m'arrangerait drôlement", se dit-il. Il savait bien que c'était sa propre vie qui était en question, plus que celle de Paule. (15)

Pour lui, le manque de liberté qu'il a dans cette union, bien qu'elle accepte n'importe quelle situation afin de pouvoir le garder auprès d'elle, n'est pas acceptable et enfin il rompt avec elle.

"Si tu décides que tu souffres quand je fais ce que j'ai envie de faire, il faut que je choisisse entre ma liberté et toi." (16)

L'individualisme l'emporte; il se choisit malgré le prix qu'un autre doit payer car Paule se réfugie dans la folie. Cette première expérience de vie commune, bien que tous les torts ne soient pas du côté d'Henri, montre que l'amour et la liberté telle qu'il la voudrait se contredisent. Il n'est pas encore prêt à vivre pour un autre.

Cette expérience passée ne l'empêche pas de se jeter aussitôt, avant d'avoir vraiment quitté Paule, dans une liaison avec Josette. Après les dix ans avec Paule il lui faut de la nouveauté. Henri qui vient d'écrire une pièce de théâtre veut la faire jouer. Un échange commode est arrangé: un rôle pour Josette et sa mère fait accepter la pièce par un certain directeur. Une mère qui veut que sa

fille réussisse n'hésite pas: sa fille fait partie de la transaction.

...ce sourire, le silence, les divans couverts de fourrure, invitaient clairement à toutes les audaces; trop clairement; s'il avait profité de ces complicités, Henri aurait eu l'impression de commettre sous l'oeil d'une maquerelle ricanante un détournement de mineure. (17)

Mais elle est très belle, elle est jeune. Ses scrupules ne le retiennent pas longtemps. Cette femme était désirable, il n'avait qu'à la prendre. Cette fois il semble plus conscient d'autrui. Une fois qu'elle est à lui il se pose une question significative: 'Qu'est-ce que je peux pour elle?'. En cherchant parmi les possibilités il admet que malheureusement la seule chose qu'on puisse faire pour une femme c'est de l'aimer d'un amour exclusif.

Néanmoins la liaison continue. C'est à Henri de s'inquiéter des sentiments de Josette à son égard. 'Femme prodigue de son corps,' elle lui échappe. Est-ce pour 'racheter' les autres échecs dans sa vie, est-ce pour la rendre heureuse? Nul ne le saura - mais Henri fera des concessions pour elle.

La première fois c'est le sacrifice à un mode de vie qu'il avait refusé. Afin que Josette réussisse, il se fera voir et photographier avec elle dans les endroits de luxe. Cette vie fabriquée et fausse de la gloire, le luxe, l'argent: tout cela jure avec ses valeurs précédentes.

Il l'acceptera !

Il aurait fallu être stupide pour sacrifier à des tabous puérils un tel sourire. Pauvre Josette ! elle n'avait pas si souvent l'occasion de sourire. "Les femmes ne sont pas gaies", pensa-t-il en la regardant. Son histoire avec Paule s'achevait minablement; Nadine, il n'avait rien su lui donner. Josette...eh bien, ça serait différent. Elle voulait arriver: il la ferait arriver. Il sourit aimablement aux deux journalistes qui s'approchaient. (18)

La deuxième fois qu'il mettra les intérêts de Josette avant les siens propres il aura démenti les bases qui donnaient un sens à sa vie. La mère de Josette a collaboré avec les Allemands. Un certain Mercier pratique un chantage depuis trois ans; il vient de se faire arrêter. Il menace de divulguer les faits si elle ne trouve pas un moyen de le sortir de prison. La seule chance reste avec Henri Perron qui a fait la Résistance. Si on fait passer Mercier comme un agent double, au lieu de l'indicateur qu'il était, le scandale est évité. Le monde contre lequel Henri s'était battu, celui qui méritait sa haine, il va maintenant jouer son jeu. Devant les larmes de Josette la décision est vite prise. Il fera un faux témoignage.

Un faux témoignage: il avait horreur de cette idée. Mais quoi? en se parjurant, il ne ferait de tort à personne; il sauverait la tête de Mercier, ça c'était regrettable: mais tant d'autres méritent de crever et se portent bien ! S'il refusait, Josette était bien capable de se supprimer; ou en tout cas, sa vie sera foutue. Non, il ne pouvait pas hésiter: d'un côté, il y

avait Josette et de l'autre des scrupules de conscience. (...) Il ferait ce faux témoignage parce qu'il ne pouvait pas faire autrement, c'est tout. (19)

Henri s'engage totalement dans cet acte, il a choisi de se compromettre pour un autre. Cet acte est d'autant plus généreux que maintenant il est désintéressé. Avant de faire le faux témoignage il a appris l'amour de Josette pour un jeune capitaine allemand. Lorsqu'il verra les photos de Josette et son capitaine il ne se sent plus capable de la prendre dans ses bras. Afin de faire ce geste humain, il fallait laisser passer cet acte inhumain de Mercier. Henri a décidé en fonction de l'avenir et non en fonction du passé.

Si les deux précédentes unions n'ont pas été heureuses, la troisième le sera davantage. Avec Nadine, Henri trouve la possibilité de pouvoir coïncider avec lui-même. Nadine se glisse dans la vie d'Henri peu à peu. Après la guerre Henri va faire un voyage au Portugal. Nadine réussit à le convaincre de l'emmener avec lui. Henri, fatigué de son existence avec Paule, a besoin de goûter de nouveau à cette joie de liberté. Au lieu d'emmener Paule, il emmène Nadine qui a vécu des années dures aussi pendant la guerre. Une austère jeunesse méritait quelques compensations. Pendant leur voyage ensemble, à un moment de faiblesse devant les larmes de Nadine, celles produites par la misère portugaise, Henri est saisi d'une tentation de faire quelque chose pour elle.

...pourquoi n'avait-il pas su la faire
sourire? pourquoi avait-il le coeur
lourd? (...) Il aurait fallu la serrer
plus fort et lui dire: "Moi, je te
rendrai heureuse".
En cet instant, il en avait envie: une
envie d'un instant d'engager toute sa
vie. Il ne dit rien. (20)

Bien qu'ils doivent se séparer après leur retour
du voyage, Nadine continue à se ménager des sorties avec
Henri. Tirailé entre cette fille et son travail, Henri
choisit le travail. Il a des choses importantes à faire;
il écarte Nadine de sa vie car:

...il lui fallait organiser sa vie avec
la plus stricte économie: il n'avait
pas de place pour Nadine. (21)

Nadine admet finalement qu'il est très avare de
son temps. Une personne qui fait preuve de tant de généro-
sité sur le plan intellectuel et de si peu sur le plan
personnel, selon Nadine, est inquiétante. Vouloir la liberté,
l'égalité pour le genre humain quand on n'accorde pas la
même chose dans les relations personnelles démontre qu'il y
a encore un long travail à faire pour le vrai humanisme.
Nadine se révolte:

Vous ne traitez jamais les gens à
égalité, vous disposez d'eux selon
la petite jugeote de votre conscience;
votre générosité, c'est de l'impé-
rialisme, et votre impartialité de
la suffisance. (22)

Henri s'aperçoit d'ailleurs qu'il ne fait pas
grand'chose avec tout ce temps gagné. Une réflexion de

Marcel du Sang des Autres s'applique à Henri en ce moment --
à propos des gens qui ont si peur de 'perdre leur temps':
jamais ils ne se demandent ce qu'on gagne à ne rien perdre'.
(23). Henri ne travaille pas davantage, il n'est pas heureux
et malgré cela, il se cabre lorsqu'il sent qu'elle croit
avoir des droits sur lui.

Ce n'est pas le premier reproche que Nadine lui
fera. Au début, elle l'accuse de la traiter comme un enfant
avec tous les faux rapports que cela soulevait dans L'Invitée,
dans Le Sang des Autres. Ici, il ne veut pas discuter avec
elle. Devant des problèmes qu'elle voudrait discuter, Henri
montre une indifférence totale.

Avec d'autres gens, tu discutes, dit
Nadine dont la voix brusquement s'aigrit.
Avec moi tu ne veux jamais; je suppose
que c'est parce que je suis une femme; les
femmes, c'est tout juste bon à se faire
baiser. (24)

Henri s'avouera à lui-même la justesse de cette accusation
mais avec les femmes, Nadine surtout, il se tient sur la
défensive. Il refuse de se donner à elle; pourtant il aime
bien avoir son corps à sa disposition. Du moment que les
femmes n'exigent rien, Henri accepte, reçoit d'elles. Si
elle lui demande de s'occuper d'autres choses que de leur corps,
Henri se réfugie derrière ses devoirs et ses obligations
humanitaires.

La querelle politique s'apaise, Henri Perron et

Robert Dubreuilh se réconcilie et Henri sort de nouveau avec Nadine. Cette fois-ci Nadine a d'autres projets ! Elle le met devant un fait accompli : elle fait exprès de se faire enceinte de lui. On pourrait s'attendre à une réaction égoïste d'Henri, mais il se rend compte qu'il tient à Nadine et en somme elle ne lui fait pas autant de chantage qu'elle le croit. Il est content, et les prévisions de Nadine étaient justes.

Bien sûr, si tu demandes à un homme
s'il veut un enfant, il prend peur;
mais quand l'enfant est là, il est
enchanté. (25)

Henri est ravi de sa petite fille. Enfin il est prêt à penser à autre chose qu'à soi. En travaillant réellement pour le bonheur d'un autre, concrètement, il va trouver son propre bonheur. La façon dont il envisage son mariage suggère qu'il pense vraiment à chaque homme un à un. Si la générosité humanitaire arrive à s'appliquer à chaque personne individuellement, on est arrivé à vivre pour les autres qui n'est qu'une forme de vivre pour soi.

"C'est ici que je vis, et ici c'est la paix", pensa-t-il. Il regarda Nadine; (...)"Il faut que je la rende heureuse, se dit Henri (...) Rendre quelqu'un heureux, ça c'est concret, c'est solide et ça vous absorbe bien assez si vous prenez la chose à coeur. S'occuper de Nadine, élever Maria, écrire ses livres: ce n'était pas tout à fait la vie qu'il souhaitait autrefois. Autrefois il croyait que le bonheur, c'était une manière de posséder le monde: alors que c'est plutôt une façon de se protéger contre lui. (26)

Maintenant Henri peut coïncider avec lui-même pleinement. Si Jean Blomart est arrivé à prendre la décision de vivre pour un autre, la mort d'Hélène l'empêchait vraiment de la mettre en pratique. Avec Henri, le mariage qui n'est qu'un début, lui donnera le temps de vivre ce choix et de vivre pour un autre.

CHAPITRE VI

LA TECHNIQUE ROMANESQUE

Simone de Beauvoir, cherchant une technique romanesque, voulait pouvoir rendre plus sensible l'ambiguïté qu'elle a tant ressentie dans sa propre vie. Il s'agissait de présenter la vie avec ses conflits et ses contradictions. On pourrait dire que l'éthique de Simone de Beauvoir est devenue la base de son esthétique littéraire. (1)

Il faudra examiner rapidement les différentes méthodes qu'elle a employées pour évoquer ce monde ambigu. Dès ses premières tentatives de romancière elle refuse une exposition linéaire. Elle opte plutôt pour une méthode qui permet de présenter une multiplicité de points de vue. Bien qu'elle ait employé cette technique, Simone de Beauvoir ne semble pas avoir réussi à rendre la réalité telle qu'elle lui paraissait. Il lui faudra abandonner le genre romanesque afin de conquérir une vraie liberté d'expression.

Simone de Beauvoir, à la poursuite de sa propre forme d'expression a toujours senti une impuissance, une gêne lorsqu'il s'agissait de rendre sensible par la littérature la 'vraie réalité'. Elle a lutté contre les limitations qui s'imposent au moment où l'auteur veut passer du vécu au non-vécu. C'est le moment où le vivant, le mobile devient le figé, l'immobile. Ne pas pouvoir dire 'tout', c'était

fausser la réalité vivante: en dire moins c'était trahir le mouvement inhérent de toute vie. Pour arriver de plus près il fallait respecter l'ambiguïté.

Je soutenais que la réalité déborde tout ce qu'on peut en dire; il fallait l'affronter dans son ambiguïté, dans son opacité au lieu de la réduire à des significations qui se laissent exprimer par des mots. (2)

Lors de son apprentissage comme romancière, elle essaiera des procédés différents en vue de dépasser cette limitation imposée par 'la littérature'. Au début elle croit pouvoir faire sentir la complexité de chaque être, de chaque situation en écrivant plusieurs histoires parallèles. Ces histoires, en se recoupant, s'expliqueront mutuellement. Elles fourniront les raisons qui incitent l'être à l'action dans une situation donnée.

Je pensais, en outre, que pour évoquer l'épaisseur du monde il est bon de tisser ensemble plusieurs histoires. (3)

Cette méthode ne semble pas la satisfaire car saisir un moment dans la vie, l'isoler ainsi de la vie entière du personnage, lui enlève le fond sur lequel s'élève tout être. Selon la pensée de Simone de Beauvoir si l'on ne connaît pas le passé d'un personnage, il est difficile sinon impossible de le comprendre, d'interpréter ses raisons d'agir, de suivre le cheminement de ses pensées. Chaque être est ce qu'il est à cause de son passé, à cause de sa propre histoire

et il faut tout savoir pour pouvoir vraiment comprendre.

Dans une première esquisse de roman elle sent la faiblesse de son histoire et l'attribue à ceci:

Pour comprendre celle [l'histoire] de Zaza, il faut partir de son enfance, de la constellation familiale à laquelle elle appartenait, d'une dévotion à l'égard de sa mère dont un amour conjugal ne pouvait aucunement fournir un équivalent.(...)
Mon erreur fut de détacher ce drame des circonstances qui lui donnaient sa vérité.
(4)

A plusieurs reprises elle essaiera d'inclure toute une vie dans une histoire. Avant d'entrer dans l'histoire à proprement parler, elle sentira le besoin de peindre un tableau de fond sur lequel peut se reposer cette histoire.

J'avais remis à Brice Parain, (...) les cent premières pages de mon roman, c'est-à-dire l'enfance de Françoise: il les jugea inférieures à mes nouvelles, et Sartre partageait cet avis. Je décidai de prendre pour accordés le passé de mon héroïne, sa rencontre avec Pierre, leur huit années d'entente...(5)

Dans la citation ci-dessus, il s'agit des débuts de L'Invitée.

Il y aura la même tentation en commençant son deuxième roman

Le Sang des Autres.

Je commis la même erreur qu'en commençant L'Invitée; je me crus obligée de ressusciter l'enfance d'Hélène; je m'inspirai de la mienne. Puis, je décidai de n'indiquer ce passé que par quelques brèves allusions.
(6)

Ces différents 'défauts' ne sont que la traduction de ce besoin chez Simone de Beauvoir de rendre sensible

l'épaisseur de la vie, de mettre chaque être dans une situation vivante et d'en montrer l'ambiguïté. Chaque fois cependant il fallait sacrifier, limiter, cerner afin de rester dans les cadres du genre romanesque. Elle parle de l'enfance d'Hélène en s'inspirant de la sienne. Déjà dans l'esquisse de ce premier roman (cf citation 1 & 2) elle éprouve de la difficulté d'empêcher sa propre histoire d'entrer dans son roman.

...Je ne voulais pas donner dans le genre
"journal intime" en me bornant à parler
de moi: malheureusement, je n'étais pas
capable d'en sortir...(7)

Au fur et à mesure cependant elle se verra obligée de choisir, d'isoler et ainsi d'éclairer certains aspects seulement. Quelle sera la meilleure façon de montrer la complexité d'une vie, sans toutefois sacrifier cette "épaisseur" tout en restant impartiale? Elle s'intéresse aux rapports des gens entre eux! Il faudra choisir un point central autour duquel les êtres se rallieront. Ce sera un point de convergence qui fera jaillir l'interpénétration des vies, les interrélations des êtres.

Ce qui me manquait c'était l'idée de
"situation" qui seule permet de définir
concrètement des ensembles humains sans
les asservir à une fatalité intemporelle. (8)

La vraie innovation vient du fait que dans ces rapports aucun point de vue ne devait prévaloir. En restant ouverte une situation offre un nombre infini de solutions, d'interprétations. Afin de pouvoir montrer les variations

indéfinies des entreprises humaines elle aura recours à l'unité d'une oeuvre imaginaire. Ici elle croit pouvoir évoquer la totalité d'un être en montrant les côtés complémentaires et contradictoires qui le constituent. Cette unité que lui donnera l'oeuvre imaginaire sera l'occasion de parler de maintes émotions, de maintes pensées qui font partie de toute vie.

Dans mes romans pourtant, je m'attache à des nuances, à des ambiguïtés. (...) L'existence (...) ne se réduit pas en idées, elle ne se laisse pas énoncer: on ne peut que l'évoquer à travers un objet imaginaire; il faut alors en ressaisir le jaillissement, les tournolements, les contradictions. (9)

Toujours soutenant le choix du genre romanesque elle répétera:

J'ai dit déjà quel est pour moi un des rôles essentiels de la littérature: manifester des vérités ambiguës, séparées, contradictoires qu'aucun moment ne totalise ni hors de moi, ni en moi; en certains cas on ne réussit à les rassembler qu'en les inscrivant dans l'unité d'un objet imaginaire. (10)

La volonté de rendre sensible cette ambiguïté forgera la technique romanesque de Simone de Beauvoir. Ce procédé cherche à faire voir la même situation à travers plusieurs 'consciences.' Chaque conscience appréhende, interprète et comprend une situation d'une façon unique. Avec les différentes consciences, il y a une accumulation de 'mondes' où chacun détient sa part de vérité par rapport

à la totalité et agit en fonction de sa vérité. Chaque conscience fait valoir un monde différent et unique. Dans l'esquisse d'un premier roman un élément de cette technique existe déjà:

Ce qu'il y avait de plus valable dans ces débuts, c'était la manière dont j'avais disposé les éclairages. Geneviève était vue par Anne (...) on voyait Mme de Préliane et Anne par les yeux de Geneviève... (11)

Cette accumulation de points de vue force le lecteur à faire une synthèse des éléments afin de reconstituer le caractère d'Anne ou de Mme de Préliane. On voit poser le problème de la complexité des êtres, ainsi que celui des relations humaines. Ce procédé fait découvrir l'ambiguïté de l'être dans le monde: tel qu'il se conçoit, tel qu'il est conçu par autrui.

Dans L'Invitée cette technique permet au lecteur de voir la même situation de plusieurs points de vue. Il y a le point de vue de Françoise qui domine mais pour compléter et contredire cette vision unique, de chapitre en chapitre, tour à tour, la parole est donnée à un autre personnage. Il y a par exemple la conscience d'Elisabeth. Elle apporte un jugement négatif sur le trio et fait voir ce qu'il peut y avoir de ridicule.

En revanche, dans plusieurs chapîtres, je pris pour centre de référence Elisabeth. Sa malveillance, loin de nuire à sa lucidité, l'aiguillonnait; elle ramenait l'aventure du trio aux proportions dérisoires que les passions ont, d'ordinaire, aux yeux

d'un tiers. J'indiquai en tant qu'auteur, que je gardais présente à l'esprit cette ambiguïté: l'expérience que Françoise vivait sur un plan tragique, on pouvait aussi en sourire(12)

La conscience de Gerbert ajoute une autre dimension à ce trio. Il est le poids positif qui rétablit un peu la balance et l'apport négatif d'Elisabeth. Il apporte la calme amitié qui permettra à Françoise de retrouver son équilibre. Grâce à lui aussi il se dessine une nouvelle image de Xavière. Ainsi arrive-t-on à avoir plusieurs images de ce trio que forment Françoise, Pierre et Xavière. Le lecteur entre dans plusieurs consciences uniques et isolées et il peut y découvrir plusieurs vérités: il se retrouve dans un monde relatif. Cette accumulation de vues subjectives force l'objectivité car aucun sujet ne peut plus imposer sa vision du monde, sa vérité de la situation. Le lecteur mis en face de cette profusion de vérités est poussé à admettre la complexité de toute situation.

La technique employée dans le Sang des Autres est légèrement différente quoique le principe de base soit retenu: celui de plusieurs points de vue. L'univers de ce roman nous parvient à travers la conscience de Jean Blomart et d'Hélène. Lorsqu'il s'agit de Jean Blomart, Simone de Beauvoir apporte une innovation qui lui donne plus d'épaisseur, plus de profondeur. Jean Blomart parle avec un 'je' du présent et un 'il' du passé lorsqu'il remémore son passé.

Si L'Invitée présentait un monde assez 'plat', le Sang des Autres par ce renvoi continu du présent au passé donne une autre dimension à cet univers.

Ce procédé permet le dédoublement qui facilite une lucidité vis-à-vis de soi-même. Cette lucidité à son tour rend l'être moins inconscient dans ses rapports avec les autres.

J'adoptai deux points de vue, celui d'Hélène, celui de Blomart, qui alternaient de chapitre en chapitre. Le récit centré sur Hélène, je l'écrivis à la troisième personne, en observant les mêmes règles que dans L'Invitée. Mais, pour Blomart, je procédai autrement. Je le situai au chevet d'Hélène agonisante et il se remémorait sa vie; il parlait de soi à la première personne, quand il adhéraît à son passé, à la troisième personne quand il considérât à distance la figure qu'il avait eue aux yeux d'autrui...(13)

Dans les Mandarins la technique est de nouveau celle de plusieurs regards; principalement celui d'Anne et d'Henri. Ils représentent deux attitudes envers la vie.

...je donnai à Anne le sens de la mort et le goût de l'absolu - qui convenaient à sa passivité - tandis qu'Henri se contentait d'exister. Ainsi les deux témoignages qui alternent dans le roman ne sont pas symétriques; plutôt, je m'appliquai à établir entre eux une sorte de contrepoint, tour à tour les renforçant, les nuancant, les détruisant l'un par l'autre. (14)

Dans ce roman, par la profusion de différentes attitudes devant la vie montrée par les personnages secondaires du roman, Simone de Beauvoir voulait évoquer l'indécision de l'après-

guerre, le monde changé de 1944; celui qui ne cessera plus de bouger. Cette diversité d'opinions, d'actions et de réactions devait montrer la vraie ambiguïté telle qu'elle existe dans le monde beauvoirien. Ce roman montrait un monde en mouvement qui se fait et se défait continuellement et par conséquent nécessite un être vivant en face de lui, prêt à faire face à chaque nouvelle étape. D'un monde centré sur l'être et autrui, Simone de Beauvoir, dans les Mandarins devait représenter non seulement l'être et autrui, mais élargir les horizons pour y inclure la société et les retentissements mondiaux de la politique internationale.

Chaque roman élargissait le monde. Dans la profusion d'alternatives, de situations, d'histoires, de crises qu'elle évoque dans Les Mandarins on sent que Simone de Beauvoir tente de plus en plus à rejoindre sa première volonté de dire 'tout'. Les exigences du roman qui l'ont fait abandonner peu à peu la possibilité des expositions plus amples, par exemple le présent qu'explique le passé, la gratuité des événements dans une vie, le parfait hasard des choix devaient finalement l'amener à une autre forme d'expression. Les romans donnent une image tronquée de la vie. Seulement sa biographie, l'exposition 'd'un cas particulier', permet de voir une vie au complet. Une vie, marquée par son passé, pénétrée d'une vérité, s'élançant vers l'avenir soutenue par la certitude d'une concrète réalité, ne pourrait

jamais être inférieure à un objet imaginaire.

Dans chaque moment se reflètent mon passé, mon corps, mes relations à autrui, mes entreprises, la société, toute la terre; liées entre elles, et indépendantes, ces réalités parfois se renforcent et s'harmonisent, parfois, interfèrent, se contrarient ou se neutralisent. Si la totalité ne demeure pas toujours présente, je ne dis rien d'exacte. (...) une vie, c'est un drôle d'objet, d'instant en instant translucide et tout entier opaque, que je fabrique moi-même et qui m'est imposé, dont le monde me fournit la substance et qu'il me vole, pulvérisé par les événements, dispersé, brisé, hachuré et qui pourtant garde son unité...(15)

Au lieu de l'unité d'une oeuvre imaginaire c'est l'unité d'une vie - la sienne - qu'elle va nous offrir. Les vraies contradictions, les véritables ambiguïtés d'une vie qui essaie de se vivre deviennent apparentes lorsqu'elle adoptera l'expression directe du mémorialiste.

J'essaie de présenter les faits d'une manière aussi ouverte que possible, sans trahir leur ambiguïté; ni les enfermer dans de fausses synthèses: ils s'offrent à l'interprétation.
(16)

Simone de Beauvoir revient donc à sa première volonté. Afin de dire 'tout' elle devait dépasser les limites du genre romanesque. Même si elle nous prévient qu'elle doit faire certaines réserves - 'impossible de dire tout' - elle parvient dans ses mémoires à rendre de plus près cette "vraie vie". Quelques exemples, par exemple

l'authentique histoire de Simone de Beauvoir et Olga, suffisent à montrer que ce drame remis dans les vraies circonstances fait mieux sortir la difficulté d'être, la fragilité des relations humaines mais aussi la valeur de la vraie communication.

Simone de Beauvoir s'est proposé de jouer un rôle humanitaire avec sa littérature. Cette mission qu'elle a voulue remplir correspond à la volonté consciente d'un être. Au-delà de cette volonté il s'est dégagé un autre mandat, celui qui cédait à un besoin d'expression personnelle. Malgré la résolution de se diriger vers un but humanitaire il est maintenant évident qu'elle s'est laissée emporter par ce besoin instinctif d'expression personnelle.

Pour faire une partie de ce travail humanitaire elle a choisi le genre romanesque. Elle voulait parvenir à une forme romanesque qui permettrait au lecteur d'effectuer des expériences imaginaires aussi complètes, aussi inquiétantes que les expériences qu'il aurait vécues lui-même. Dans l'analyse de ces trois romans, il s'agissait, à la lumière de cette division qui semblait exister dans sa vie de voir si les buts que les personnages se proposaient, si les choix qui s'imposaient dans telle ou telle situation, étaient humanitaires ou personnels. En commençant avec L'Invitée le roman de sa première période créatrice, l'analyse a démontré que le personnage principal, Françoise,

était incapable de subordonner ses besoins personnels à un appel humanitaire. Le besoin d'être et de rester au centre de son univers à l'exclusion de toute autre personne l'emporte. Son choix final fait valoir le triomphe de soi.

Déjà dans le deuxième roman examiné, Le Sang des Autres, les choix sont moins exclusifs, moins sectaires. Dans la vie publique les buts sont humanitaires: c'est-à-dire que Jean Blomart travaille consciemment afin d'améliorer le sort de l'humanité et finalement avec la Résistance lutte pour regagner la liberté que l'homme a perdue. Par contre dans sa vie privée Jean Blomart se préfère. Il ne veut pas se donner à autrui, accepter qu'un autre soit aussi important que lui. Malgré l'évolution qu'il fera tout au long du livre, à cause de la mort d'Hélène il ne pourra pas vivre cette attitude de générosité qu'il a finalement conquise à son égard. Néanmoins il y a une porte qui s'est ouverte dans ce sens. Pendant cette deuxième période le conflit bat son plein: plus de poids est donné au but humaniste mais les besoins personnels tiennent encore une place importante. L'équilibre est détruit d'une façon définitive dans le troisième roman, Les Mandarins. C'est alors qu'on sent que la volonté de Simone de Beauvoir de jouer un rôle humanitaire avec sa littérature fait pencher la balance nettement de ce côté. Henri Perron perpétue l'esprit de la

Résistance et continue de lutter pour la libération de l'homme. Dans sa vie publique comme journaliste il veut contribuer à éclairer l'homme, à balayer l'ignorance afin de rendre les hommes plus justes les uns aux autres. Cette attitude admise au départ n'est jamais réellement démentie. Quant à sa vie privée sa position évolue rapidement d'un égocentrisme marquant à une réciprocité humaniste dans ses rapports humains.

TROISIEME PARTIE

LES MEMOIRES.

T R O I S I E M E P A R T I E

LES MEMOIRES

C H A P I T R E VII

LA VICTOIRE DE L'INDIVIDUALISME

A la fin de ces trois romans 'la vérité' que Simone de Beauvoir veut nous faire entendre c'est la haute valeur qu'elle attache à ce côté humanitaire des efforts humains. Or le côté besoin d'expression personnelle est dissimulé, pallié, étouffé depuis sa première explosion dans l'Invitée. Si on devait en rester ici, les romans confirmeraient la thèse avancée que la mission de Simone de Beauvoir était de jouer un rôle humanitaire avec sa littérature. Cependant la vie continue et elle continue à publier. On pourrait dire que le genre romanesque n'a pas fait ses preuves. Il serait temps de se demander si le rôle humanitaire qu'elle s'est proposé a fait les siennes.

A partir de 1958 Simone de Beauvoir publie ses mémoires. Elle débute en 1958 avec Les Mémoires d'Une Jeune Fille Rangée, suivi en 1960 par La Force de l'Age et termine en 1963 avec La Force des Choses. Ces mémoires nous éloignent brusquement de ces univers baignés d'humanisme des derniers

romans pour nous précipiter dans une littérature qui n'est qu'une expression personnelle à l'état brut.

Il est question maintenant d'approfondir les raisons qui ont amené Simone de Beauvoir à cette volte-face. Elle a dit qu'il n'y avait pas de commune mesure entre l'espoir vide et infini de ses vingt ans et une oeuvre faite. On pourrait faire la même réflexion sur les buts qu'elle s'était donnés dans la vie. Les visions d'une vie, mise à l'épreuve de l'expérience réelle peuvent, elles aussi, être reconnues comme insuffisantes et courtes. Cette vision humanitaire ne permettait pas encore l'épanouissement de Simone de Beauvoir, ne demandait pas la pleine utilisation de toutes ses ressources. Un des éléments qui faisaient partie de cette vision totale, ayant été jugé moins important, a été écarté. Cet élément a fait son propre chemin en sourdine, vaillamment, indépendamment: cet élément c'est le besoin d'une expression personnelle, celui de 'se dire', 'se raconter '. Ce retour, car il sera bientôt clair que c'en est un, correspond à cette force initiale qui ne se laisse pas modifier par la volonté intellectuelle et rationnelle. Ce trait de caractère qui existait avant les théories littéraires et politiques y échappe. Il montre que chaque personne se distingue par une façon singulière de contempler le monde. Ce qui nous intéresse maintenant c'est de voir comment, malgré la leçon qu'elle s'est faite afin d'accueillir ce rôle

humaniste Simone de Beauvoir devait succomber à ce besoin de s'exprimer en tant qu'être unique et individuel dans le monde.

Selon sa théorie de l'ambiguïté romanesque les différentes lumières, les différents angles devaient donner l'impression de la vraie 'épaisseur de la vie' aux romans. Si elle renonce à cette forme d'expression c'est qu'elle se rend compte qu'elle ne pourra jamais faire sentir la véritable ambiguïté de la vie qu'en nous parlant à voix directe. Malgré les réalisations romanesques elle garde l'impression de n'avoir pas atteint son but.

Mon premier mouvement a été de me retrancher derrière mes livres; mais non, ils n'apportent aucune réponse: ce sont eux qui se trouvent en question. (1)

Dans le prologue de la Force de l'Age elle dit avoir voulu s'acquitter d'une dette avec ses Mémoires. Cette dette - c'est de 'tout dire'. Il fallait écouter et satisfaire ce besoin personnel qui remonte loin. Dans les Mémoires d'une Jeune Fille Rangée ce refrain de 'se dire' revient sans cesse. Elle déclare, dans une lettre à Zaza:

"Je ne désire qu'une intimité de plus en plus grande avec le monde, et de dire ce monde dans une oeuvre"...(2)

C'est au moment de sa rencontre avec Sartre que l'on remarque un changement de ton dans les Mémoires. Avant cette rencontre Simone de Beauvoir ne cessait de vouloir 'se dire'. Maintenant le sens de l'oeuvre avec des nuances

'humanitaires', 'sociales' paraît.

Je ne me demandais plus: que faire?
Il y avait tout à faire; tout ce
qu'autrefois j'avais souhaité faire:
combattre l'erreur, trouver la vérité,
la dire, éclairer le monde, peut-être
même aider à le changer (3)

Malgré l'expression 'tout ce qu'autrefois j'avais
souhaité faire', l'orientation était maintenant différente.
Les deux citations suivantes nous feront sentir que le 'je'
autrefois était l'élément le plus important, le besoin de
raconter sa vie tout simplement et non pas d'aider les êtres,
de changer le monde.

Déjà il me sembla que je devais communiquer
la solitaire expérience que j'étais en
train de traverser. (4)

ou encore:

...je voulais communiquer mon expérience (5)

Le besoin était égoïste; l'essentiel était de s'ex-
primer soi, tandis que la toute première citation (3) dépas-
sait le moi pour le faire.

Avec l'âge, après l'acquisition d'une certaine ex-
périence, après la publication de quelques romans, on voit
renaître une confiance en soi semblable à celle qui existait
dans sa prime jeunesse. Encore plus significatif on la voit
revenir à cette première notion la plus vraie, la plus spon-
tanée - ce désir de se dire.

Je me borne à témoigner de ce que
ma vie a été. (6)

Ce goût de se dire va de pair avec un autre désir:
celui de la sincérité. Dans le premier volume des mémoires
elle dit:

Quant à la sincérité, j'y aspirais
depuis mon enfance. (7)

Ainsi dans le dernier volume le même thème est
repris:

On m'a en général reconnu une qualité
à laquelle je m'étais attachée: une
sincérité...(8)

Ces deux impératifs chez Simone de Beauvoir, la
volonté de s'exprimer et le goût d'être sincère lui poseront
des problèmes à l'égard de l'esthétique littéraire. Dès le
début, dans les discussions avec Sartre, elle est en face de
cette contradiction; la distance qui sépare les livres de
sa vie.

Plusieurs fois, il m'expliqua qu'un écri-
vain ne pouvait pas avoir d'autre attitude;
quiconque n'éprouve rien est incapable
d'écrire; mais si la joie, l'horreur nous
suffoquent sans que nous les dominions,
nous ne saurons pas non plus les exprimer
(...) je me disais que les mots ne retien-
nent la réalité qu'après l'avoir assassinée;
ils laissent échapper ce qu'il y en a en
elle de plus important: sa présence (9)

Si elle ressent l'existence d'une distance entre
les mots et la vie, l'abîme est encore plus grand entre la
vie et les romans. Henri Perron, dans les Mandarins, est

aux prises avec ce problème. Comment passer de la vie aux romans et rester sincère, car c'est cette qualité là qu'il faut avant tout viser.

Un homme comme tout le monde, qui parlerait sincèrement de lui, il parlerait au nom de tout le monde, pour tout le monde. La sincérité; c'était la seule originalité qu'il dût viser, la seule consigne qu'il eût à s'imposer.(...) Ce n'est pas si facile d'être sincère. Il n'enviesageait pas de se confesser. Et qui dit roman dit mensonge. (10)

Cette dernière phrase est une condamnation du roman du point de vue de la sincérité. Simone de Beauvoir a écrit, elle a accepté les règles du genre romanesque mais on a l'impression maintenant qu'elle a eu de la difficulté à s'y tenir. A l'intérieur de cette forme d'expression elle ne pouvait guère donner sa pleine mesure. Comme les mots sont, soit au-delà ou en-deça de la réalité, il en est ainsi avec les livres.

Quant à lui [l'auteur], la tâche dans laquelle il s'engage est infinie, car chacun de ses livres en dit trop ou trop peu. Qu'il se répète et se corrige pendant des dizaines d'années, il ne réussira jamais à capter sur le papier, non plus que dans sa chair et son coeur, la réalité innombrable qui l'investit. (11)

Victime d'une soif de l'absolu dans le sens où elle ne voulait rien laisser échapper, chaque livre terminé en appelait un autre. Le roman ne peut plus répondre à cette triple exigence de sincérité, d'ambiguïté et de vraisemblance

qu'elle voulait exprimer. Ce conflit entre la sincérité et le 'mensonge' littéraire aboutit à cette déclaration:

...j'avais du goût pour les essais -
martyrs où on s'explique sans prétexte.
(12)

Témoin des êtres, témoin de soi-même, il lui fallait choisir ce procédé de 'confession' qui n'est limité ni par des buts ni par des règles. Même Les Mandarins, qui essaie d'englober tout, ne parvient pas à montrer ce qu'elle ressent devant la vie.

...c'est, pensais-je, en projetant une
expérience imaginaire qu'on en dégage
le plus évidemment la signification.
Mais je regrettais que le roman échouât
toujours à en rendre la contingence: les
imitations qu'il peut en offrir sont
aussitôt ressaisies par la nécessité. (13)

L'impression d'une réalité vivante qu'elle voudrait faire sentir lui échappe dans les romans. Quant à la transposition d'une expérience vécue, elle dira sans doute avec Henri dans Les Mandarins: "Transposer (...) tout l'art consiste à empêcher le lecteur d'y regarder de trop près."
(14).

Même si nous parlons de re-crédation au lieu de transposition, ce n'est guère plus la vérité. Simone de Beauvoir se défend des attaques qui veulent que les personnages des Mandarins soient une décalque directe de la réalité, c'est à dire qu'Henri Perron est Camus, Robert Dubreuilh Sartre et ainsi de suite. Elle répond:

...tous les matériaux que j'ai puisés dans ma mémoire, je les ai concassés, altérés, martelés, distendus, combinés, transposés, tordus, parfois même renversés, et toujours recréés. (15)

On a aussitôt envie de se demander - alors de quel genre de vérité, de sincérité s'agit-il?

Tant d'insatisfaction devant cette forme d'expression devait fatalement la faire revenir à une forme d'expression directe, où elle pourrait s'expliquer sans voiles.

Dans une autobiographie au contraire, les événements se présentent dans leur gratuité, leurs hasards, leurs combinaisons parfois saugrenues, tels qu'ils ont été: cette fidélité fait comprendre mieux que la plus adroite transposition comment les choses arrivent pour de bon aux hommes. (16)

Ayant abandonné pour l'instant le roman, ayant opté pour une forme plus libre elle se rend compte du plaisir que ce projet et la réalisation des Mémoires lui ont apporté. Ce succès lui a procuré les satisfactions personnelles les plus vives.

J'étais stimulée par le succès de mes Mémoires qui(..)me toucha plus intimement qu'aucun autre. (17)

C'est elle qui est la matière brute du livre et c'est maintenant qu'elle peut réaliser cet ancien vœu. Si elle y pense déjà en 1946 lorsqu'elle dira:

je me demandai: "A présent, qu'écrire?", je songeai à parler de moi et non de mon époque... (18)

Si elle y revient d'une façon indirecte dans les Mandarins lorsqu'elle nous confie:

Mon désir de me raconter, je l'avais
prêté à Henri dans les Mandarins. (19)

elle y parviendra en 1958 avec le premier volume de ses Mémoires.

De plus en plus ce besoin de s'exprimer devient un besoin tout personnel, égoïste. Ce travail est fait pour elle-même. Si elle aide les autres en partageant son expérience avec eux, c'est malgré elle. Cette préoccupation est d'une importance secondaire - c'est un résultat avec des conséquences imprévisibles tandis que ce que lui apporte sa propre histoire lui est indispensable. Si elle a commencé les Mémoires c'était afin de voir, pour elle-même, pour sa propre satisfaction, sa propre vie.

Mes vingt premières années, il y a
longtemps que je désirais me les raconter...
(20)

Elle pensait arrêter ce travail de mémorialiste avec ce premier livre, mais ne le put pas. Il fallait continuer. La question qui se posait à la fin de ce premier volume: 'La liberté pour quoi en faire?' il fallait y répondre. Elle s'interroge sur le sens de son existence; elle continue à se pencher sur elle-même.

D'ailleurs, réflexion faite, ce projet en soi m'intéresse. Mon existence n'est pas finie, mais déjà elle possède un sens que vraisemblablement l'avenir ne modifiera guère. (21)

- Le même thème réapparaît dans le dernier volume. -
Cette connaissance de soi la préoccupe. Elle s'occupe d'elle-même.

J'ai voulu que dans ce récit mon sang
circule; j'ai voulu m'y jeter, vive encore,
et m'y mettre en question avant que toutes
les questions se soient éteintes. (22)

Les mémoires lui ont permis de s'expliquer à elle-même. Le rêve humanitaire s'est un peu tari, en revanche son expression de soi s'affirme. Elle est devenue la seule, l'unique réalité. Les leçons d'humanisme qu'elle a essayé de rendre ont fait défaut devant la réalité de la vieillesse, de la mort. Cette jeunesse qui voulait se dire a eu finalement le courage de se dire. Les Mémoires ne sont peut-être que ce premier voeu exaucé.

J'ai écrit le début de ce livre qui est
mon recours suprême contre la mort, ce
livre que j'ai tant souhaité écrire: le
travail de toutes ces années n'a peut-être
été destiné qu'à me donner l'audace et le
prétexte de l'écrire. (23).

En se choisissant Simone de Beauvoir a cédé la victoire à l'individualisme.

C O N C L U S I O N

Qu'est-ce que la littérature pour Simone de Beauvoir? En regardant toute son oeuvre, nous pouvons mieux nous rendre compte de toutes les aspirations, de toutes les volontés; mais il se dresse devant nous une réalité concrète, celle de ses accomplissements. Quel barème employer pour mesurer une activité humaine?

Rendu à une époque où la technologie le libère de travaux serviles, l'homme peut enfin travailler pour l'homme. Que peut-on, que veut-on pour l'homme? Si Simone de Beauvoir a entrepris de jouer un rôle humanitaire avec sa littérature, sa mission d'éclairer et de libérer l'homme devait aider à forger une nouvelle image de l'être humain. Avec sa littérature elle a voulu proposer aux hommes la vérité qu'elle avait découverte: la valeur d'une attitude humanitaire. Bien qu'elle ait essayé de remplir cette fonction à travers ses romans un conflit paraît: elle a un besoin de s'exprimer, de parler d'elle. Ce besoin devient si impérieux qu'il l'emporte et elle abandonnera ses romans pour parler d'elle. Les Mémoires, où elle s'occupera d'elle-même, marque la victoire de l'individualisme.

Est-ce dire que les mémoires ne puissent pas jouer aussi un rôle humanitaire selon la conception littéraire de Simone de Beauvoir? On pourrait les envisager comme une

synthèse où cette expression de soi, qui apaise un besoin personnel, sert aux autres en leur montrant ce que la vie a été pour elle: la manifestation de la vraie ambiguïté et le résultat de choix en situation. Mais il faut aussitôt ajouter que ce souci humanitaire est maintenant secondaire. Oui, elle dira encore:

Elle [la notoriété] m'a donné ce que je souhaitais: qu'on aimât mes livres et moi à travers eux; que des gens m'écoutent, et leur rendre service en leur montrant le monde tel que je le voyais. (1)

Mais c'est plutôt l'activité d'écrire qui domine:

D'où vient, à cinquante-cinq ans, comme à vingt ans, cet extraordinaire pouvoir du Verbe? (...) Sans doute les mots, universels, éternels, présence de tous à chacun, sont-ils le seul transcendant que je reconnaisse et qui m'émeuve; ils vibrent dans ma bouche et par eux je communique avec l'humanité. (...) Peut-être est-ce aujourd'hui mon plus profond désir qu'on répète en silence certains mots que j'aurai liés entre eux. (2)

Ecrire, aligner des mots, c'est la seule forme de salut que Simone de Beauvoir ait trouvée:

...ma raison de vivre, c'est d'écrire...(3)

Il faut remarquer, cependant, que ce conflit n'a été qu'un aspect de l'oeuvre de Simone de Beauvoir. Il nous semblait pertinent de faire ressortir ce thème mais on se doit de le remettre dans l'ensemble de son oeuvre littéraire, afin de ne pas fausser la vérité, ni en exagérer l'importance. Il

faut l'apprécier comme faisant partie d'une longue activité humaine.

Afin de maintenir une position flexible et ouverte il était préférable de n'envisager cette oeuvre ni en fonction de la philosophie existentielle, ni en fonction d'une idéologie politique. Toute étiquette, du moment qu'elle transforme en chose figée une réalité vivante, risque de fausser cette réalité. Simone de Beauvoir a toujours refusé les étiquettes et lorsque le roman Le Sang des Autres fut catalogué 'roman existentialiste' elle protesta en ces termes:

J'avais écrit mes romans avant même
de connaître ce terme, en m'inspirant
de ma propre expérience et non d'un
système. (4)

C'est dans cette même optique que cette étude se voulait: - celle d'une expérience unique et individuelle et non pas celle vécue en fonction d'un système préétabli. Sa situation d'intellectuelle implique contestation et non adhésion. Etant donné le caractère extrêmement personnel des oeuvres de Simone de Beauvoir, il semblait plus juste de maintenir l'examen sur un plan plus large, moins sectaire. De toute façon, malgré une philosophie, malgré une idéologie, la vérité d'une personne dépasse ces limites arbitraires et commodes.

NOTES

PREMIERE PARTIE.

INTRODUCTION

1. Madeleine Chapsal, Les Ecrivains en Personne, René Julliard, Paris, 1960, p. 30.
2. Simone de Beauvoir, La Force de l'Age, Edition Le Livre de Poche, Gallimard, Paris, 1960, pp 9-10.
3. Simone de Beauvoir, La Force des Choses, Gallimard, Paris, 1963, p. 679.
4. Francis Jeanson, Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre, Aux Editions du Seuil, Paris, 1966, p. 280.
5. Simone de Beauvoir, Pour Une Morale de l'Ambiguïté, Coll. "Les Essais", Gallimard, Paris, 1947, p. 180.
6. Simone de Beauvoir, Pyrrhus et Cinéas, Coll. "Les Essais", Gallimard, Paris, 1944, p. 91.

CHAPITRE I

1. Pyrrhus et Cinéas, pp. 98-99.
2. Simone de Beauvoir, Mémoires d'Une Jeune Fille Rangée, Edition Le Livre de Poche, Gallimard, Paris, 1958, p. 60.
3. Ibid., p. 62
4. Ibid., p. 79

5. Ibid., p. 252.
6. Ibid., p. 252.
7. Ibid., p. 253.
8. Ibid., p. 199.
9. Ibid., p. 199.
10. La Force de l'Age, pp 255-256.
11. La Force des Choses, p. 431.
12. Hazel E. Barnes, The Literature of Possibility, University of Nebraska Press, Lincoln, 1959, p. 226.
13. Yves Buin, Que peut la littérature? L'inédit 10/18, Paris, 1965, p. 92.
14. La Force de l'Age, p. 120.
15. Que peut la littérature? p. 80.
16. Simone de Beauvoir, Les Mandarins, Gallimard, Paris, 1954, p. 255.
17. Que peut la littérature?, pp 76-77.
18. Simone de Beauvoir, Privilèges, Coll. "Les Essais", Gallimard, Paris, 1955, p. 232.
19. La Force des Choses, p. 650.
20. Simone de Beauvoir, La Longue Marche, essai sur la Chine, Gallimard, Paris, 1957, pp 304-305.

21. Ibid., p. 305.
22. Pyrrhus et Cinéas, pp. 90-91.
23. La Force des Choses, p. 282.
24. Les Mandarins, pp. 255-256.
25. Ibid., p. 45
26. La Force des Choses, p. 129.
27. Simone de Beauvoir, L'Existentialisme et La Sagesse des Nations, Coll. "Pensées", Nagel, Paris, 1948, p. 40.
28. Pour une Morale de l'Ambiguïté, p. 109.
29. Que peut la littérature? pp 91-92.
30. La Force de l'Age, p. 17.
31. Les Mandarins, p. 136.
32. Ibid., p. 45.
33. Pour Une morale de l'Ambiguïté, p. 177.
34. Mémoires d'Une Jeune Fille Rangée, p. 261.
35. Claudine Chonez. "Hier, Aujourd'hui, Demain", La Table Ronde, Librairie Plon, No 99, (Mars 1956), p. 62.

36. Mémoires d'Une Jeune Fille Rangée, p. 471.
37. La Force des Choses, p. 210.
38. Ibid., p. 210.
39. Ibid., p. 210.
40. Que peut la littérature?, p. 92.
41. Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre, p. 270.
42. Madeleine Gobeil, "Entrevue avec Simone de Beauvoir", Cité Libre, XVI^e année, No. 69, (août-septembre 1964) p. 31.
43. Mémoires d'Une Jeune Fille Rangée, p. 266.
44. Les Mandarins, p. 305.
45. Que peut la littérature?, p. 77.
46. La Force des Choses, p. 292.
47. L'Existentialisme et La Sagesse des Nations, pp 106-107.
48. Les Mandarins, p. 138.

CHAPITRE II

1. Mémoires d'Une Jeune Fille Rangée, p. 97.

2. La Force de l'Age, p. 31.
3. Mémoires d'Une Jeune Fille Rangée, p. 61.
4. Simone de Beauvoir, L'Invitée, Editions Le Livre de Poche, Gallimard, Paris, 1943, p. 445.
5. Ibid., pp. 26-27.
6. Mémoires d'Une Jeune Fille Rangée, p. 176.
7. Les Mandarins, p. 51.
8. Ibid., p. 408
9. La Force de l'Age, p. 17
10. Ibid., p. 166.
11. Pyrrhus et Cinéas, p. 96.
12. La Force de l'Age, p. 107.
13. Mémoires d'Une Jeune Fille Rangée, p. 199.
14. Pour Une Morale de l'Ambiguïté, p. 102.
15. La Force des Choses, p. 679.
16. Ibid., p. 294.
17. Ibid., p. 108.

18. Ibid., pp. 98-99.
19. Ibid., p. 457.
20. Les Mandarins, p. 42. C'est nous qui soulignons.
21. Ibid., p. 49.
22. La Force des Choses, p. 679.
23. La Force de l'Age, p. 68.
24. La Force des Choses, p. 412.
25. Simone de Beauvoir, "L'Age de Discretion," Temps Modernes, N. 252, (Mai 1967) p. 1962.
26. La Force des Choses, p. 7.
27. Ibid., p. 91.
28. La Force de l'Age, p. 425. C'est nous qui soulignons.
29. La Force des Choses, p. 109.
30. La Force de l'Age, p. 422.
31. La Force des Choses, p. 487.
32. Les Mandarins, p. 39.
33. Ibid., p. 92.
34. Privilège, p. 57.

35. Les Mandarins, p. 51.
36. La Force des Choses, p. 58.
37. La Force de l'Age, p. 649.
38. Les Mandarins, p. 102.
39. Mémoires d'Une Jeune Fille Rangée, p. 133.
40. La Force de l'Age, p. 71.
41. Ibid., p. 177
42. Ibid., p. 423
43. La Force des Choses, p. 24.
44. La Force de l'Age, p. 117.
45. L'Invitée, p. 366.
46. La Force de l'Age, pp. 391-392.
47. Les Mandarins, p. 262.
48. La Force des Choses, p. 487.
49. Ibid., p. 286.
50. La Force de l'Age, p. 630.
51. La Force des Choses, pp. 683-684.
52. La Force de l'Age, p. 695.

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE III

1. L'Invitée, p. 8.
2. Ibid., p. 31
3. Ibid., p. 12.
4. Ibid., p. 176.
5. Ibid., p. 155.
6. Ibid., p. 59.
7. Ibid., p. 64.
8. Ibid., p. 17.
9. Ibid., p. 25
10. Ibid., p. 25
11. Ibid., p. 35.
12. Ibid., p. 35.
13. Ibid., p. 153
14. Ibid., p. 14.
15. Ibid., pp. 19-20.
16. Ibid., p. 37.

17. Ibid., p. 74..
18. Ibid., p. 75.
19. Ibid., p. 178.
20. Ibid., pp. 204-205.
21. Ibid., p. 259.
22. Ibid., p. 374.
23. Ibid., p. 188.
24. Ibid., pp 162-163.
25. Ibid., p. 168
26. Ibid., p. 191.
27. Ibid., p. 206.
28. Ibid., pp. 263-264.
29. Ibid., p. 434.
30. Ibid., p. 424.
31. Ibid., p. 163.
32. Maurice Merleau-Ponty, Sens et Non-Sens, Les Editions Nagel, Paris, 1948, p. 62.

33. Brian Fitch, Le Sentiment d'étrangeté chez Malraux, Sartre, Camus, Simone de Beauvoir, Bibliothèque des Lettres Modernes, Minard, Paris, 1964, p. 156 (Note 24).
34. L'Invitée, p. 335.
35. Ibid., p. 337
36. Ibid., p. 342.
37. Ibid., p. 466.
38. Ibid., pp. 466-467.
39. Ibid., p. 499
40. Ibid., p. 499.

CHAPITRE IV

1. Le Sang des Autres, p. 17.
2. Ibid., pp. 57-58.
3. Ibid., p. 65.
4. Ibid., p. 108.
5. Ibid., p. 150.
6. Ibid., p. 177.
7. Ibid., p. 63.

8. Ibid., p. 178.
9. Ibid., pp. 180-181.
10. Ibid., p. 203.
11. Ibid., p. 27
12. Ibid., p. 65.
13. Ibid., p. 107.
14. Ibid., p. 55.
15. Ibid., p. 48.
16. Ibid., p. 97.
17. Ibid., pp. 124-25.
18. Ibid., p. 171.
19. Ibid., p. 209.
20. Ibid., p. 222.

CHAPITRE V

1. Les Mandarins, p. 27.
2. Ibid., p. 22
3. Ibid., p. 22

4. Ibid., p. 23.
5. Ibid., p. 115.
6. Ibid., p. 297.
7. Ibid., p. 301.
8. Ibid., p. 335.
9. Ibid., pp. 377-378.
10. Ibid., p. 408.
11. Ibid., p. 546.
12. Ibid., p. 136.
13. Ibid., p. 79.
14. Ibid., p. 80.
15. Ibid., p. 119
16. Ibid., p. 82
17. Ibid., p. 273.
18. Ibid., p. 293.
19. Ibid., p. 476.
20. Ibid., p. 96.

21. Ibid., p. 124.
22. Ibid., p. 157.
23. Le Sang des Autres, p. 121.
24. Les Mandarins, p. 155.
25. Ibid., p. 502.
26. Ibid., p. 546.

CHAPITRE VI

1. Lucien Goldmann, Pour une sociologie du roman, Coll. "Idées", Gallimard, Paris, 1964, p. 33: Comme l'écrit Lukács, le roman est le seul genre littéraire où l'éthique du romancier devient un problème esthétique de l'oeuvre.
2. La Force de l'Age, p. 167.
3. Ibid., p. 119.
4. Ibid., p. 120.
5. Ibid., pp. 388-389.
6. Ibid., p. 624.
7. Ibid., p. 121.
8. Ibid., p. 191.
9. La Force des Choses, p. 342.

10. Ibid., pp. 282-283.
11. La Force de l'Age, p. 121.
12. Ibid., p. 392.
13. Ibid., p. 626.
14. La Force des Choses, p. 284.
15. Ibid., p. 296. C'est nous qui soulignons.
16. La Force de l'Age, p. 423.

TROISIEME PARTIE

CHAPITRE VI

1. La Force de l'Age, Prologue, p. 9.
2. Mémoires d'Une Jeune Fille Rangée, p. 389.
3. Ibid., p. 490.
4. Ibid., p. 267.
5. Ibid., p. 291.
6. La Force de l'Age, p. 11.
7. Mémoires d'Une Jeune Fille Rangée, p. 272.

8. La Force des Choses, p. 9.
9. La Force de l'Age, p. 46.
10. Les Mandarins, p. 51.
11. La Force de l'Age, p. 700.
12. La Force des Choses, p. 108.
13. Ibid., p. 523.
14. Les Mandarins, p. 120.
15. La Force des Choses, p. 289.
16. Ibid., p. 523.
17. Ibid., p. 486.
18. Ibid., p. 282, C'est nous qui soulignons.
19. Ibid., p. 393, C'est nous qui soulignons le moi.
20. La Force de l'Age, Prologue, p. 9, C'est nous qui soulignons.
21. Ibid., p. 10.
22. La Force des Choses, p. 7.
23. La Force de l'Age, pp. 695-696.

CONCLUSION

1. La Force des Choses, pp. 677-678.
2. Ibid., p. 679.
3. Ibid., p. 484.
4. Ibid., p. 50.

B I B L I O G R A P H I E

- ALBERES, R.M., La Révolte des Ecrivains d'Aujourd'hui, Corrêa, Paris, 1949.
- AURY, D., "Personne Ne Triche", La Nouvelle Nouvelle Revue Française, (2e) année, No 24, (déc. 1954), pp. 1080-1085.
- "Votre Solidité", La Nouvelle Nouvelle Revue Française, (9e) année, No. 97, (Jan. 1961), pp. 90-94.
- BARNES, H.E., The Literature of Possibility, University of Nebraska Press, Lincoln, 1959.
- BAYS, G., "Simone de Beauvoir: ethic and art", Yale French Studies, Vol. I, No 1 (Spring-Summer 1948), 1948, pp. 106-112.
- BEAUVOIR, S. de, L'Invitée, Gallimard, Edition Le Livre de Poche, Paris, 1943.
- Pyrrhus et Cinéas, Coll. "Les Essais", Gallimard, Paris, 1944.
- Les Bouches Inutiles, pièce en deux actes et huit tableaux, Gallimard, Paris, 1945.
- Le Sang des Autres, roman, Gallimard, Paris, 1945.
- Tous les hommes sont mortels, roman, Gallimard, Paris, 1946.
- Pour Une Morale de l'Ambiguïté, Coll. "Les Essais", Gallimard, Paris, 1947.
- L'Existentialisme et la Sagesse des Nations, Coll. "Pensée", Nagel, Paris, 1948.
- Le Deuxième Sexe, Gallimard, Paris, 1949.

- L'Amérique au jour le jour, Gallimard, Paris, 1954.
- Les Mandarins, roman, Gallimard, Paris, 1954.
- Privilèges, Coll. "Les Essais", Gallimard, Paris, 1955.
- La Longue Marche, essai sur la Chine, Gallimard, Paris, 1957.
- Mémoires d'Une Jeune Fille Rangée, Edition Le Livre de Poche, Gallimard, Paris, 1958.
- La Force de l'Age, Edition Le Livre de Poche, Gallimard, Paris, 1960.
- La Force des Choses, Gallimard, Paris, 1963.
- Une mort très douce, Gallimard, Paris, 1964.
- Les Belles Images, Gallimard, Paris, 1966.
- "L'Age de Discretion", Temps Modernes, No. 252, (Mai 1967).

BLANCHOT, M.,

La part du feu, Gallimard, Paris, 1949.

- Le livre à venir, Gallimard, Paris, 1959.
- "Sur le journal intime", Nouvelle Nouvelle Revue Française, (Avril 1955), pp. 683-691.

BLIN, G.,

"Simone de Beauvoir et le Problème de l'Action", Re: L'Invitée, Pyrrhus et Cinéas, Le Sang des Autres, Fontaine, No. 45, (Octobre 1945), pp. 716-730.

BOISDEFFRE, P. de.,

Où va le Roman? , Editions Mondial, Paris, 1962.

- BREE, G., and GUITON, M., The French Novel from Gide to Camus, Rutgers University Press, N.J., 1957.
- BROMBERT, V., The Intellectual Hero -- Studies in the French Novel 1880-1955, J.B. Lippincott Co., Philadelphia, New York, 1960-61.
- BUIN, Y., Que peut la littérature? L'inédit 10/18, Union Générale d'Editions, Paris, 1965, pp. 73-92.
- CABANIS, J., "Littérature et Politique: Mlle de Beauvoir par elle-même", Preuves, No. 122 (Avril 1961) pp. 68-70.
- "Le bilan de Simone de Beauvoir", La Table Ronde, No. 192, (Jan. 1964) pp. 5-10.
- CAFFIE, S. JULIENNE, Simone de Beauvoir, Bibliothèque idéale, Gallimard, Paris, 1966.
- CHAPSAL, M., Les Ecrivains en Personne, René Julliard, Paris, 1960, pp. 17-37.
- CHONEZ, C., "Hier, Aujourd'hui, Demain", La Table Ronde, Librairie Plon, No. 99 (Mars 1956), pp. 60-64.
- CRUICKSHANK, J., The Novelist as a Philosopher, Studies in French Fiction 1935-1960, Oxford University Press, London, 1962.
- DOMENACH J.M., "Une politique de la certitude", Esprit, No. 32, (Mars 1964), pp. 502-507.

- DUMAS, F., "Une réponse tragique", Esprit, No. 32 (Mars 1964), pp. 496-502.
- EHRMANN, J., "Simone de Beauvoir and the Related destinies of woman and intellectual", Yale French Studies, No. 27 (Spring-Summer 1961), pp. 26-32.
- FRANK, B., Le dernier des Mohicans, Coll. "Libelles", Fasquelle, Paris, 1956.
- FITCH, B.T., Le Sentiment d'étrangeté chez Malraux, Sartre, Camus, Simone de Beauvoir, Bibliothèques des Lettres Modernes, Minard, Paris, 1964.
- GENNARI, G., Simone de Beauvoir, Editions Universitaires, Paris, 1958.
- GIRARD, R., "Memoirs of a dutiful existentialist", Yale French Studies, No. 27 (Spring-Summer 1961) pp. 41-46.
- GOBEIL, M., "Entrevue avec Simone de Beauvoir", Cité Libre, XVIe année, No. 69, (Août-Septembre 1964), pp. 30-31.
- GOLDMANN, L., Pour Une Sociologie du Roman, Coll. "Idées", Gallimard, Paris, 1964.
- GREGOIRE, M., "Le Prix d'une Révolte", Esprit, No. 32, (Mars 1964), pp. 488-496.
- HOURDIN, G., Simone de Beauvoir et La Liberté, Coll. "Tout le monde en Parle", Les Editions du Cerfs, Paris, 1962.
- HOWLETT, J., "Simone de Beauvoir: La Force de l'Age", Esprit, No. 29, (Jan. 1961), pp. 183-187.

- JAMESON, F., The Origins of a Style, Yale University Press, New Haven and London, Paris: Les Presses Universitaires de France, 1961.
- JEANSON, F., Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre, Aux Editions du Seuil, Paris, 1966.
- MAUROIS, A., De Gide à Sartre, Librairie Académique Perrin, Paris, 1965.
- MICHEL, J. BLOCK, "Les Intermittances de la Mémoire", (Simone de Beauvoir: La Force des Choses), Preuves, No. 155, (Jan. 1964), pp. 66-70
- NADEAU, M., Le roman français depuis la guerre, Coll. "Idées", Gallimard, Paris, 1963.
- "Les Mandarins", Lettres Nouvelles, No. 22, (Déc. 1954), pp. 883-891.
- NAHAS, H., La femme dans la littérature existentielle, Presses Universitaires de France, Paris, 1957.
- PEYRE, H., Literature and Sincerity, Yale University Press, New Haven, 1963.
- PONTY, M. MERLEAU, Sens et Non-sens, Les Editions Nagel, Paris, 1948, pp. 45-71.
- RADFORD, C.B., "The Authenticity of Simone de Beauvoir", Nottingham French Studies, Vol. IV, No. 2, (Oct. 1965), pp. 91-104.

- RECK, R.D., "Les Mandarins - Sensibility, Responsibility", Yale French Studies, No. 27, (Spring-Summer 1961) pp. 33-40.
- ROY, C., Descriptions Critiques: L'Homme en Question, Gallimard, Paris, 1960, pp. 254-263.
- TUÑON de LARA, M., "Réflexions sur les Mémoires", Esprit, (Avril 1965), pp. 772-778.
- VAN DEN BERGHE, C.L., Dictionnaire des Idées dans L'oeuvre de Simone de Beauvoir, Mouton & Co., The Hague, Paris, 1966.